

1967

M-C 26-27, Avr-Sept 1967

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/mission_charite

Recommended Citation

M-C 26-27, Avr-Sept 1967.

https://via.library.depaul.edu/mission_charite/19

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mission et Charité by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.



mission et charité

**LA MISSION
HIER
et DEMAIN**

TRIMESTRIEL — 26-27 — AVRIL-SEPTEMBRE 1967

**mission
et charité**

MISSION ET CHARITÉ

Revue de doctrine et d'action.

95, rue de Sèvres, Paris-VI^e.

Directeur : R. P. A. Dodin.

Abonnement d'un an (4 fascicules) France	15 F
Etranger	18 F
Abonnement de soutien	25 F

Chaque numéro 4,50 F, le numéro double 8 F.

C.C.P. Paris 13.947.48. — TÉL. BAB. 63.70 - 63.71.

La mission de Folleville

Histoire et actualité.

par André DODIN c.m.

Puisque c'est vrai nous pouvons le croire. A notre fondateur, Messire Vincent de Paul, nous avons versé la quasi totalité de notre tribut : vénération, pieuse reconnaissance, filiale et réconfortante admiration. S'il ne nous abandonne pas rapidement, c'est qu'il nous reste encore à solder une dette inconsciente et incalculée : un devoir incessant d'intelligence et de fidélité. Patient comme les invisibles qui ont l'éternité pour eux, il s'obstine. Après tout, seuls les dégénérés refusent de comprendre leurs pères. Tous les espoirs sont donc permis. Aussi, à chaque rencontre, discrètement il nous épie. Il nous juge et nous encourage. Pour toujours, il s'est refusé à nous brusquer car il a appris que les hommes veulent être traités avec douceur. Souple et subtil, il aime notre attention et parfois, il se hasarde à nous étonner.

Pourquoi donc s'obstine-t-il à rappeler sans cesse, et pendant près de trente ans, une petite mission donnée à Folleville dans le diocèse d'Amiens ? C'est par centaines que la maison de Saint-Lazare a donné des missions et très exactement 850 entre 1625 et 1660. Cependant, il revient à cet épisode minuscule et lointain. Il déclare cette mission, première, décisive et mystérieuse. Ce mémorialiste sans prétention devient soudain prophète de son propre passé. En 1617, dans cette petite église picarde enveloppée des brumes de janvier, il discerne le lieu de sa genèse, celui où l'inspiration originelle l'a engagé à faire cœur et corps avec l'Eglise du Christ.

Lucide et scrupuleux, il nous fait sourire quand il distingue savamment, la conception de la petite Compagnie qui eut lieu à Folleville en 1617 et la naissance de cette même compagnie sur-

MISSION ET CHARITÉ

venue quelque huit ans plus tard, à Paris, paroisse Saint-Sauveur, rue Pavée, le 17 avril 1625 en l'Hôtel de Gondy. Il fallait bien le dire : le contrat signé par le « haut et puissant seigneur, Messire Philippe Emmanuel de Gondy, et... dame Françoise Marguerite de Silly, baronne de Montmirail constituait l'acte de naissance de la « Mission » : il assurait sa subsistance et lui conférait un titre juridique (1). Mais soucieux d'exorciser à jamais les doutes les incertitudes et les erreurs, il décide en 1655 de célébrer chaque année l'anniversaire de l'événement symbolique. A trois siècles de distance, nous avons beaucoup de facilité pour reconnaître toutes les raisons et son comportement.

Relier le présent au passé qui l'explique et le soutient.

La première raison affleure régulièrement, invinciblement dans les quatre récits que nous possédons (2). Vincent veut relier le présent au passé. Il veut expliquer et justifier la diversité des œuvres qu'il a sous les yeux. Elles se soutiennent mutuellement parce qu'elles dérivent vitalemt les unes des autres. Pour comprendre pourquoi et comment il faut s'occuper des Filles de la Charité, être aux Hôpitaux, aux Pauvres, aux missions lointaines, aux retraites, aux ordinands et aux séminaires, il est indispensable de remonter jusqu'au plateau de Folleville en l'année 1617 (3). Tout l'éventail des fonctions de la petite Compagnie repose sur ce centre élevé. Ce point d'appui a été constitué et consacré parce qu'à travers un événement, Dieu a parlé. Il s'est adressé à M.

1) S. Vincent, XIII, 197-202. Copie notariée aux archives nationales M. 209,

2) 1^{er} récit. — Conférence de M.A. Portail aux Filles de la Charité en date du 9 mars 1642. Bien qu'enregistré par sainte Louise de Marillac, il contient quelques inexactitudes. (S. Vincent, IX, 58-60).

2^e récit. — Extrait d'Abelly, la vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul, Paris, 1664, L. I., p. 32, reproduit avec quelques modifications par Coste. S. Vincent, XI, 2-5 et sans aucune retouche par A. Dodin, Entretiens spirituels, Paris, 1960, p. 861-863.

3^e récit. — Répétition d'oraison du 25 janvier 1655, d'après le manuscrit des répétitions d'oraison, f^o 25, Reproduit par Coste, S. Vincent, XI, p. 169-172 et par A. Dodin, Entretiens spirituels, p. 123-126.

4^e récit. — Conférence du 17 mai 1658 sur l'observance des règles, reproduite d'après le manuscrit des conférences par Coste, S. Vincent, XII, 7-8 et par A. Dodin, Entretiens, p. 420.

Le texte de la conférence du 6 décembre 1658, sur la fin de la congrégation de la Mission ne contient qu'une référence d'ailleurs assez vague.

3) S. Vincent, XII, 79-93, et Entretiens spirituels, p. 495-510.

Vincent, il l'a littéralement pris à partie. Empruntant la voix charitable et le ton persuasif de Madame Gondi, Dieu a mis M. Vincent en cause : « Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que nous venons d'entendre ? lui a-t-il dit après la confession du paysan de Gannes. Il en est sans doute ainsi de la plupart de ces pauvres gens. Ah si cet homme qui passait pour homme de bien était dans un état de damnation que sera-ce des autres qui vivent plus mal ? Ah, Monsieur Vincent, que d'âmes se perdent ! Quel remède à cela ? » (4). Peu de temps après, son directeur, le bon Monsieur Duval, non seulement l'a rassuré mais l'a menacé des jugements de Dieu (5). « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur », écrivait Pascal au terme de la nuit de feu du 23 novembre 1654. Vincent lui aussi obéit à M. Duval. Dans cette lente avancée, il soupçonne et s'assure que Jésus-Christ « ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Evangile », qu'il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Evangile. »

Dans son caractère et sa démarche, nul indice de prophétisme ambulante ou de rêverie superstitieuse. Il craint jusqu'à l'obsession, d'être guidé par l'étoile de sa propre raison et de devenir un de ces météorologistes du merveilleux qui ne peuvent supporter l'éclat du soleil de Dieu. Il a connu quelques-uns de ces somnambules mirifiques qui proclament sans sourciller, ce qu'ils sont, ce qu'ils représentent et tout ce qu'ils doivent accomplir. Lui, Vincent, il hésite. Il connaît ses abîmes intérieurs et craint de se définir. Ce réalisateur dont les ordres sont clairs, précis, irréfutables, s'interroge sur ce qu'il est, sur ce qu'il a fait. Il pèse ses actions au poids du sanctuaire, vérifie tous ses cheminements. Il n'est rassuré qu'à l'instant où il se souvient que c'est Dieu qui l'a pressenti, soutenu, très paternellement guidé. Dans cette rencontre, il se retrouve, Se reconnaissant en Jésus-Christ, il soupçonne tout ce qu'il peut et devine ce qu'il doit faire.

Le récit du 25 janvier 1655.

Pour imaginer cette rencontre et apercevoir quelques-unes de ses conséquences, il suffit d'écouter attentivement M. Vincent raconter cet épisode qui vient d'alimenter son oraison et de retremper ses forces. Le texte enregistré par le manuscrit des répétitions d'oraison a fidèlement capté la manière vivante et rigoureuse d'un

4) L. Abelly. La vie du vénérable... Vincent de Paul, L. I., p. 32.

5) Duval (Robert) Vie de M. André Duval, Ms Carmel de Clamart, p. 43-45.

MISSION ET CHARITÉ

narrateur qui tour à tour éclaire, suggère, laisse deviner le mystère de Folleville. Nous sommes au petit matin du 25 janvier 1655.

Monsieur Vincent nous dit, à la fin de la répétition de l'oraison que la Compagnie devrait communier pour trois fins : la première, pour remercier Dieu, pour la même Compagnie en général, de ce qu'il a plu à Dieu donner commencement à la Mission à tel jour que celui de la Conversion de saint Paul, la première prédication ayant été faite par lui pour disposer le peuple à la confession générale, à la prière que lui en fit feu madame la générale des galères ; à laquelle prédication Dieu donna beaucoup de bénédiction.

Hélas ! Messieurs et mes frères, jamais personne n'avait pensé à cela, l'on ne savait ce que c'était que missions, nous n'y pensions point et ne savions ce que c'était, et c'est en cela que l'on reconnaît que c'est une œuvre de Dieu ; car là où les hommes n'ont point de part, c'est Dieu qui le fait, et cela vient immédiatement de lui ; puis ensuite il se sert des hommes pour l'exécution de son œuvre. Or, deux choses murent madame la générale à faire des confessions générales à ce pauvre peuple, dont il y en a une... Si je le dis à la Compagnie, je noterai quelque famille ; le dirai-je, ô mon Dieu ?

Et là il s'arrêta un peu, puis, continuant, dit :

Toutefois oui, il faut que je le dise, pour ce qu'aussi bien il n'y a plus personne de cette famille-là, ils sont tous morts, et le curé dont je vais parler aussi ; et j'ai appris qu'encore un de ses parents, qui était un fort homme de bien et qui me vint voir il y a quelque temps ici, est aussi mort depuis peu, et qui est le dernier qui restait de cette famille. Or, le fait est que, feu madite dame se confessant un jour à son curé, elle fit attention qu'il ne lui donnait point l'absolution ; il marmotait quelque chose entre ses dents et fit ainsi encore d'autres fois qu'elle se confessa à lui ; ce qui la mit un peu en peine de sorte qu'elle pria un jour un religieux qui l'alla voir de lui bailler par écrit la forme (6) de l'absolution ; ce qu'il fit. Et cette bonne dame retournant à confesse, pria ledit sieur curé de prononcer sur elle les paroles de l'absolution contenues en ce papier ; ce qu'il fit. Et elle continua de le faire ainsi les autres fois suivantes qu'elle se confessa à lui, lui donnant son papier, parce qu'il ne savait pas les paroles qu'il fallait prononcer, tant il était ignorant. Et me l'ayant dit, je pris

6) *Forme, formule.*

garde et fis plus particulière attention à ceux à qui je me confessais, et trouvai qu'en effet cela était vrai et que quelques-uns ne savaient pas les paroles de l'absolution.

Or, cette bonne dame, qui n'était encore que fille lorsque cela lui arriva (7), se ressouvenant puis après de cela, et considérant le péril où étaient toutes ces pauvres âmes, délibéra, pour remédier à ce malheur, de les faire prêcher touchant la manière de faire une bonne confession générale et la nécessité qu'il y avait d'en faire du moins une en sa vie ; ce qui réussit, comme je viens de dire ; en sorte que, ne pouvant pas entendre tout le peuple qui accourait de toutes parts, il fallut envoyer prier le Père recteur des Jésuites d'Amiens d'envoyer du secours. Il y vint lui-même, mais il n'y fut que jusqu'au lendemain, pource qu'il avait à faire, et il envoya de ses Pères pour nous aider. Ensuite, voyant que cela réussissait, l'on pensa aux moyens de faire que de temps en temps l'on allât sur les terres de madite dame pour y faire mission. Je fus chargé d'en parler aux Pères Jésuites pour les prier d'accepter cette fondation. Je m'adressai au R.P. Charlet (8). Mais ils me firent réponse qu'ils ne pouvaient point accepter cette fondation et que cela était contraire à leur Institut ; de sorte que, comme l'on vit cela et qu'on ne trouvait personne qui se voulût charger de faire ces missions, on résolut d'associer quelques bons prêtres.

L'autre raison qui excita madite dame fut, comme il est dit, le péril dans lequel se trouvaient la plupart de ses pauvres sujets de la campagne à l'égard de leur salut, faute d'avoir fait une bonne confession générale.

Et c'est aussi cette première raison qui a fait que nous nous sommes donnés à Dieu pour faire les ordinations, afin de faire en sorte que tous les prêtres soient bien instruits des choses nécessaires à leur condition, comme de bien savoir prononcer la forme de l'absolution et les autres choses absolument nécessaires pour l'usage des sacrements de l'Eglise. Hélas ! mes frères, qui eût pensé pour lors que Dieu avait dessein de faire, par la Compagnie de la Mission, le bien que, par la grâce de Dieu, nous voyons qu'elle fait ? Hélas ! qui savait qu'il s'en voulût servir, pour aller chercher

7) Marguerite de Silly épousa Philippe Emmanuel de Gondi en 1602. Cloyssault signale dans la vie du Père J.-B. Romillon, des prêtres du diocèse d'Aix, ignorant eux aussi la formule d'absolution. — (Recueil de vies de quelques prêtres de l'Oratoire tome 1, p. 126.)

8) Provincial de France (1616-1619).

MISSION ET CHARITÉ

jusque dans des maceries (9), au fond de la Barbarie, ces pauvres chrétiens esclaves, pour les retirer, si ce n'est d'un enfer, pour le moins d'un purgatoire ? Et qui savait qu'il s'en voulait servir encore en tant d'autres lieux, comme nous voyons qu'il fait ?

La première raison donc (comme je viens de dire) pour laquelle nous devons communier aujourd'hui, c'est pour remercier Dieu de l'institution de la Mission ; la seconde, pour lui demander pardon des fautes que la Compagnie en général et un chacun en particulier y avons faites jusqu'à présent ; et la troisième, pour lui demander la grâce de nous en corriger et de nous acquitter de mieux en mieux des emplois qui la concernent (10).

M. Vincent n'a pas rappelé la confession du paysan de Gannes ainsi qu'il le faisait habituellement (11). Par contre, il a révélé, pour la première fois jusqu'à quelle profondeur le mal s'infiltrait pour ruiner l'Eglise de Dieu. Non seulement les paysans bloqués par leur amour propre n'osent pas révéler leurs péchés aux prêtres qui sont chargés de leur âme, mais encore ils ignorent les vérités nécessaires au salut. De plus, et par surcroît, dirait-on, même les prêtres qui s'affairent paresseusement auprès des paysans sont sans instruction. Quelques-uns, — qui dira leur nombre ? — ignorent la formule d'absolution. Dès lors, comment ces malheureux pourraient-ils se sauver ? (12).

Préparer les rencontres de Dieu dans l'avenir.

A travers les paroles de M. Vincent nous saisissons une seconde raison pour laquelle il évoque tenacement le passé. La fidélité au passé est un gage très sûr de présence à l'avenir.

Mais que désignait-il par ce mot ? Comment imaginait-il le temps qui venait vers lui ?

Rappelons tout d'abord que cet homme de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècles n'est pas du tout tenté de préfabriquer l'avenir d'une manière très différente du présent. Il pense paisiblement et tous les historiens de son temps s'accordent pour le lui répéter que le présent ressemble au passé avec qui il est en harmonieuse continuité. Et Vincent qui nous parle si familièrement des personnages de l'histoire sainte et de l'histoire profane pense qu'il aurait pu vivre avec Abraham, converser avec David

9) Maceries, fermes.

10) Entretiens spirituels. Paris, 1960, pp. 123-126.

11) S. Vincent, IX, 58-59 ; XII, 7-8 ; 82.

12) Vincent affirme couramment que les élus seront peu nombreux. XIII, 813 ; XI, 441 ; X, 612-613 ; XII, 126.

et recueillir les plaintes de Jérémie. Paul et Pierre, Athanase et Antoine n'ont pas besoin de laissez-passer pour parvenir jusqu'à lui. De plein droit et par nature, ce sont ses contemporains.

Dans deux domaines cependant, M. Vincent constate que le présent n'a pas recopié le passé, dans la vie des hommes bien différente de celle de la primitive Eglise et dans l'état de l'Eglise menacée de destruction en cette partie du monde. Peut-être que dans cent cinquante ans, il n'y aura plus d'Eglise en Europe (13). Mais ces temps futurs éclairés par des lumières d'Apocalypse n'enflamment pas l'imagination de M. Vincent.

Si nous scrutons le fond de son âme et les assises sur lesquelles sa sagesse s'appuie ou se déploie, nous trouvons combinés et paradoxalement confrontés trois principes différents.

— D'abord, refuser et craindre les changements que l'instabilité de la nature explique et que la malice du péché encourage. En ce sens, tout changement est une maladie.

— Ensuite, constater les changements de la Providence divine et les adorer. Penché sur son passé Vincent de Paul aimait à reconnaître l'immense bonté de Dieu. Non seulement Dieu l'avait touché par des épreuves comme la tentation contre la foi, l'accusation de vol, mais il avait sagement distribué les imprévus et les imprévisibles qui avaient transformé le petit garçon rougissant de la pauvreté de son père en un chef capable à tout instant de reconnaître ses fautes et d'utiliser ses erreurs.

— Enfin s'attacher irrévocablement à ce Dieu immuable qui opère tous ces changements et qui ne les provoque que pour se révéler invariable et infini.

Et voici que sans le chercher, nous pouvons trouver ici la réponse à quelques-unes de ces questions qui épinglent notre sensibilité. « Que ferait aujourd'hui M. Vincent? Pourrait-il s'adapter à notre temps? Pouvons-nous vraiment le continuer sans ignorer ceux dont nous sommes responsables? Devons-nous pour courir plus rapidement au secours des plus pauvres, oublier toutes ses recommandations.

Quand ces questions plombent nos muscles et tiennent notre esprit en cage nous pouvons être sûrs d'avoir abandonné notre guide... à l'avant-dernier carrefour. Nous ne nous en étions pas aperçus car nous nous adressions à une de ses caricatures. Lui, le vrai Vincent, qui ne voulait parler à Dieu que par ses muscles, ses sueurs, l'usure de tout son être il est devenu impalpable et irréel

13) S. Vincent, III, 35, 153, 182; XI, 309, 352-356.

MISSION ET CHARITÉ

dès l'instant où nous avons été tentés de le réduire à une mécanique économisant le génie ou à un distributeur automatique de bonbons calmants.

« Cherchez, cherchez, répétait jadis M. Vincent. Cela dit soin, cela dit action. » S'il est vrai que ce que nous sommes n'est pas encore apparu, s'il est vrai que nous sommes continuellement à la recherche du visage qui révélera le nôtre, ce que nous pourrions oublier, à notre plus grand dam, c'est que pour se révéler à nous et nous révéler à nous-mêmes, Dieu ne cesse de nous éclairer par les yeux de deux ou trois milliards de visages humains.

André DODIN c. m.

Pour aider à comprendre et à lire le décret sur l'activité missionnaire de l'Église

par le Chanoine G. BLOND.

I. — NOTES D'HISTOIRE.

Le décret sur « l'activité missionnaire de l'Eglise, *Ad Gentes*, promulgué le mardi 7 décembre 1965, paraît être l'un des documents majeurs du deuxième Concile du Vatican. Il possède une histoire assez compliquée.

Une commission préconciliaire présidée par le cardinal Agagianian, préfet de la Congrégation de la Propagande, avait élaboré successivement sept rédactions d'un document, visant, à ce qu'il semble, à proposer des règles pour l'adaptation des instituts missionnaires aux circonstances actuelles. Ces textes demeurèrent à l'état de projets et ne furent jamais distribués. La Commission de coordination paraît même avoir envisagé de remettre à la Commission post-conciliaire de révision du Code de Droit canonique tout ce qui concernait les missions.

La discussion du schéma sur l'Eglise donna l'occasion de situer le problème des missions à sa vraie place : comment l'Eglise entend présenter le message du salut à toute créature. Sur le désir et avec la collaboration d'évêques missionnaires, un schéma spécial, rapidement élaboré dans les dernières semaines de 1963, fut envoyé aux Pères pour être étudié par eux pendant la deuxième intersession. Mais sur l'ordre de la commission de coordination,

MISSION ET CHARITÉ

écrasée par l'avalanche des documents de toute sorte à examiner et soucieuse de limiter, dans la mesure où cela pouvait dépendre d'elle, la durée des débats et par le fait même, celle du Concile, (plan Döpfner, 23 janvier 1964), le schéma fut résumé en quatorze propositions, sorte de « loi-cadre » de l'activité missionnaire ; leur énoncé, très simple, permettait, espérait-on, un vote rapide, presque sans discussion.

Au cours de la troisième session, ces propositions furent effectivement soumises aux Pères ; on était à la Congrégation générale du 6 novembre 1964, que présidait exceptionnellement Paul VI. Avant de partir pour Bombay, le souverain Pontife avait tenu à manifester de cette manière l'intérêt qu'il portait à un sujet aussi grave : « de l'accomplissement de l'évangélisation disait-il, dépend le salut du monde ; au Concile incombe le devoir de préparer de nouvelles voies... pour une plus efficace et une plus vaste diffusion de l'évangile. »

Malgré la recommandation pontificale, le décret connut une singulière infortune : celle d'être renvoyé pour une refonte totale à la commission compétente. Les 28 vigoureuses interventions qui se produisirent dans « *l'aula* » conciliaire au cours de la brève discussion manifestèrent la déception de la majeure partie de l'assemblée devant le caractère étiéqué de ce texte squelettique » (1). Elles rejoignaient d'ailleurs les suggestions présentées dès le mois d'octobre, par les deux conférences épiscopales africaines, l'une de langue française, l'autre de langue anglaise ; vingt-cinq autres conférences épiscopales, soixante-dix supérieurs d'instituts religieux exprimaient des vues analogues. Le 9 novembre 1964, le renvoi du texte à la commission et sa refonte étaient décidés (2).

La commission se remit donc à l'œuvre pour préparer une nouvelle rédaction qui tint compte des désirs des Pères : le document conciliaire devait exprimer nettement, clairement, les « fondements théologiques des missions » (3), formuler des directions précises, donner une nouvelle impulsion aux missions, susciter des vocations.

1) J. Dalmais. « L'Eglise et l'évangélisation du monde » dans « *Mission de l'Eglise* ». Avril 1966, p. 25.

2) Par 1605 voix contre 311 et 2 abstentions. Au sentiment des chroniqueurs du Concile, le nombre peu élevé des votants ce jour-là s'explique par une pluie torrentielle sur Rome et la région.

3) Les Pères souhaitaient que la « charte des missions » fut aussi solidement basée que les constitutions sur la liturgie et l'Eglise.

La tâche était délicate. Depuis la fin de la guerre, se multipliaient les livres et les articles de revues qui étendaient à toute prédication faite en des pays de vieilles chrétientés, à des groupes divers, en des milieux plus ou moins déchristianisés, l'épithète « missionnaire » (4), à tout apostolat s'exerçant en ces milieux auprès de ces groupes le nom de « mission » (5) ; avec raison, les missionnaires envoyés « aux Nations » voyaient là une équivoque regrettable, qui compromettait le recrutement et le développement des vocations missionnaires proprement dites.

D'autre part, depuis la publication de l'encyclique de Pie XII, « *Fidei donum* » (15 janvier 1957), un grand nombre d'évêques prenaient une conscience plus vive de la responsabilité missionnaire universelle du collège épiscopal et souhaitaient trouver dans le document conciliaire qui se préparait l'affirmation que « les missions » sont étroitement liées à la Mission même de l'Eglise : c'est toujours, estimaient-ils, la même Eglise, l'unique Eglise du Christ qui agit dans le monde à toutes les époques de son histoire pour faire participer les peuples de toute race aux bienfaits spirituels apportés par la Rédemption (6), et pour former sans cesse le corps du Christ.

Le schéma qui vint en discussion du 8 au 13 octobre 1965 avait été, le 27 octobre, voté à l'unanimité par la Commission ; il ne mettait pas suffisamment en relief l'organisation de l'activité missionnaire, l'attitude œcuménique, le rôle des Eglises particulières. Les critiques des Pères le firent remarquer ; elle aboutirent à l'insertion d'un chapitre nouveau (chapitre III) sur les églises parti-

4) Ainsi les études des abbés Godin et Daniel, « France pays de Mission ? » de l'abbé Boulard, « Problèmes missionnaires de la France rurale », de l'abbé Michonneau et du P. Chéry, « Paroisse communauté missionnaire », toutes publiées aux Editions du Cerf, coll. « Rencontres » ; La revue « Parole et Mission », aux Editions du Cerf.

5) On parlait de « Mission ouvrière », de « la mission de Paris » ; des « missions de midi ».

6 — Sur le sens du mot « Mission » on lira avec grand intérêt et profit l'étude du P. Holstein : « Quel est le sens du mot mission ? » publiée dans SPIRITUS Cahiers de spiritualité missionnaire n° 25 (1965) pp. 371-380. On en résume ici les grandes lignes. C'est vers le milieu du XVI^e siècle, après la découverte des contrées alors appelées communément « les Indes » que le mot « missio » commença à désigner l'annonce de l'évangile aux païens et en conséquence la charge apostolique donnée aux prêtres que la hiérarchie y envoyait : « La mission est d'abord et fondamentalement une charge d'âmes confiée par le Pape avant d'être une « localisation » de l'apostolat », (p. 371). Jusque-là, on parlait de la propagation de la foi chez les païens, de leur salut à assurer. Le quatrième vœu prononcé par saint Ignace de Loyola et ses premiers compagnons au sujet des « missions » vise « la disponibilité entre les mains du

MISSION ET CHARITÉ

culières. Le texte ainsi révisé fut présenté le 11 novembre et approuvé à la presque unanimité, à l'exclusion du chapitre V sur l'organisation de l'activité missionnaire, qui n'obtint pas la majorité obligatoire des deux tiers ; la commission n'avait pas cru devoir adopter les demandes formulées par nombre de Pères, d'une réorganisation de la Congrégation de la Propagande, et d'une participation à son action, avec voix délibérative, d'évêques et de membres d'instituts missionnaires ; le document demeurerait très discret sur les relations de la Propagande avec le synode épiscopal, créé par Paul VI, le 15 septembre 1965, dont la responsabilité particulière à l'égard des missions avait été indiquée. Une révision de dernière heure s'imposait donc. Le texte proposé aux

Pape beaucoup plus que... le lieu de l'apostolat. Le jésuite accepte d'être envoyé là où le Pape le jugera bon. Cette disponibilité inclut, non seulement l'apostolat des païens, mais marque une préférence pour les terres lointaines et peu accueillantes où vivent les infidèles », (p. 372). « Le sens premier de la mission c'est l'envoi par le vicaire du Christ, et la tâche apostolique par lui confiée à des religieux de la Compagnie », (p. 373).

Chez saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation de la Mission, le mot garde la même signification fondamentale. Les ecclésiastiques qui feront partie du groupement seront dans l'entière disponibilité à l'égard de l'Evêque pour les missions apostoliques qu'il leur confiera auprès des pauvres gens de la campagne et rendront compte à l'Evêque de ce qu'ils auront fait dans ces missions », (p. 373). Au cours du XVII^e siècle, le terme de mission tend à se spécialiser pour désigner l'apostolat catholique auprès des païens. Mais quand la bulle de Grégoire XV instituant (1622) la Congrégation de la Propagation de la Foi, (selon l'ancienne terminologie), décrète que cette Congrégation « aura juridiction sur toutes les missions qui ont pour objet de prêcher et d'enseigner l'évangile et la doctrine chrétienne », elle ne met pas de différence entre les missions en terre païenne et les missions européennes, soit auprès des hérétiques, soit auprès des populations chrétiennes.

Le Code de Droit canonique promulgué en 1917 réserve l'expression « terres des missions » aux territoires où n'est pas encore établie la hiérarchie catholique, (p. 375) ; il sanctionne un usage qui remonte à la fin du XVII^e siècle. Et l'œuvre des missions, c'est la « propagation de la foi catholique à travers le monde » (Benoit XV, Encyclique *Maximum illud*, 30 septembre 1919, p. 375).

On n'oubliera pas l'usage traditionnel du mot de « mission » pour désigner des formes d'apostolat apparentées plus ou moins à la mission proprement dite : « les missions paroissiales », qui évoquent des séries d'instructions accompagnées de cérémonies diverses destinées les unes et les autres à redonner vigueur à la vie chrétienne dans les paroisses ; on parle aujourd'hui de « missions régionales ou diocésaines, des missions de l'intérieur »...

On remarquera avec le P. Holstein (pp. 378-379) que la disparition de la colonisation avec laquelle certaines présentations plus ou moins heureuses de la mission en usage au siècle dernier et au début de celui-ci risquaient de la confondre, n'est pas une raison suffisante pour cesser de désigner du nom de mission, l'annonce de l'évangile en terre païenne, ni pour vouloir réserver ce vocable aux tentatives apostoliques auprès de ceux qui n'ont plus la foi ou ne vivent plus en chrétiens.

Pères le 30 novembre en vue du vote définitif accordait la voix délibérative aux évêques et aux représentants des instituts missionnaires qui feraient partie de la Propagande, mais remettait au choix du Pape leur désignation, que les évêques auraient souhaité appartenir aux conférences épiscopales.

Enfin, à la neuvième session solennelle du Concile, au cours de laquelle il fut promulgué, le décret sur « l'activité missionnaire de l'Eglise » recueillait 2 394 « *placet* » contre 5 « *non placet* ». Aucun document de Vatican II ne fut approuvé par un nombre de voix aussi considérable (7).

2. — LE DECRET (8) (9)

Le préambule du décret [1] se propose de relier organiquement l'enseignement sur l'activité missionnaire de l'Eglise à la théologie de l'Eglise exposée dans la constitution dogmatique « *Lumen gentium* » (10). L'Eglise y était présentée comme « *étant dans le Christ en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire, à la fois, le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain* » (11), comme la réalisation du dessein plein d'amour du Père voulant faire participer dans le Christ tous les hommes à sa vie (12) et procurant dans l'Eglise, corps mystique du Christ, cette liaison vitale au Christ (13) comme « *révélant fidèlement au*

7) Pour ces notes d'histoire, on a utilisé : J. Dalmais. *L'Eglise et l'évangélisation du monde*, dans « Mission de l'Eglise », avril 1966 ; J. Le Guillou, *Histoire du décret — sur l'activité missionnaire de l'Eglise — dans Documents conciliaires*, t. IV. Editions du Centurion, Paris, 1966 ; les chroniques du Concile de A. Wenger, R. Laurentin, Y. Congar.

8) Le texte latin du Décret « *De activitate missionali Ecclesiae* » se trouve dans *Sacrosanctum Oecumenicum Concilium Vaticanum II. Constitutiones, decreta, declarationes*, Rome. Typis polyglottis Vaticanis, 1966, p. 541-615 ; la traduction française dans « *Documentation catholique*, 16 janvier 1966, pp. 111-150 ; Elle est reproduite dans *Documents conciliaires*, t. IV, Editions du Centurion, Paris, 1966, pp. 90-156 ; *Les Actes du Concile*, t. III, (Coll. l'Eglise aux cent visages, Paris, Editions du Cerf, pp. 216-288 ; Vatican II, les 16 documents conciliaires, texte intégral, Montréal-Paris, Editions Fides, 1966, pp. 429-480 ; Edition de poche, 1966, même pagination.

9) Dans cette étude, les chiffres entre parenthèses carrées renvoient aux différents paragraphes du décret numérotés de 1 à 42, les textes imprimés en italiques sont des citations du décret lui-même ; elles sont empruntées à *Documents conciliaires*, T. IV.

10) Les premiers mots du décret « *Ad Gentes* » ne sont pas sans évoquer les mots « *Lumen gentium* » par lesquels commence cette constitution.

11) Constitution dogmatique sur l'Eglise 1, cf 13.

12) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 2.

13) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 7.

MISSION ET CHARITÉ

monde le mystère du Seigneur encore enveloppé d'ombre » (14) ; comme ne cessant de « coopérer par son action, sous l'influx de l'Esprit-Saint à la réalisation totale du dessein de Dieu qui a fait du Christ le principe du salut pour le monde entier » (15) ; elle y travaille avant tout en prêchant la bonne nouvelle proposée à tous selon le commandement du Christ (16).

En quelques lignes, le préambule d' « *Ad Gentes* » rappelle que l'Eglise est le sacrement du salut ; en vertu des exigences de sa propre catholicité (17) et pour obéir au commandement formel donné par son fondateur sur le point de monter au ciel, elle est tendue de tout son effort vers la prédication de l'Evangile à tous les hommes. Les Apôtres sur lesquels l'Eglise a été fondée, ont prêché la parole de vérité et engendré des églises ; les successeurs des apôtres ont donc le devoir de perpétuer cette œuvre pour que la parole de Dieu soit divulguée partout et le Royaume de Dieu annoncé et instauré dans le monde entier.

Plus que jamais dans l'ordre actuel des choses dont découlent de nouvelles conditions pour l'humanité, l'Eglise a le devoir de sauver et de rénover toute créature afin de tout restaurer dans le Christ pour que dans le Christ tous les hommes constituent une seule famille, un seul peuple de Dieu (18) : les perspectives de l'épître aux Ephésiens (19), sont présentes à la pensée des Pères ; on peut donc s'attendre à des développements d'une grande richesse doctrinale.

Après quoi se trouve indiqué le propos du décret : *esquisser les principes de l'activité missionnaire et rassembler les forces de tous les fidèles pour que le Peuple de Dieu s'avancant par la porte étroite de la Croix, étende partout le règne du Christ Seigneur qui embrasse les siècles de son regard (20) et prépare la voie à son avènement.*

14) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 8.

15) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 17.

16) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 17.

17) Puisqu'elle doit communiquer à tous les êtres humains de tous les temps et de tous les pays le message du salut et travailler sans cesse à constituer le peuple de Dieu.

18) Cf Constitution dogmatique sur l'Eglise : chapitre II : le Peuple de Dieu.

19) De même Rm 8, 19-23.

20) Le texte renvoie à Eccli 36, 19 en l'adaptant d'après la lecture de la Vulgate ; l'original porte seulement : « que tous reconnaissent que vous êtes le Seigneur ».

CHAPITRE PREMIER

Principes doctrinaux

Si l'Eglise est tendue de tout son effort vers la prédication de l'Evangile à tous les hommes, c'est que, de sa nature, durant son pèlerinage sur terre, elle est missionnaire [2]. L'activité missionnaire n'est point pour elle quelque chose de facultatif ou seulement, comme le penseraient nombre de chrétiens, l'une de ses activités exercée avec ses encouragements par des originaux, les missionnaires plus ou moins désireux d'aventures extraordinaires ou d'une vie en marge des normes habituelles, appartenant ou non à des instituts particuliers, et qui, parfois, viennent troubler la quiétude des chrétiens en évoquant les deux milliards d'êtres encore ignorants du Christ. La raison profonde de l'activité missionnaire de l'Eglise est donnée par le décret : cette activité est la vie même de l'Eglise (21).

L'Eglise est missionnaire parce qu'elle-même tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint-Esprit selon la desseïn de Dieu le Père. » [2]

C'est dans la vie trinitaire elle-même et l'action des personnes divines dans l'histoire de notre salut qu'il faut chercher le fondement de l'activité missionnaire de l'Eglise à toutes les époques de son histoire ; « les missions » sont la mise en œuvre, la réalisation de la « mission ». Les missions sont ainsi remises à leur vraie place ; de ce fait, leur théologie reçoit une profondeur, une richesse extraordinaires qu'on avait perdues de vue (22).

Le desseïn divin du salut des hommes provient de la « philanthropie de Dieu » (Tite 3, 4) ; *il découle de l'amour dans sa source*, dit le décret ; comme tous les dons que Dieu nous fait, c'est à l'initiative du Père qu'il remonte (Jacques 1, 17). Tout essai de

21) On pense à saint Paul : « Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Evangile. (I Cor. 9, 16).

22) Quelques documents pontificaux avaient discrètement fait allusion à cette doctrine. Cf A. Rétif. *Les papes contemporains et la Mission*. Apostolat des éditions, Paris, 1966, I. Dalmats. *L'Eglise et l'Evangélisation du monde*, dans « Mission de l'Eglise », avril 1966, p. 27 et p. 32 note 3. Certains théologiens avaient auparavant attiré l'attention sur cette doctrine. Cf. I. Dalmats, art. cit. p. 32, note 3. Dans son ensemble la théologie occidentale est demeurée au cours des âges assez en dehors de ces vues ; la théologie orientale, même la théologie de l'orthodoxie s'y arrêtaient volontiers.

MISSION ET CHARITÉ

commentaire affaiblirait la présentation que fait le Concile de ce dessein. Il faut absolument reprendre les termes mêmes du décret ; on en admirera le caractère émouvant et la puissance d'évocation : *« Le dessein de Dieu le Père découle de l'amour dans sa source, autrement dit, de la charité du Père, qui étant le principe sans principe, de qui le Fils est engendré, de qui le Saint-Esprit procède par le Fils (23), nous a créés librement dans sa trop grande bonté et miséricorde et nous a, de plus, appelés gracieusement à partager avec Lui, sa vie et sa gloire ; qui a répandu sur nous, sans compter, sa miséricorde et ne cesse de la répandre, en sorte que lui, qui est le Créateur de tous les êtres, devienne enfin, tout en tous (1 Cor. 15, 28) en procurant à la fois sa gloire et notre bonheur »* [2].

Vatican II s'est longuement arrêté à contempler le dessein miséricordieux du Père ; la Constitution sur la liturgie [5], la Constitution sur l'Eglise [2], la Constitution sur la Révélation divine [2] l'avaient déjà présenté. Notre décret rappelle que la création de l'homme est elle-même la preuve de la miséricorde et de la bonté de Dieu, puisqu'elle est un acte entièrement libre de Dieu. Si Dieu a créé les hommes à son image, à sa ressemblance (Gen. 1, 26-27) c'est pour leur faire partager sa vie et sa gloire ; selon l'axiome scolastique, « le bien cherche à se communiquer », Dieu veut élever les hommes à partager avec lui ce qu'il a de plus intime : sa vie, et en conséquence, la gloire du ciel, où il sera tout en tous, où il se fera connaître tel qu'il est aux créatures douées d'intelligence : c'est de cette manière qu'il procurera à la fois sa propre gloire et leur bonheur : Dieu principe du salut est en même temps le terme de son initiative pleine de miséricorde.

Mais le dessein de Dieu présente un caractère spécial que le Concile expose aussitôt.

Il a plu à Dieu d'appeler les hommes à participer à sa vie non seulement d'une manière individuelle, sans aucun lien les uns avec les autres ; il a voulu les constituer en un peuple dans lequel ses enfants qui étaient dispersés seraient rassemblés dans l'unité [2].

23) On remarquera cette formulation de la procession du Saint-Esprit. Elle est celle de la théologie orientale. Les latins qui enseignent la procession du Saint-Esprit « ex Patre Filloque » comme d'un unique principe, n'ignorent point cependant la formule : la procession du Saint-Esprit « a Patre per Filium » ; ainsi, pour se limiter à un exemple, saint Hilaire de Poitiers, *De Trinitate*, XII, 56 (P.L.X, 470).

Ce ne sont pas des individus isolés que Dieu veut élever à Lui ; comme l'a montré la Constitution « *Lumen Gentium* » ch. II, *le Peuple de Dieu*, le dessein de Dieu est de se former un peuple qui le connaisse, qui l'aime, qui lui offre son adoration et sa fidélité ; c'est ce peuple tout entier que Dieu veut élever jusqu'à Lui, un peuple en perpétuelle formation, un peuple rassemblé de toutes les nations qui vivront jamais sur la terre, le peuple des enfants de Dieu, l'Eglise. On songe aux perspectives grandioses de l'Epître aux Ephésiens (I, 3-14) encore qu'ici il ne soit pas dit que l'élection des êtres humains soit faite par le Christ.



Le Concile évoque maintenant la manière concrète dont Dieu a réalisé ses desseins bienveillants à l'égard des hommes. Comme le dit saint Jean, à la fin du prologue de son évangile, « personne n'a jamais vu Dieu : le Fils qui est dans le sein du Père, c'est Lui, qui nous l'a fait connaître ». (Jean I, 18), lorsqu'il s'est fait chair, qu'il a habité parmi nous, (Jean I, 14) Dieu n'a point attendu l'époque tardive à laquelle le Verbe, son Fils viendrait sur terre, pour se faire deviner, pour se faire chercher ; les notes jointes aux textes, renvoient à deux passages de saint Irénée : « Le Verbe créateur du monde était toujours présent dans le genre humain... depuis le début, le Fils présent dans sa création, révèle le Père à tous ceux à qui le veut, quand le veut et comme le veut le Père » (24). A la suite d'autres Pères grecs, à la suite de Pie XII et en pleine conformité à la constitution sur l'église [16], le Concile reconnaît que *tout ce qui peut se trouver de bon et de vrai dans les diverses formes religieuses, peut être considéré comme une préparation évangélique et comme un don de Celui qui illumine tout homme pour que, finalement, il ait la vie* (25). Mais ces illuminations intérieures, tout comme les formes religieuses du monde païen, *ont besoin d'être éclairées et redressées* [3], des erreurs s'y étant mêlées (26).

24) Les textes sont cités et les références données. Décret « Ad Gentes » ch. I. note 2.

25) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 16.

26) « Bien souvent malheureusement les hommes trompés par le démon se sont égarés dans leurs raisonnements, ils ont délaissé le vrai Dieu pour des êtres de mensonge, servi la créature au lieu du Créateur..., ou bien vivant et mourant sans Dieu en ce monde, ils sont exposés aux extrémités du désespoir ». (Constitution dogmatique sur l'Eglise, 16.)

MISSION ET CHARITÉ

Ces *semences du Verbe* (27) sont insuffisantes pour que les desseins de Dieu se réalisent pleinement ; d'autre part le péché constitue un obstacle insurmontable pour que l'homme puisse être intimement uni à Dieu ; pour que les hommes aient entre eux la paix :

Pour affermir la paix, autrement dit la communion, avec lui, et pour établir la fraternité entre les hommes, les hommes qui sont pécheurs, Dieu décide d'entrer dans l'histoire humaine d'une façon nouvelle et définitive, en envoyant son Fils dans notre chair, afin d'arracher par lui les hommes à l'empire des ténèbres et de Satan (Cf. Col. 1, 13 ; Act. 10, 38) et de se réconcilier en lui le monde (Cf. 2. Cor. 5, 19) ;... il l'a établi héritier de toutes choses, afin de tout restaurer en Lui [3].

Le Père des cieux a envoyé son Fils dans le monde comme le véritable médiateur entre Dieu et les hommes. Le personnage qui s'appelle le Christ Jésus est chez lui dans deux mondes ; puisqu'il est Dieu, toute la plénitude de la divinité habite en lui corporellement (Col. 2, 9) ; dans sa nature humaine il est le nouvel Adam, il est constitué le Chef de l'humanité régénérée ; Il est rempli de grâce et de vérité (Jean 1, 14). La manière choisie par le Père pour nous faire participer à sa vie divine est celle d'une Incarnation véritable de son Fils : comme l'ont répété les Pères grecs et les Pères latins, « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devint Dieu ». Dans ce numéro 3 du Décret, l'accent est mis sur la communion que l'Incarnation établit entre Dieu et les hommes, entre les hommes eux-mêmes.

Mais l'Incarnation du Verbe s'est faite en vue de la Rédemption : le Fils de l'homme est venu donner sa vie en rançon pour beaucoup, c'est-à-dire pour tous. *Les Saints Pères proclament sans cesse que n'est pas guéri ce qui n'a pas été assumé par le Christ* (28). *Le Christ a assumé la nature humaine dans toute sa réalité, telle qu'on la trouve chez nous... mais chez lui, elle est sans péché* [3].

27) Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise, 11.

28) La note du décret renvoie à divers textes des Pères grecs et à des passages de saint Augustin ; c'est l'argument suivant : « N'est pas guéri ce qui n'a pas été assumé par le Verbe », qui sert à l'évêque d'Hippone pour montrer que le Saint-Esprit ne nous a pas rachetés puisqu'il ne s'est pas incarné. Les Pères grecs et les pères latins n'ont cessé de dire que l'œuvre du Christ est sans portée si la chair qu'il a prise n'est pas une véritable chair humaine mais seulement une apparence. On sait avec quelle vigueur saint Jean s'élevait déjà dans sa première épître contre cette même erreur, le docétisme. Ainsi saint Jean : 1ère Epître 4, 1-3.

Jésus a présenté son envoi sur la terre comme étant une œuvre de salut, de purification ; telle est la bonne nouvelle qu'il est venu annoncer.

Cette bonne nouvelle ne saurait être réservée au petit pays et à l'époque où vécut Jésus de Nazareth, Fils de la Vierge Marie et Fils de Dieu ; elle est destinée à tous les êtres humains de tous les temps et de tous les pays, appelés tous à partager la vie de Dieu ; annoncer cette nouvelle, telle est la mission des Apôtres [3].



Le Seigneur Jésus avait promis d'envoyer d'auprès du Père le Saint-Esprit ; il avait dit ailleurs que, sur sa requête, le Père enverrait le Saint-Esprit, pour permettre aux apôtres de pénétrer plus profondément le message qu'il leur apportait (29) ; le Saint-Esprit leur donnerait en même temps la force dont ils avaient besoin pour être ses témoins (30). Le Concile enseigne :

Pour que ce que le Christ était venu faire, obtint son plein résultat, le Christ a envoyé d'auprès du Père le Saint-Esprit, qui accomplirait à l'intérieur des âmes son œuvre porteuse de salut, et pousserait l'Eglise à s'étendre [4].

Auprès de ses apôtres, le Christ avait eu un succès restreint ; de son propre aveu, il fallait l'intervention et l'action du Paraclet pour qu'ils saisissent quelque chose à son message (31) ; ils avaient besoin d'un courage que rien n'abâttrait, pour se lancer dans l'aventure que présentait la prédication de l'évangile à toute créature. Sans le moindre doute, le Saint-Esprit, qui a parlé par les prophètes, était à l'œuvre dans le monde avant la glorification du Fils (32) ; il descendit pourtant sur eux le jour de la Pentecôte pour demeurer avec eux à jamais ; cette descente fut la manifestation publique de l'Eglise devant la multitude ; avec la prédication de l'Evangile qui commence aussitôt, l'Eglise « prit son départ » ; enfin fut préfigurée l'union des peuples dans la catholicité de la foi par l'Eglise de la Nouvelle Alliance, qui parle toutes les langues, com-

29) Jean 14, 25 ; 15, 26.

30) Actes 1, 8 ; cf Luc 24, 49 ; Matt. 10, 19.

31) Jean 14, 26 ; 15, 13-14.

32) La note du décret cite le sermon 76 de saint Léon le Grand. A « la Pentecôte, le Saint-Esprit a ajouté une largesse nouvelle à celles qu'il avait déjà faites. Tous les saints qui vécurent aux temps anciens ont été nourris du même Esprit sanctifiant... bien que la mesure des dons ait été différente... »

MISSION ET CHARITÉ

prend et embrasse dans sa charité toutes les langues et triomphe ainsi de la dispersion de Babel [4]. Les Pères ont maintes fois opposé la Pentecôte à l'événement de Babel : Babel avait dispersé les peuples ; la Pentecôte les rassemble (33).

C'est l'action du Saint-Esprit qui marque l'Incarnation du Fils de Dieu et le début de sa prédication ; puisque l'Eglise est le Christ continué, c'est aussi l'action de l'Esprit-Saint qui marque le départ de l'Eglise. *Ministère apostolique et mission de l'Esprit sont par le Christ associés pour mener à bien, toujours et partout, l'œuvre du salut* :

A travers toutes les époques, c'est le Saint-Esprit qui « unifie l'Eglise tout entière dans la communion, et le ministère, qui la munit des divers dons hiérarchiques et charismatiques » (34), *vivifiant à la façon d'une âme les institutions ecclésiastiques, et insinuant dans le cœur des fidèles le même esprit missionnaire qui avait poussé le Christ lui-même* [4].

L'action de l'Esprit prévient parfois de manière visible le ministère apostolique, préparant les âmes à recevoir la parole ; l'action de l'Esprit ne cesse d'accompagner et de diriger l'activité des Apôtres (35).

L'Ecriture montre ainsi que, sans la mission de l'Esprit, les desseins miséricordieux du Père n'eussent pas obtenu tous leurs effets ; l'œuvre du salut est vraiment l'action des trois Personnes divines.

■

Continuer la mission du Christ sous la direction, avec l'assistance du Saint-Esprit, c'est la *mission de l'Eglise*. Parmi ses disciples, Jésus choisit dès le début de son ministère, *douze apôtres pour être ses compagnons et pour les envoyer prêcher* ; les douze furent ainsi les germes du *Nouvel Israël* et en même temps l'origine de la *hiérarchie sacrée* [5]. *Après avoir accompli en Lui, par sa mort et sa résurrection, les mystères de notre salut et de notre restauration du monde, le Seigneur, avant d'être enlevé au ciel, fonda son Eglise comme le sacrement du salut*. Il avait reçu du Père sa propre mission ; il confia de même aux apôtres la mission, de prê-

33) On se reportera à la note 6 du chapitre I du Décret, où l'on trouvera de nombreuses références aux Pères.

34) Le décret cite la Constitution dogmatique sur l'Eglise, 4.

35) Les notes 10 et 11 du chapitre I du Décret renvoient à quantité de textes des Actes des Apôtres, pour illustrer ces deux affirmations.

cher la bonne nouvelle dans le monde entier, de baptiser ceux qui croiraient, pour qu'ils fussent sauvés. Telle est l'origine de la mission de l'Eglise :

C'est de là que découle pour l'Eglise le devoir de propager la foi et le salut apporté par le Christ : d'une part en vertu du mandat exprès qu'a hérité des Apôtres l'Ordre des Evêques, assisté par les prêtres, en union avec le successeur de Pierre, Pasteur suprême de l'Eglise ; d'autre part en vertu de l'influx vital que le Christ communique à ses membres [5].

Pour décrire la mission de l'Eglise, le Concile emploie une phrase qui veut ne laisser dans l'ombre aucun aspect important ; sa richesse permet toutes les réflexions et méditations qu'on voudra :

La mission de l'Eglise s'accomplit par l'opération au moyen de laquelle obéissant à l'ordre du Christ et mue par la grâce de l'Esprit-Saint et la Charité, elle devient en acte plénier présente à tous les hommes et à tous les peuples, pour les amener par l'exemple de sa vie, par la prédication, par les sacrements et les autres moyens de grâce, à la foi, à la liberté, à la paix du Christ, de telle sorte qu'elle leur soit ouverte comme la voie libre et sûre pour participer pleinement au mystère du Christ [5].

L'Eglise proclame ainsi nettement le caractère essentiellement spirituel de sa mission : amener à la foi, à la liberté, à la paix du Christ ; elle se reconnaît le devoir d'être présente partout, et d'employer, pour que sa mission obtienne les résultats voulus par Dieu, les seuls moyens auxquels a recouru le Christ : ses exemples, sa prédication, les sacrements et les autres moyens de grâce. Nous voilà loin d'une Eglise conquérante et triomphante ; son devoir est de suivre le Christ, en adoptant le même style de vie qui fut celui du Christ, en prenant *la même route qu'a suivie le Christ* : la pauvreté, l'obéissance, le service, l'immolation de soi jusqu'à la mort [5]. Telle fut la méthode des Apôtres, héritiers directs de la pensée du Christ que l'Esprit-Saint les avait aidé à pénétrer ; *les Apôtres ont achevé par leurs multiples tribulations et souffrances ce qui manque à la passion du Christ, au profit de son corps* : l'Eglise ; souvent aussi l'Eglise a connu la persécution sanglante ; mais, selon le mot bien connu de Tertullien, *le sang des martyrs fut souvent une semence* [5]. Tout cela, c'est la mission de l'Eglise, le témoignage qu'elle rend à Dieu et au Christ ; l'Eglise ne saurait s'acquitter de sa mission, d'une manière qui serait en contradiction avec celle du Christ, puisqu'elle est le Christ qui se continue à travers les siècles.



MISSION ET CHARITÉ

Le Décret s'emploie maintenant à dire ce qu'est l'activité missionnaire de l'Eglise : il en présente une description sommaire avec les phases de sa progression [6], les raisons et la nécessité [7] ; il en montre le lien avec la vie et l'histoire humaines [8] ; il en expose le caractère eschatologique [9].

L'Eglise est essentiellement missionnaire ; mais dans l'Eglise, comme le dit à nouveau le Décret (36), *c'est par l'Ordre des Evêques, à la tête duquel se trouve le successeur de Pierre, que doit être accomplie la tâche missionnaire ; comme toute l'Eglise est missionnaire, la prière et la collaboration de tout le peuple chrétien* (37) doivent seconder la tâche de l'Ordre épiscopal pour que les desseins miséricordieux du Seigneur puissent atteindre effectivement tous les êtres humains à quelque époque, en quelque lieu qu'ils vivent.

Dans les situations et les conditions diverses qu'elle rencontre — cette diversité tient aux peuples, aux groupes humains, aux individus — l'Eglise, *bien que de soi elle contienne la totalité ou la plénitude des moyens de salut, n'agit pas ni ne peut agir toujours selon tous ses moyens* ; il lui faut varier ses méthodes, il lui faut s'adapter. Ces différences n'empêchent pas l'activité missionnaire de l'Eglise d'être *unique* ni d'être *la même* : il s'agit toujours de conduire à son effet le dessein de Dieu. Le texte conciliaire précise : l'activité missionnaire s'exerce différemment quand il s'agit des commencements de l'évangélisation ; quand, après des débuts heureux, on doit constater un recul ; quand on demeure « dans un état de semi-plénitude et d'insuffisance ». L'Eglise ne peut *atteindre et pénétrer que de manière progressive les peuples, les groupes humains, les individus, pour les assumer dans la plénitude catholique* ; ne pas respecter cette loi de la psychologie humaine aurait les plus pitoyables conséquences ; *les actes propres, les moyens adaptés doivent s'accorder avec chaque condition, ou état*.

Ces considérations permettent de donner une définition valable des missions. Le Concile ne s'arrête pas à une notion territoriale, administrative, juridique (les missions sont les territoires soumis à la Congrégation de la Propagande), ni à la seule notion d'une implantation de l'Eglise entendue en un sens exclusivement juridique : l'établissement d'une hiérarchie ; le Concile définit les missions par

36) Le numéro 5 vient de rappeler que c'est à l'Ordre des Evêques qui a succédé au Collège apostolique, que s'adresse l'ordre du Christ de prêcher la bonne nouvelle dans le monde entier.

37) Le chapitre VI du Décret, « La Coopération » expose la tâche missionnaire du peuple chrétien.

la prédication de l'Evangile et l'implantation de l'Eglise parmi les peuples ou les groupes humains qui ne croient pas encore au Christ ; de fait, c'est d'ordinaire dans des territoires déterminés reconnus comme « missions » par le Saint-Siège que s'exerce l'activité missionnaire.

La fin propre de cette activité missionnaire (38), c'est l'évangélisation et l'implantation de l'Eglise dans les peuples ou les groupes humains, dans lesquels elle n'a pas encore été enracinée. Il faut que, nées de la parole de Dieu, des Eglises particulières autochtones suffisamment établies croissent partout dans le monde, jouissent de leurs ressources propres et d'une certaine maturité ; il faut que, pourvues de leur hiérarchie propre unie à un peuple fidèle, et des moyens accordés à leur génie, nécessaires pour mener une vie pleinement chrétienne, elles contribuent au bien de toute l'Eglise. Mais le moyen principal de cette implantation, c'est la prédication de l'Evangile de Jésus-Christ [6].

Dans cette description des missions, le Concile, on l'aura remarqué, ne sépare pas deux réalités qu'il estime liées de manière indissoluble : l'évangélisation et la plantation de l'Eglise. Sans une prédication, qui présente les desseins de Dieu, sans la conversion des âmes à la foi au Christ, sans la constitution d'un peuple fidèle, à qui le baptême donne une nouvelle naissance, en même temps qu'il l'agrège à l'Eglise, Corps du Verbe incarné, qui est nourrie et qui vit de la parole de Dieu et du pain eucharistique [6], on ne saurait parler de l'établissement d'Eglises particulières autochtones. Mais dès que les conditions nécessaires à l'établissement de ces églises sont réalisées, c'est-à-dire lorsqu'elles *jouissent de leurs ressources propres et d'une certaine maturité*, ces églises doivent naître et grandir ; *pourvues de leur hiérarchie propre et des moyens accordés à leur génie* (39), *nécessaires pour mener une vie pleinement chrétienne*.

38) La note du Décret renvoie à diverses encycliques et à des allocutions des derniers papes : Benoît XV « *MaxIMUM ILLUD* », Pie XI « *RE-RUM ECCLESIAE* » ; Pie XII « *EVANGELII PRAECONES* » et « *FIDELI DONUM* » ; Jean XXIII « *PRINCEPS PASTORUM* » et à l'homélie de Paul VI, du 18 octobre 1964. Sur ces documents, voir A. Rétif. Les papes contemporains, et la mission.

39) Le Décret « *Ad gentes* » entend écarter toute autre présentation de l'activité missionnaire qui risquerait de conclure à une volonté de latinisation de la part de la hiérarchie ; le décret veut qu'on respecte le génie particulier de chaque peuple. On sait comment les instructions données par Rome aux premiers Evêques de la Société des missions étrangères partant pour l'Extrême-Orient au XVII^e siècle prescrivaient l'organisation d'un clergé indigène et d'églises locales, dès qu'ils le jugeaient possible. Elles leur rappelaient qu'ils devaient se garder de trop occidentaliser ces jeunes chrétiens.

MISSION ET CHARITÉ

tienne, ces églises contribueront au bien de toute l'Eglise : les nouvelles églises, qui ont maintenant leur individualité propre, que les conditions tenant au génie des peuples, marquent de leur caractère particulier, empêchant de les confondre avec les autres, prennent part à leur tour à la mission d'évangélisation qui incombe à l'Eglise ; l'Eglise n'a jamais fini de proclamer les desseins miséricordieux du Seigneur, ni de mettre à la disposition de tous les êtres humains les moyens institués par le Christ Jésus pour leur donner part à la vie divine : l'activité missionnaire de l'Eglise durera jusqu'au retour du Seigneur Jésus, jusqu'à la Parousie.

Mais il arrive que les groupes humains parmi lesquels existe l'Eglise soient complètement transformés pour des raisons diverses ; des situations nouvelles peuvent en résulter. Aux autorités de l'Eglise d'examiner alors si ces situations exigent de nouveau une activité missionnaire (évangélisation, établissement d'églises particulières autochtones). Il peut se faire aussi que manque pour un temps la possibilité de proposer directement et immédiatement le message évangélique ; le Décret rappelle que les missionnaires peuvent et doivent alors donner avec patience, prudence, confiance, au moins le témoignage de la charité et de la bienfaisance du Christ. Ce travail obscur, apparemment en dehors de la prédication de l'évangile, n'en prépare pas moins les voies au Seigneur, et d'une certaine manière le rend présent [6] : les trois années de la prédication du Christ ont été préparées par trente années d'une vie apparemment inutile ; mais à Nazareth, le Christ sauvait déjà le monde, préparait l'Eglise, accomplissait les desseins du Père.

Le développement présente alors ces belles formules :

Ainsi il est clair que l'activité missionnaire découle profondément de la nature même de l'Eglise ; elle en propage la foi qui sauve ; elle en réalise l'unité catholique en la répandant ; l'apostolicité de l'Eglise lui donne sa vigueur ; elle met en œuvre le sens collégial de sa hiérarchie ; elle en atteste, répand et procure la sainteté [6].

Pour préciser encore mieux le caractère propre de l'activité missionnaire de l'Eglise, au milieu des nations, le Décret la dit différente de l'activité pastorale au milieu des fidèles, et des initiatives diverses prises ou à prendre pour rétablir l'unité des chrétiens (40) :

40) La note 15 du Décret explique que « dans la notion d'activité missionnaire » qui vient d'être expliquée, « sont incluses en toute réalité même les parties de l'Amérique latine dans lesquelles n'existe pas de hiérarchie propre et où ne se trouvent ni une maturité de vie chrétienne, ni une prédication suffisante de l'Evangile ». La question de savoir si ces territoires doivent être reconnus comme « missionnaires » est l'affaire du Saint-Siège, non celle du Concile.

Ces deux domaines sont cependant liés à l'activité missionnaire. Le texte rappelle que *la division des chrétiens nuit à la cause de la prédication de l'évangile à toute créature ; qu'elle est pour beaucoup un obstacle à la foi : de par la nécessité de la mission, tous les baptisés sont appelés à s'assembler en un seul troupeau, afin de pouvoir ainsi, de façon unanime, rendre témoignage au Christ leur Seigneur devant les nations* [6]. S'ils ne peuvent encore donner ce témoignage, qu'une charité et une estime réciproques au moins les animent ; les motifs de ce souhait sont évidents.



Quelle est la raison de l'activité missionnaire de l'Eglise ?
 Quelle en est la nécessité ?

C'est ce qu'expose le paragraphe 7 du décret.

La raison, en définitive, c'est la volonté de Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ; Jésus-Christ est le seul Sauveur :

Il faut donc que tous se convertissent au Christ connu par la prédication de l'Eglise, et qu'ils soient incorporés par le baptême à l'Eglise qui est son corps [7].

Le Décret cite un passage de la Constitution sur l'Eglise :

En inculquant en termes formels la nécessité de la foi et du baptême, le Christ lui-même a du même coup confirmé la nécessité de l'Eglise dans laquelle les hommes entrent par le baptême, comme par une porte. C'est pourquoi ces hommes ne peuvent être sauvés qui, n'ignorant pas que l'Eglise a été fondée comme nécessaire par Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ, n'auront cependant pas voulu y entrer ou y persévérer (41).

Bien sûr, Dieu peut amener des âmes à la foi par des moyens connus de lui ; la nécessité incombe cependant à l'Eglise d'évangéliser ; son activité missionnaire garde donc dans leur intégrité, aujourd'hui comme toujours, sa force et sa nécessité [7] ; l'Eglise ne peut se passer de prêcher l'Evangile ; c'est son rôle, c'est sa vie. Grâce à la prédication, le corps mystique s'accroît ; et c'est pour mener à bien cette activité que les membres de l'Eglise sont poussés par la charité, qui les fait aimer Dieu, et les fait désirer partager avec tous les hommes les biens spirituels de la vie future comme ceux de la vie présente [7] ; on en conclut immédiatement que les

41) Constitution dogmatique sur l'Eglise, 14.

MISSION ET CHARITÉ

chrétiens qui ne se préoccupent pas de voir s'accroître le nombre des bénéficiaires de la Rédemption n'ont rien compris aux exigences de la foi chrétienne ni à celles de la charité.

Procurer la gloire de Dieu par la réalisation de ses desseins miséricordieux à l'égard des hommes, c'est pour l'Eglise une nécessité, puisque l'Eglise continue la mission du Christ. Le dessein divin est rappelé ici en une belle formule, qui unit la création de l'homme à sa restauration dans le Christ :

Le dessein de Dieu, c'est que le genre humain tout entier constitue un seul Peuple de Dieu, se rassemble dans le Corps unique du Christ, soit construit en un seul Temple du Saint-Esprit ; ce qui, en évoquant la concorde fraternelle, répond au désir intime de tous les hommes. C'est ainsi qu'enfin s'accomplit vraiment le dessein du Créateur formant l'homme à son image et à sa ressemblance, quand tous ceux qui participent à la nature humaine, une fois qu'ils auront été régénérés dans le Christ par le Saint-Esprit et reflétant ensemble la gloire de Dieu, pourront dire : Notre Père [7].

L'Incarnation avait établi une communion entre Dieu et l'homme ; le Corps mystique est le moyen par lequel se prolonge l'union de Dieu à l'homme ; il est le lien le plus profond qui unisse entre eux les hommes, la raison dernière de la concorde fraternelle qu'ils doivent garder et développer (42).



Le paragraphe 7 avait été ajouté à la demande de nombreux évêques d'Italie, qui craignaient de voir se manifester dans le peuple chrétien une certaine désaffection à l'égard des missions ; il convenait, pensaient-ils, que « la charte des missions » établie par le Concile rappelât d'une manière explicite les raisons profondes et la nécessité de l'activité missionnaire. Le paragraphe 8 montre la connexion de cette activité avec les aspirations humaines les plus hautes :

42) On se reportera à la note 19 du décret où se trouve rappelée la doctrine de saint Irénée sur la Récapitulation de tous les hommes dans le Christ ; et celle d'Origène sur la manière dont les saints connaissent Dieu dans le Christ : « Il n'y aura alors qu'un seul acte de connaître Dieu chez ceux qui sont arrivés à Dieu, sous la conduite de ce Verbe qui est chez Dieu, en sorte que tous soient formés avec soin pour connaître le Père comme des enfants, comme le Fils est maintenant seul à connaître le Père ». D'autres textes également très riches de saint Augustin, de saint Cyrille d'Alexandrie sont cités. On aura intérêt à les lire et à les méditer.

En manifestant le Christ, l'Eglise révèle aux hommes par le fait même la vérité authentique de leur condition et de leur vocation intégrale, le Christ étant le principe et le modèle de cette humanité renouvelée, pénétrée d'amour fraternel, de sincérité, d'esprit pacifique, à laquelle tout le monde aspire [8].

C'est l'occasion pour le Concile d'affirmer que le Christ et l'Eglise, son témoin par la prédication évangélique, transcendent tout particularisme de race ou de nation, et par conséquent ne peuvent jamais être considérés ni lui, ni elle, comme étrangers nulle part (43) ni à l'égard de qui que ce soit [8] ; de rappeler que la doctrine de vie et de vérité apportée par le Christ est seule capable de rénover le monde en le délivrant du péché :

Personne n'est délivré du péché par lui-même ou par ses propres efforts ; personne n'est entièrement libéré de sa faiblesse ni de sa solitude ni de son esclavage ; mais tous ont besoin du Christ le modèle, le maître, le libérateur, le sauveur, celui qui donne la vie [8].

Même au point de vue temporel l'évangile fut un ferment de liberté et de progrès ; il se présente toujours comme un ferment de fraternité, d'unité et de paix. Le Christ est vraiment « l'attente des Nations et leur Sauveur », comme le dit l'antienne O Emmanuel, du 23 décembre.



En quelques mots, le Décret rappelle que l'activité missionnaire se situe entre le premier et le second avènement du Seigneur, puisque, avant son retour, doit être annoncée à tous les peuples la bonne nouvelle du salut [9].

Quelques belles formules présentent à nouveau ce qu'est l'activité missionnaire de l'Eglise ; elles constituent un excellent résumé et une parfaite conclusion des principes doctrinaux exposés dans le chapitre :

L'activité missionnaire n'est rien d'autre, elle n'est rien de moins que la manifestation du dessein de Dieu, son épiphanie et sa réalisation dans le monde et son histoire, dans laquelle Dieu conduit clairement à son terme, au moyen de la mission, l'histoire du salut. Par la parole de la prédication et par la célébration des sacrements, dont la Sainte Eucharistie est le centre et le sommet, elle rend présent le Christ auteur du salut [9].

43) La note 20 du Décret renvoie à l'Encyclique « Mater et magistra », 189-190 de Jean XXIII.

MISSION ET CHARITÉ

On reconnaît ici les thèmes de la constitution sur la Liturgie ; le texte continue, avec la même largeur de vues qu'on avait admirée plus haut [3] :

Tout ce qui se trouvait déjà de vérité et de grâce chez les nations comme par une secrète présence de Dieu, elle le délivre des contacts mauvais et le rend au Christ son Auteur, qui détruit l'empire du diable et arrête la malice infiniment diverse des crimes. Aussi tout ce qu'on découvre de bon, semé dans le cœur et l'âme des hommes ou dans les rites particuliers et les civilisations particulières des peuples, non seulement ne périt pas, mais est purifié, élevé et porté à sa perfection, pour la gloire de Dieu, la confusion du démon et le bonheur de l'homme [9] (44).

La Révélation apportée par le Christ, sa diffusion par la prédication de l'évangile sont donc pour les êtres humains un « achèvement », un « perfectionnement » que rien en eux n'exigeait, que seule explique la miséricorde divine à l'égard des êtres créés par lui à son image et à sa ressemblance, et destinés par lui à partager sa vie. L'activité missionnaire tend à accroître sans cesse le nombre des bénéficiaires de cette miséricorde, à dilater le Corps mystique « jusqu'à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ » (45), jusqu'à ce que soit arrivé le moment fixé par le Père.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE ELLE-MEME

Après avoir exposé avec l'ampleur et la profondeur qu'on a essayé de faire deviner les principes doctrinaux qui commandent l'activité missionnaire de l'Eglise, le décret *Ad Gentes* présente l'œuvre missionnaire elle-même, en un chapitre qui pourrait s'intituler : « les étapes de la croissance de l'Eglise » (46). Œuvre encore immense, œuvre urgente, œuvre complexe ;

Car deux milliards d'hommes, dont le nombre s'accroît de jour en jour, qui sont rassemblés en des groupements importants et déterminés par les rapports stables de la vie culturelle, par les anti-

44) La note 24 du Décret invite à se reporter à la Constitution dogmatique sur l'Eglise, 17.

45) Le texte cite ici Ephes. 4, 13 où se trouvent ces mots.

46) J'emprunte cette remarque au P. Le Guillou dans ses pages d'introduction au Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise, *Documents conciliaires*, tome IV, Editions du Centurion, p. 82.

ques traditions religieuses, par les liens solides des relations sociales, n'ont pas encore entendu le message évangélique ou l'ont à peine entendu [10] ; leurs situations religieuses sont aussi diverses que possible : les uns suivent l'une des grandes religions ; les autres demeurent étrangers à la connaissance de Dieu lui-même ; d'autres nient expressément son existence, parfois même l'attaquent [10].

Il est bien évident que la manière de proposer le message du Christ à ces groupes si différents ne saurait être le même. Le Concile déclare que pour *présenter à tous le mystère du salut et la vie apportée par Dieu*, il faut à l'Eglise adopter la méthode suivie par le Christ quand il vint sur terre :

s'insérer dans tous ces groupes humains du même mouvement dont le Christ, par son incarnation, s'est lié aux conditions sociales et culturelles déterminées des hommes avec lesquels il a vécu [10].

Trois articles exposent « les étapes de la croissance de l'Eglise », le témoignage de la vie chrétienne, incluant dialogue avec les non-chrétiens et présence de charité ; la prédication de l'évangile aboutissant au rassemblement d'un peuple de Dieu ; la formation d'une communauté chrétienne.

Art. I. — *Le témoignage chrétien*

Pour que le message du Christ communiquant les desseins miséricordieux du Père des cieux soit présenté à ceux qui ne le connaissent pas, *il faut tout d'abord que l'Eglise soit présente dans ces groupements humains par ses enfants qui y vivent ou sont envoyés vers eux*. Partout où ils se trouvent, les chrétiens, s'ils ont saisi quelque chose à la transformation opérée en eux par le baptême, s'ils ont compris ce qu'exige d'eux le titre et la réalité d'enfants de Dieu, sont tenus de vivre en membres du Christ, de laisser deviner en eux la présence de l'action d'Un Autre ; ceux qui les voient, *réfléchissant à leurs bonnes œuvres, glorifieront le Père et percevront plus pleinement le sens authentique et le lien universel de communion des hommes [11].*

C'est tout un programme détaillé, précis, que le Concile trace maintenant pour que les chrétiens puissent donner avec fruit ce témoignage du Christ : *se joindre franchement à ces hommes par l'estime et la Charité ; se reconnaître comme des membres du groupement humain dans lequel ils vivent, et par conséquent en adopter*

47) Le Décret reviendra sur ce point quand il traitera de la formation des missionnaires [25-26].

MISSION ET CHARITÉ

le style de vie ; avoir une part dans leur vie culturelle et sociale (47) ; ils doivent être familiers avec leurs traditions nationales et religieuses ; découvrir avec joie et respect les semences du Verbe qui s'y trouvent cachées : pour rendre acceptable le message du Christ, il faut que les chrétiens soient vraiment insérés dans le groupement où ils vivent, que leur comportement ait cessé de provoquer la méfiance. Les chrétiens doivent en même temps prendre garde à la transformation profonde qui s'opère parmi les nations ; malgré l'engouement actuel pour la science et la technique, vivre eux-mêmes des choses divines de telle manière qu'ils amènent les autres à s'éveiller à un désir plus ardent de la vérité et de la charité révélée par Dieu : il s'agit au fond, pour les chrétiens vivant au milieu de ceux qui ne connaissent pas le Christ, d'être logiques avec leur foi, et d'en accepter toutes les incidences dans la conduite de la vie.

C'est à ces conditions seulement qu'est possible avec les non-chrétiens un dialogue qui les conduise au Christ :

Le Christ a scruté le cœur des hommes et les a amenés par un dialogue vraiment humain à la lumière divine ; de même ses disciples, profondément pénétrés de l'Esprit du Christ, doivent connaître les hommes au milieu desquels ils vivent, engager conversation avec eux, afin qu'eux aussi apprennent dans un dialogue sincère et patient, quelle richesse Dieu, dans sa munificence, a dispensées aux nations ; ils doivent en même temps s'efforcer d'éclairer ces richesses de la lumière évangélique (48), de les libérer, de les ramener sous l'autorité du Dieu Sauveur [11].

La présence des chrétiens dans les groupements humains doit être animée de la charité dont Dieu nous a aimés, dont il veut que nous nous aimions mutuellement. La charité chrétienne s'étend à tous les hommes, sans aucune distinction de race, de condition sociale ou de religion ; elle n'attend aucun profit ni aucune reconnaissance : il nous faut aimer l'homme lui-même, retrouvant en lui le Christ ; l'Eglise est spécialement en liaison avec les pauvres et ceux qui souffrent, et de tout cœur se sacrifie pour eux, à l'exemple du Christ ; à ceux qui cherchent la paix, elle désire répondre dans un dialogue fraternel, en leur apportant la lumière et la paix qui viennent de l'Evangile [12].

Le Décret précise les points sur lesquels les chrétiens doivent collaborer avec ceux au milieu de qui ils vivent : les affaires écono-

48) On pense au discours de saint Paul, aux païens de Lystres (Actes 14, 14-16 au comportement de l'Apôtre à Athènes et à son discours aux membres de l'Aréopage (Actes 18, 18-31.)

miques et sociales, l'éducation des enfants et des jeunes par les écoles de toute sorte (49) ; la lutte contre la faim, l'ignorance, la maladie ; les efforts pour améliorer les conditions de la vie et affermir la paix dans le monde. Les chrétiens doivent souhaiter ardemment apporter leur dévouement aux initiatives proposées par les institutions privées ou publiques, les gouvernements, les organismes internationaux, les diverses communautés chrétiennes, les religions non chrétiennes : les chrétiens doivent ne boudier aucun des efforts qui tendent à rendre le monde plus habitable et plus humain.

L'Eglise ne veut, par contre, s'intégrer en aucune manière dans le gouvernement de la cité terrestre ; elle veut seulement être au service des hommes par sa charité et son service fidèle, à l'exemple des premiers chrétiens qui, dans les Apologies adressées aux empereurs ou aux gouverneurs, soulignaient l'aide qu'ils apportaient au bien de leurs concitoyens (50).

Ce que veulent les chrétiens, dans les milieux non-chrétiens où ils vivent, c'est de présenter le vrai témoignage du Christ, et de travailler au salut de ces milieux, même s'il ne leur est pas possible de parler librement du Christ : *ils ne recherchent pas le progrès et la prospérité purement matériels des hommes, mais ils entendent promouvoir leur dignité et leur union fraternelle en enseignant les vérités religieuses et morales que le Christ a éclairées de sa lumière ; ils ouvrent ainsi pas à pas un chemin plus parfait vers Dieu ;... ainsi commence à luire le mystère du Christ... en qui la charité de Dieu se révèle* [12] : la charité est la clef qui ouvre tous les cœurs ; elle seule fait vraiment deviner et désirer le Christ.

Art. II. — *La prédication de l'Evangile et le rassemblement d'un Peuple de Dieu.*

Quand le travail d'approche décrit à l'article précédent a rendu possible la prédication de l'évangile, *on doit annoncer à tous les hommes avec assurance et persévérance, le Dieu vivant et Celui qu'il a envoyé pour le salut de tous, Jésus-Christ* (51), *pour que les non-chrétiens, le Saint-Esprit ouvrant leur cœur, croient et se con-*

49) Le Concile voit en elles un moyen privilégié pour former et élever une jeunesse chrétienne et en même temps un service de très haute valeur pour les hommes, surtout pour les nations qui montent, pour élever la dignité humaine et préparer des conditions plus humaines [12].

50) Ainsi *Lettre à Dlognète* (V-VI) Edition Marrou. Coll. « Sources chrétiennes », p. 63-67 (texte) p. 130-137, (commentaire).

51) Le texte du Décret donne quantité de citations des écrits du Nouveau Testament ; il n'est pas possible de les reproduire ici.

MISSION ET CHARITÉ

vertissent librement au Seigneur et s'attachent loyalement à lui qui, étant « la voie, la vérité et la vie », comble toutes leurs attentes spirituelles, les dépasse même de façon infinie [13].

L'évangélisation aboutit donc à la conversion, *conversion initiale, suffisante cependant pour que l'homme se rende compte que, détourné du péché, il est introduit dans le mystère de l'amour de Dieu qui l'appelle à nouer des rapports personnels avec lui dans le Christ [13]* : les auteurs spirituels parlent quelquefois de la rencontre de l'âme avec Dieu, lorsqu'ils veulent expliquer ce qu'est au fond la conversion. Mais la conversion doit se continuer chaque jour ; le Décret note que, *sous l'action de la grâce, le nouveau converti entreprend un itinéraire spirituel par lequel, communiant déjà par la foi au mystère de la mort et de la résurrection, il passe du vieil homme au nouvel homme qui a sa perfection dans le Christ [13].*

Ce passage, s'il l'amène à un *changement progressif de la mentalité et des mœurs, avec ses conséquences sociales (52)*, ne l'oblige pas pour autant à adopter le comportement du pays d'où proviennent les missionnaires : le nouveau converti reste un homme de sa tribu, de son pays. Il se débarrassera peu à peu de ses mœurs et de sa mentalité païenne, pendant le temps du catéchuménat. Sans doute fera-t-il *l'expérience de ruptures et de séparations (53)*, *puisque le Seigneur en qui il croit est un signe de contradiction ; il pourra aussi connaître les joies que Dieu donne sans les mesurer.*

Le Décret déclare formellement qu'aucune conversion ne doit être imposée par la force ou quelque pression ; la conversion doit être entièrement libre ; d'autre part, l'Eglise dénie à qui que ce soit le droit de détourner de la foi par des vexations injustes. Avant d'admettre au catéchuménat, les responsables *examineront avec soin les motifs de la conversion, et les purifieront au besoin [13].*



Il est maintenant question, comme le demande la logique, du catéchuménat et de l'initiation chrétienne. Sur ce qu'est le catéchuménat, le Décret est formel :

Le catéchuménat (auquel on est admis par des cérémonies liturgiques), n'est point un simple exposé des dogmes et des préceptes, mais une formation à la vie chrétienne et son apprentissage mené

52) Le Décret vise ici la situation des polygames, à ce qu'il semble.

53) Il n'est pas inouï en pays de mission que la conversion au christianisme entraîne le rejet du converti par sa famille.

de la façon qui convient... Les catéchumènes doivent donc être initiés comme il faut au mystère du salut et à la pratique des mœurs évangéliques, et introduits par des rites sacrés, à célébrer à des époques successives (54), dans la vie de la foi, de la liturgie et de la charité du peuple de Dieu [14].

Les sacrements de l'initiation chrétienne introduiront pleinement les catéchumènes dans le mystère du Christ mort et ressuscité, dans la vie de l'Eglise, pour qu'eux aussi ils puissent porter autour d'eux témoignage au Christ.

L'initiation chrétienne au cours du catéchuménat ne peut être l'œuvre des seuls catéchistes ou des seuls prêtres, remarque avec à propos le Décret *Ad Gentes* : elle est l'œuvre de toute la communauté des fidèles, spécialement celle des parrains ; dès le début, les catéchumènes doivent *sentir qu'ils appartiennent au peuple de Dieu ; dès le début, ils doivent de même apprendre à coopérer activement par le témoignage de leur vie et la profession de leur foi à l'évangélisation et à la construction de l'Eglise : ils sont déjà unis à l'Eglise (55) ; ils sont déjà de la maison du Christ [14].*

Art. III. — *La formation de la communauté chrétienne.*

Dans cet article, sont étudiés successivement la formation proprement dite de la communauté chrétienne [15], l'établissement d'un clergé local [16], la formation des catéchistes [17], l'invitation à promouvoir la vie religieuse [18].

L'action des missionnaires doit rejoindre les intentions de l'Esprit-Saint qui veut rassembler, en un seul Peuple de Dieu, tous ceux qui croient au Christ et sont régénérés par le baptême ; il leur faut donc *faire naître des assemblées de fidèles qui, menant une vie digne de l'appel qu'elles ont reçu, soient telles qu'elles puissent exercer les fonctions à elles confiées par Dieu : sacerdotale, prophétique, royale.* Le texte continue :

C'est de cette manière qu'une communauté chrétienne devient signe de la présence de Dieu dans le monde : par le sacrifice eucharistique en effet, elle passe au Père avec le Christ ; nourrie avec

54) Le Décret « *Ad Gentes* » reprend des prescriptions formulées dans la Constitution sur la Liturgie (64-65) ; il exprime le souhait que la liturgie du Carême et celle du temps de Pâques soient réformées pour préparer les catéchumènes à la célébration du mystère pascal.

55) Aussi le texte demande-t-il que le statut juridique des catéchumènes soit fixé dans le nouveau Code.

MISSION ET CHARITÉ

soin de la parole de Dieu elle présente le témoignage du Christ ; elle marche enfin dans la charité et est enflammée d'esprit apostolique [15].

Les multiples références à la Constitution sur l'Eglise, à la Constitution sur la Révélation montrent le souci d'unité de l'œuvre conciliaire.

On relèvera avec intérêt l'indication qui suit : *une communauté chrétienne doit dès le début (56) être constituée de telle manière qu'elle puisse dans la mesure du possible pourvoir elle-même à ses besoins.*

Le souci du Concile, c'est que *ce rassemblement des fidèles, doté des richesses culturelles de sa propre nation, soit profondément enraciné dans le peuple* : les églises d'Afrique ne sauraient passer par le même moule que les églises d'Extrême-Orient ou celles des îles océaniques ; dans l'unité de l'Eglise du Christ, il y a place pour la diversité des églises locales, des églises des différents groupes ethniques. Le Décret invite ensuite à pénétrer les familles de l'esprit évangélique ; il demande qu'on les y aide au moyen d'écoles valables, et qu'on organise des associations et des groupements qui permettront à l'apostolat des laïcs de pénétrer de l'esprit évangélique toute la société ; on veillera à la charité la plus délicate entre les catholiques de rites différents, on ne manquera point non plus de cultiver l'esprit œcuménique parmi les néophytes, ni d'apporter avec les frères séparés, en bannissant soigneusement toute apparence de « confusionisme » et de rivalité, une coopération dans les questions sociales, techniques, culturelles, religieuses. Le Décret demande aussi que les néophytes, comme tous les chrétiens, soient de bons citoyens de leur pays, se gardent de tout nationalisme exagéré et s'appliquent à l'amour universel de tous les hommes. C'est le rôle *des laïcs d'animer de l'intérieur, à la façon d'un ferment, les réalités temporelles, et de les disposer pour qu'elles soient toujours selon le Christ.* On n'oubliera pas que *le peuple chrétien ne saurait se contenter d'être présent dans un pays et d'y exercer l'apostolat de l'exemple : il a à annoncer le Christ aux concitoyens non-chrétiens par la parole et par l'action, à les aider à recevoir pleinement le Christ [15].*

Certaines de ces notations peuvent paraître assez éloignées de ce qu'on entend habituellement par la formation chrétienne d'un groupe, ou d'une personne, ou d'une communauté : on se rappel-

56) Ou tout au moins, dès que ce sera réalisable.

lera que l'esprit chrétien doit pénétrer toute l'activité de celui qui a l'honneur d'être membre du Christ ; les derniers papes n'ont cessé de le redire dans leurs encycliques missionnaires.

Le paragraphe rappelle enfin que, pour l'implantation de l'Eglise et le développement de la communauté chrétienne sont nécessaires des ministères divers, que l'appel divin suscite du sein même de l'assemblée des fidèles : prêtres, diacres, catéchistes, responsables de l'action catholique ; tous doivent encourager ces ministères ; dans les communautés chrétiennes, religieux et religieuses remplissent par leur prière ou leur dévouement actif une tâche indispensable pour enraciner dans les cœurs le règne de Dieu, l'y fortifier, l'étendre plus au loin.



L'Eglise s'enracine de plus en plus profondément en un groupe humain quand les diverses communautés de fidèles possèdent, tirés de leurs membres, leurs propres ministres du salut : évêques, prêtres, diacres : les jeunes Eglises acquièrent ainsi peu à peu une structure diocésaine avec leur clergé propre [16]. Aussi convient-il de remercier Dieu, le Concile n'y manque point, pour le don de la vocation sacerdotale qu'il a accordé à tant de jeunes parmi les peuples récemment convertis au Christ.

Pour la formation de ce clergé local dans les pays de missions, on observera les règles fixées par le *Décret sur la formation des prêtres* promulgué le 28 octobre 1965 ; formation spirituelle, doctrinale, pastorale, pour amener à une vie selon le type de l'évangile sans considération des intérêts personnels ou des avantages familiaux ; on formera les futurs prêtres au sens de l'Eglise pour leur apprendre à se consacrer totalement au service du Corps du Christ, à l'œuvre de l'Evangile, à se montrer de fidèles collaborateurs de leur évêque, à apporter un concours loyal à leurs confrères ; on les aidera à pénétrer le mystère du salut tel que l'exposent les Ecritures ; à découvrir et à vivre le mystère du Christ et du salut présent dans la Liturgie.

Mais ce clergé local aura à vivre dans un pays déterminé, dont un bon nombre d'habitants ne connaissent pas encore le Christ, ou bien hésitent à faire une démarche qui leur paraît une grave infidélité à leur famille, à leur race :

Les esprits des élèves doivent donc être ouverts et rendus pénétrants pour bien connaître et pouvoir juger la culture de leurs pays ; dans les disciplines philosophiques et théologiques, ils doivent sai-

MISSION ET CHARITÉ

sir les raisons qui créent un désaccord entre les traditions et la religion nationales, et la religion chrétienne [16].

La formation sacerdotale visera de même les nécessités pastorales de la région ; elle étudiera l'histoire, le but, les méthodes de l'action missionnaire de l'Eglise, les conditions particulières, sociales, économiques, culturelles du propre peuple. Les études seront faites, autant que possible en liaison continue avec le pays particulier de chacun et dans le même cadre de vie (57).

Le Décret prévoit le rétablissement, là où les conférences épiscopales le jugeront opportun, de l'ordre du diaconat comme état de vie permanent ; l'institution paraît utile pour donner aux hommes qui accomplissent un ministère vraiment diaconal, le pouvoir et la grâce de le remplir plus efficacement [16].



Abordant la question de la formation des catéchistes, le Concile commence par rendre hommage à *l'aide singulière et absolument nécessaire à l'expansion de la foi et de l'Eglise que l'armée des catéchistes, hommes et femmes, pénétrés de l'esprit apostolique, n'a cessé d'apporter, méritant ainsi magnifiquement de l'œuvre des missions auprès des nations* [17]. Leur office a de nos jours une très grande importance, en raison du petit nombre des clercs. La formation dont ils ont besoin, pour être des collaborateurs efficaces des prêtres, doit être l'objet d'une attention particulière ; écoles diocésaines et régionales où ils étudieront la doctrine catholique (surtout en matière biblique et liturgique), la méthode catéchétique, la pratique pastorale, où on les formera à une vie chrétienne profonde ; sessions de « recyclage » ; rémunération et sécurité sociale pour les « catéchistes à plein temps ». On souhaite même qu'une œuvre pontificale spéciale pourvoie d'une manière conve-

57) « On éduquera aussi les futurs prêtres dans un esprit d'œcuménisme ; on les préparera comme il convient au dialogue fraternel avec les non-chrétiens » [16]. Enfin, ajoute le Décret, on « veillera à donner une formation à l'administration ecclésiastique ordonnée, et même une formation économique. » [16]. Rien n'est omis de ce qui est utile à une excellente préparation à un sacerdoce « incarné » dans un peuple déterminé.

Il est question à l'avant-dernier alinéa, « des prêtres capables qui, après une certaine pratique pastorale, pourront mener à bon terme des études supérieures dans des Universités même étrangères, surtout à Rome,... en sorte que les jeunes Eglises aient à leur disposition des prêtres venant du clergé local dotés d'une science et d'une expérience convenables pour remplir des fonctions ecclésiastiques plus ardues ».

nable à la formation et à l'entretien des catéchistes. On ne négligera pas pour autant la formation doctrinale et spirituelle des catéchistes auxiliaires ; et l'on souhaite que leur mission canonique soit confiée publiquement aux catéchistes suffisamment formés, au cours d'une action liturgique : ils auront ainsi une plus grande autorité [17].



Le chapitre se termine par une invitation à promouvoir, *dès l'implantation de l'Eglise, la vie religieuse : elle apporte une aide précieuse, absolument nécessaire, à l'activité missionnaire ; par la consécration plus intime faite à Dieu dans l'Eglise, elle manifeste avec éclat et fait comprendre la nature intime de la vocation chrétienne* [18].

Il est recommandé aux instituts religieux qui travaillent à la plantation de l'Eglise, d'examiner comment les traditions ascétiques et contemplatives, dont les germes ont été quelquefois répandus par Dieu dans les civilisations antiques avant la prédication de l'Evangile, peuvent être assumées dans la vie religieuse chrétienne : peut-être avons-nous des leçons à recevoir du Thibet, de l'Inde, du Japon...

Dans les jeunes Eglises, on cultivera avec soin les diverses formes religieuses afin de montrer les divers aspects de la mission du Christ et de la vie de l'Eglise, et d'apporter une aide compétente aux diverses œuvres pastorales.

Le paragraphe se termine par la mention des diverses initiatives en vue de l'enracinement de la vie contemplative, dans les jeunes Eglises elles-mêmes, qu'il s'agisse d'implanter « la très riche tradition de l'ordre monastique », ou de revenir aux formes plus simples du monachisme antique. On devra toujours chercher à s'adapter vraiment aux conditions locales.



On aura remarqué l'intérêt que présentent pour la théologie de la mission, les exposés de ce chapitre : conversion, évangélisation, croissance et organisation première de l'Eglise, préparation du clergé et des auxiliaires indispensables que sont les catéchistes, introduction de la vie religieuse dans les pays de la mission. Beaucoup de ces questions avaient été étudiées dans les grandes encycliques des derniers papes ; c'est la première fois, semble-t-il, qu'un Concile traite d'une manière aussi ample du témoignage de la vie chrétienne, de la conversion des païens à la foi, de la croissance de l'Eglise.

MISSION ET CHARITÉ

CHAPITRE III

LES EGLISES PARTICULIERES

Le travail missionnaire a donc abouti à la Constitution d'un peuple de Dieu, *d'une assemblée de fidèles enracinée dans la vie sociale et modelée jusqu'à un certain point sur la culture locale, jouissant également d'une certaine stabilité et fermeté. On a maintenant dans ce groupe humain déterminé, une Eglise particulière dotée de ses ressources propres, fussent-elles insuffisantes, en clergé local, en religieux et en laïcs, et enrichie des ministères et institutions qui sont nécessaires pour mener et développer la vie du peuple de Dieu sous la conduite de l'Evêque* [19]. En ces quelques lignes, le Décret résume le travail missionnaire exposé au chapitre II et les conditions auxquelles est possible la création des nouvelles Eglises. Logiquement, le chapitre III va étudier maintenant les Eglises particulières et montrer comment tout en ayant besoin de l'aide des autres Eglises, elle tendent à leur maturité pour participer pleinement à la communion de toute l'Eglise en devenant elles-mêmes missionnaires (58).

Il est tout d'abord question de la croissance des jeunes Eglises. Les termes employés sont d'une exquise simplicité. « *La vie du Peuple de Dieu doit y acquérir sa maturité dans tous les domaines de la vie chrétienne ; les assemblées de fidèles, deviennent de jour en jour plus consciemment, des communautés de foi, de liturgie, de charité ; par leur activité civile et apostolique, les laïcs s'efforcent d'instaurer dans la cité, un ordre de justice et de charité ; grâce à une vie vraiment chrétienne, les familles deviennent des séminaires d'apostolat des laïcs et de vocations sacerdotales et religieuses* (59). *Une catéchèse adaptée y enseigne la foi ; la liturgie y devient conforme au génie du peuple ; une législation canonique convena-*

58) J. Le Guillou, Introduction au Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise. *Documenta conciliaires* T. IV. Edit. du Centurion, p. 84. L'avant-dernière rédaction du chapitre II étudiait en deux paragraphes, les Eglises particulières, « terme du travail missionnaire ». De nombreux évêques exprimèrent le souhait que la situation et le rôle que pouvaient avoir les jeunes Eglises fissent l'objet de plus amples développements. (Cf. J. Le Guillou, *ibid.*)

59) La formule vaut la peine d'être relevée ; elle emploie le mot « séminaire » en son sens étymologique « endroit où l'on sème, où se développent les jeunes plantes, pépinière ».

ble y fait passer la foi dans les institutions dignes de respect et les coutumes locales » [19]. Il s'agit en somme de la manière dont l'Eglise christianise de nos jours un pays de mission ; c'est la méthode qu'elle suivait jadis aux temps où nos pays d'Europe passaient au Christ, où la hiérarchie nouvellement établie s'appliquait à porter toujours plus loin l'évangile.

Mais aucune de ces nouvelles Eglises particulières ne doit vivre égoïstement repliée sur elle-même ni jouir pour elle toute seule de ses ressources et de la lumière de l'Evangile ; chacune de ces Eglises est une portion de l'Eglise universelle dans laquelle il lui faut s'intégrer chaque jour plus profondément : *« Les Evêques chacun avec leur presbyterium, de plus en plus pénétrés du sens du Christ et de l'Eglise doivent sentir et vivre avec l'Eglise universelle ; intime doit demeurer la communion des jeunes églises avec l'Eglise tout entière »* [19].

Leur travail sera donc de joindre les éléments traditionnels de l'Eglise à leur culture propre pour accroître la vie du Corps mystique par des échanges mutuels, comme le notait déjà l'encyclique *« Princeps Pastorum »* de Jean XXIII.

Ces Eglises situées dans des pays très pauvres, n'ayant qu'un petit nombre de prêtres, manquant de ressources matérielles, ont encore besoin de l'aide de toute l'Eglise ; ce qui ne doit pas les empêcher d'apporter leur aide aux autres Eglises ; car chacune des Eglises, même si elle en est encore à faire ses premiers pas, doit prendre conscience d'une réalité supérieure : elle fait partie du Corps du Christ ; elle a sa part de responsabilité dans le développement du Corps mystique ; sa charité doit se dilater jusqu'aux extrémités du monde ; aussi le paragraphe se termine-t-il en attirant l'attention des jeunes Eglises sur la culture des vocations pour le clergé diocésain et les instituts religieux.



Les deux paragraphes suivants étudient l'activité missionnaire des Eglises particulières ; celle de la hiérarchie, évêques et prêtres [20], celle des laïcs [21]. Une déclaration magnifique dont on ne saurait trop admirer la profondeur est énoncée au début : *« L'Eglise particulière est tenue de représenter le plus parfaitement possible l'Eglise universelle »*.

L'activité missionnaire tient à l'essence même de l'Eglise ; elle est sa vie, comme l'ont montré les principes doctrinaux (60) ;

60) Ces principes doctrinaux constituent le chapitre premier du Décret.

MISSION ET CHARITÉ

l'Eglise particulière elle aussi est missionnaire, elle est d'abord missionnaire « sur place » ; elle doit savoir nettement qu'elle a été envoyée à ceux qui ne croyant pas au Christ demeurent avec elle sur le même territoire, afin d'être par le témoignage de la vie de chacun des fidèles et de toute la communauté, un signe qui leur montre le Christ [20].

Le Décret avait déjà exprimé des idées semblables quand il parlait du témoignage à donner par des chrétiens vivant au milieu d'un groupe humain exclusivement composé de païens (61). Le point de vue est ici différent ; c'est toute la jeune Eglise, en tant que telle et non plus seulement un certain nombre de chrétiens isolés, qui doit par toute son attitude, par la manière dont elle fait passer dans sa vie l'Evangile, faire deviner et montrer le Christ aux non-convertis et les amener ainsi, peu à peu, insensiblement, à s'orienter vers le Christ. Combien de baptisés vivant en pays de vieilles chrétientés pourraient et devraient méditer le début de ce paragraphe 20 ! Peut-être, avec la grâce de Dieu, prendraient-ils la volonté de ne jamais rien dire ni rien faire qui puisse détourner du Christ les non-chrétiens vivant au milieu d'eux, incapables de connaître le Christ autrement que par le comportement de ceux qui se réclament du Christ.

L'activité missionnaire d'une Eglise particulière exige *le ministère de la parole pour que l'Evangile parvienne à tous*. Ce ministère est la première fonction de l'Evêque qui doit être *avant tout un prédicateur de la foi* préoccupé d'amener au Christ de nouveaux disciples (62). Le décret donne de précieuses indications pastorales pour que soit remplie comme il faut cette noble tâche.

L'Evêque doit connaître à fond la situation de son troupeau, ce qu'à l'intime d'eux-mêmes ses concitoyens pensent sur Dieu ; il lui faut tenir soigneusement compte des changements introduits par l'urbanisation, les migrations, l'indifférentisme religieux [20].

Les prêtres locaux sont invités à organiser avec les missionnaires étrangers, avec lesquels ils forment un seul presbyterium uni sous l'autorité de l'Evêque, une action commune pour l'évangélisation de « ceux qui sont dehors ». Le Concile souhaite qu'ils soient prêts, — s'offrant même pour cela à l'Evêque — à entreprendre le travail missionnaire dans les régions éloignées et délaissées de

61) Voir chapitre II, [11] et [12].

62) Le Décret renvoie à la Constitution dogmatique sur l'Eglise [25], où sont précisées toutes les charges de l'Evêque ; la prédication de la foi est présentée comme étant la première de toutes.

leur diocèse ou en d'autres diocèses. Même recommandation est faite aux religieux, aux religieuses et aux laïcs à l'égard de leurs concitoyens, de ceux surtout qui sont les plus pauvres. Sont prévus des temps de « recyclage » théologique, spirituel, pastoral pour que les ouvriers évangéliques ne se « rouillent » pas ; des échanges dans les Conférences épiscopales sur le dialogue avec les groupes qui s'adapteraient difficilement à la forme qu'a revêtue l'Eglise dans ce territoire, la manière de pourvoir à leur évangélisation (63). Les Evêques accueilleront les missionnaires spécialisés dont le Saint-Siège pourrait disposer pour ces groupes.

Le paragraphe rappelle avec quelque insistance une vérité énoncée déjà :

Il convient tout à fait que les jeunes Eglises participent effectivement à la mission universelle de l'Eglise, en envoyant elles aussi des missionnaires qui pourront annoncer l'Evangile par toute la terre, bien qu'elles souffrent d'une pénurie de clergé. La communion avec l'Eglise universelle sera d'une certaine manière consommée lorsque, elles aussi, elles participeront activement à l'action missionnaire auprès d'autres nations [20].

C'est redire que l'Eglise est, par nature, missionnaire, et mettre en valeur le caractère missionnaire de l'épiscopat et du sacerdoce ; le Décret y reviendra plus loin (64).



A elle toute seule, l'action de la hiérarchie ne saurait suffire à implanter l'Eglise en un pays ; il faut en plus l'action du laïc :

L'Eglise n'est pas fondée vraiment, elle ne vit pas pleinement, elle n'est pas le signe parfait du Christ parmi les hommes, si un laïc authentique n'existe pas avec la hiérarchie ; l'Evangile ne peut pénétrer profondément dans les esprits, dans la vie, dans le travail d'un peuple sans la présence active des laïcs [21].

Aussi les évêques et les prêtres sont-ils invités à constituer, dès la fondation d'une Eglise, un laïc chrétien qui atteigne sa maturité.

A la fois citoyens de leur pays et membres de l'Eglise, ils sont à même de pénétrer de l'esprit chrétien les institutions de leur

63) Une note renvoie au Décret sur « le ministère et la vie des prêtres » [10], où en vue de faciliter la pastorale pour divers groupes sociaux, on prévoit l'établissement de « Prélatures personnelles dans la mesure où l'organisation parfaite de l'apostolat le demandera ».

64) Chapitre VI, la coopération missionnaire.

MISSION ET CHARITÉ

pays, de leur groupe social, de leur milieu professionnel ; il leur faut exprimer la nouveauté de leur vie dans le milieu social et culturel de leur patrie, selon les traditions nationales.

Ils doivent connaître cette culture, la purifier, la conserver, la développer selon les situations récentes, lui donner enfin sa perfection dans le Christ afin que la foi du Christ et la vie de l'Eglise ne soient plus étrangères à la société dans laquelle ils vivent, mais commencent à la pénétrer et à la transformer [21].

Ils sont devenus chrétiens ; leur foi et leur amour pour le Christ sont un nouveau lien de solidarité avec leurs concitoyens, d'une solidarité puisée dans le mystère du Christ. Ils répandront avec discernement leur foi dans leur milieu de vie et de travail ; mais c'est par eux seulement que les autres connaîtront le Christ. Là où c'est possible, les laïcs doivent être prêts à remplir une mission spéciale, confiée par la hiérarchie, pour annoncer l'Evangile. Aussi le devoir des ministres de l'Eglise est-il de former un laïcat, de l'aider dans son apostolat difficile, de l'instruire profondément dans le mystère du Christ ; on remarquera ce souci de formation spirituelle.

Une déclaration termine le paragraphe : elle montre combien le Concile estime indispensable à la diffusion du message de salut apporté par le Christ, le témoignage d'une vie vraiment chrétienne :

Les fonctions et les responsabilités propres des Pasteurs étant bien respectées, la jeune Eglise tout entière doit rendre un seul témoignage vivant et ferme du Christ, afin de devenir un signe évident du salut qui nous arrive dans le Christ.



Dans l'Eglise universelle, les jeunes Eglises prennent peu à peu leur physionomie particulière, réalisant la diversité dans l'unité. *Elles assument par un merveilleux échange toutes les richesses des nations données au Christ en héritage ; elles empruntent aux coutumes et aux traditions de leurs peuples, à leur sagesse, à leur science, à leurs arts, à leurs disciplines tout ce qui peut contribuer à confesser la gloire du Créateur, mettre en lumière la grâce du Sauveur, et ordonner comme il le faut la vie chrétienne [22] (65).*

Le Concile souhaite que dans chaque grand territoire socio-culturel, la réflexion théologique se remette, à la lumière de la tradition de l'Eglise, à un nouvel examen des faits et des paroles

65) Le titre renvoie à la Constitution dogmatique sur l'Eglise [13] ; on pourrait rappeler l'Epître à Diognète V et VI.

révélés par Dieu, et expliqués par les Pères de l'Eglise et le magistère. Il ne s'agit pas de remettre en question le contenu du dépôt révélé ; par cet examen, on saisira mieux comment présenter le message divin, le mystère du salut à ces peuples ; comment aussi les coutumes, le sens de la vie, l'ordre social peuvent s'accorder avec le comportement chrétien. De cette manière, la vie chrétienne s'ajoutera au génie et au caractère de chaque culture ; éclairées par l'Evangile, les traditions particulières de chaque famille des nations seront assumées dans l'unité catholique, dans la soumission à la Chaire de Pierre qui préside à tout le rassemblement de la charité catholique (66). Dans les limites de chaque grand territoire socio-culturel, les Conférences épiscopales sont invitées à s'unir pour poursuivre en plein accord, ce propos d'adaptation [22].

On aura pu constater la largeur de vues du Décret conciliaire ; l'Eglise n'entend point réduire à un type unique les Eglises qui se fondent en des pays aussi différents que le Proche-Orient, les Indes, l'Extrême-Orient, l'Amérique, les îles de l'Océanie ; elle prend tout ce qu'elle trouve de bon dans la culture et le génie de chaque peuple, l'offre au Christ, pour que, de tous les peuples et de tous les êtres humains, se forme l'Eglise universelle, Corps unique du Christ, Corps mystique du Christ.

CHAPITRE IV

LES MISSIONNAIRES

Ayant exposé les principes doctrinaux qui fondent l'activité missionnaire de l'Eglise ; montré ce qu'est le travail missionnaire ; traité des jeunes Eglises à la fondation desquelles tend la mission, le Décret en vient tout naturellement à parler des ouvriers apostoliques : les missionnaires.

C'est d'abord de la *vocation missionnaire* qu'il est question [23]. A tout disciple du Christ, incombe pour sa part la charge de répandre la foi (67) ; néanmoins, comme au temps où il vivait sur la terre, le Christ appelle toujours parmi ses disciples ceux dont

66) C'est le mot de saint Ignace évêque d'Antioche dans l'adresse de la lettre qu'il écrit aux Romains.

67) Le Décret renvoie à la Constitution dogmatique sur l'Eglise, [17]. La question sera de nouveau étudiée. Décret sur l'activité missionnaire, [36] et déjà rappelé *ibid.* [28].

MISSION ET CHARITÉ

il veut faire ses compagnons et les prédicateurs, dans les nations, de son message de salut (68) ; l'Esprit-Saint, dont l'action répartit les charismes comme il l'entend pour le bien de l'Eglise (69), inspire la vocation missionnaire à des individus, et suscite des instituts (Ordres, Congrégations, Instituts divers, Associations) qui prennent comme leur fonction propre la mission d'évangélisation confiée à l'Eglise.

Il faut en effet une vocation spéciale pour assumer, pendant toute une vie humaine, le ministère de l'Evangile, l'œuvre missionnaire, qu'on soit autochtone ou étranger, prêtre, religieux, laïc. Le missionnaire reçoit sa mission de l'autorité légitime ; il part dans la foi et l'obéissance vers ceux qui spirituellement sont loin du Christ, à quelque distance que ce soit de son propre pays ; comme les Actes des Apôtres le disent lorsqu'ils racontent en quelles circonstances Barnabé et Saul sont envoyés aux nations (70), l'Esprit-Saint les met à part pour l'œuvre en vue de laquelle ils ont été choisis comme ministres de l'Evangile « afin que l'offrande des païens soit agréée, étant sanctifiée par l'Esprit-Saint » (71). On comprend que le Décret esquisse immédiatement les grands principes d'une spiritualité missionnaire.



La réponse du missionnaire à l'appel de Dieu, c'est un attachement total, sans défaillance, à l'œuvre de l'Evangile ; seules, l'invitation et la force de l'Esprit-Saint le lui permettent :

L'envoyé entre en effet dans la vie et la mission de Celui qui « s'est anéanti en prenant la forme d'esclave » ; il doit donc être prêt à se maintenir pour la vie dans sa vocation, à renoncer à lui-même et à « se faire tout à tous » [24].

Le Concile présente les choses dans leur nudité, sans les colorer de la moindre poésie que risquerait de détruire le contact brutal avec la réalité. Le missionnaire doit avoir le courage de faire connaître le message du Christ sans rougir du scandale de la Croix ; mener une vie vraiment évangélique ; pratiquer l'humilité et la douceur du Christ ; montrer constance, longanimité, charité authentique ; rendre témoignage au Christ jusqu'à l'effusion du sang, si c'est nécessaire ; prier pour obtenir de Dieu le courage et la force

68) Voir Marc 3, 13, vocation des Apôtres

69) Le texte renvoie à I Cor. 12, 11.

70) Actes 13, 2.

71) Romains 15, 16.

qui l'amèneront à reconnaître que dans les multiples difficultés et tribulations, dans la profonde pauvreté qu'il expérimente, se trouve abondance de joie ; il lui faut être persuadé que l'obéissance est sa vertu particulière, le Christ ayant racheté le monde par son obéissance.

Rien de tout cela n'est possible sans une profonde vie intérieure ; comme le dit saint Paul à son disciple Timothée, qui l'accompagna dans deux de ses voyages missionnaires, et qu'il laissa à Ephèse avec la charge d'organiser cette jeune Eglise, les prédicateurs de l'Evangile doivent se garder de négliger la grâce qui est en eux ; il leur faut se renouveler de jour en jour par une transformation spirituelle. Les Ordinaires et les Supérieurs leur ménageront des temps de retraite, pendant lesquels ils se fortifieront dans le ministère apostolique [24].



Vivre de ces principes suppose que le missionnaire a reçu une formation adaptée. Le Décret s'attache maintenant à décrire ce que doit être la formation spirituelle et morale [25], la formation doctrinale et apostolique [26] des missionnaires. Pour leur formation spirituelle et morale, le Décret rappelle les encycliques de Benoît XV, *Maximum illud*, (1919) et de Pie XII, *Evangelii Prae-cones* (1951). Le futur missionnaire doit être prompt à prendre des initiatives, avoir de la constance pour mener à bout ses œuvres, persévérant dans les difficultés, il doit supporter patiemment, courageusement, la solitude, la fatigue, le travail stérile. Dans sa vie de relations, il doit savoir aller au-devant des hommes, le cœur largement ouvert ; se mettre de bon cœur à la tâche qui lui est confiée ; s'adapter généreusement aux mœurs des peuples qu'il va évangéliser, aux situations changeantes ; collaborer avec les autres missionnaires, en plein accord avec eux, avec une grande charité.

Pendant le temps de la formation, ces dispositions d'âme seront mises en œuvre, cultivées, élevées et nourries par une vie spirituelle intense. Il faut au futur missionnaire foi vive, espérance que rien ne trouble ; il doit être homme de prière ; apprendre à se suffire en toute occasion ; demander à Dieu l'esprit de force, d'amour, de maîtrise de soi, l'esprit de sacrifice ; « porter en lui l'état de mort de Jésus pour que la vie de Jésus opère en ceux à qui il est envoyé » ; il doit tout dépenser et se dépenser lui-même pour les âmes, et grandir ainsi dans la charité. *C'est ainsi que, obéissant à*

MISSION ET CHARITÉ

la volonté du Père avec le Christ, il continuera la mission du Christ sous l'autorité hiérarchique de l'Eglise, et collaborera au mystère du salut [25].

■

La formation doctrinale à donner aux missionnaires doit faire de lui « un homme de foi et de bonne doctrine » ; il faut donc que le missionnaire connaisse les Saintes Ecritures et *approfondisse le mystère du Christ dont il sera le héraut et le témoin* [26]. On verra à une formation solide, « organisée de telle manière qu'elle embrasse l'universalité de l'Eglise et la diversité des nations ». Les futurs missionnaires doivent « avoir une connaissance générale des peuples, des cultures, des religions, qui soit tournée non seulement vers le passé, mais aussi vers le présent. Quiconque en effet doit aborder un autre peuple doit faire beaucoup de cas de son patrimoine, de ses langues, de ses mœurs ». Le futur missionnaire doit s'adonner aux études missiologiques, autrement dit connaître la doctrine et les règles de l'Eglise sur l'activité missionnaire, les grandes lignes de l'histoire des missions, la situation actuelle des missions, et les méthodes jugées plus efficaces. On lui donnera par des cours et des exercices pratiques, une formation à l'apostolat ; il sera initié à la catéchèse (72). Les personnes qui ne souhaitent consacrer à l'apostolat qu'un temps déterminé recevront une formation analogue (73).

Il ne s'est agi jusqu'ici que de « formation éloignée à l'apostolat ». On la complètera dans le pays où les missionnaires seront envoyés *de sorte que les missionnaires connaissent de manière plus étendue l'histoire, les structures sociales, les coutumes des peuples ; qu'ils approfondissent l'ordre moral, les préceptes religieux ainsi que les idées intimes qu'ils ont conçues selon leurs traditions sacrées sur Dieu, le monde et l'homme* [26].

Pour étendre vraiment le règne de Dieu dans le pays qui lui est assigné, le missionnaire doit en avoir une connaissance précise ;

72) Le Décret exprime le désir qu'on instruisse soigneusement de l'art de la catéchèse, les Frères et les Sœurs et qu'on les y prépare, afin qu'ils puissent collaborer davantage encore à l'apostolat.

73) Ainsi les prêtres « **Fidel donum** ».

elle ne peut s'acquérir que sur place. Il lui est recommandé d'apprendre les langues du pays de manière à les utiliser correctement et aisément, et de s'initier aux besoins pastoraux du pays (74).



Seuls des Instituts peuvent donner la formation nécessaire aux futurs missionnaires, et réaliser de manière efficace l'évangélisation. Le Décret rend hommage à ces Instituts qui, depuis des siècles nombreux, « ont porté le poids du jour et de la chaleur, qu'ils soient totalement ou en partie seulement, consacrés au labeur missionnaire ; ils ont rassemblé dans les territoires à eux confiés par le Saint-Siège un Peuple de Dieu ; ils y ont fondé des Eglises par leurs sueurs, par leur sang ; ils continuent et continueront d'être au service de ces Eglises par leur zèle et leur expérience, collaborant fraternellement avec le clergé local, prenant la charge des âmes ou s'acquittant de fonctions spéciales en vue du bien commun, acceptant même de se charger de groupes humains ou de peuples qui, jusqu'ici, n'ont pas accepté la parole de Dieu ou lui ont résisté ». Pour ces raisons, et du fait qu'il existe encore des peuples nombreux qu'il faut amener au Christ, les Instituts demeurent absolument nécessaires [27]. Ainsi se termine le chapitre sur les missionnaires.

CHAPITRE V

L'ORGANISATION DE L'ACTIVITE MISSIONNAIRE

Ayant traité des principes doctrinaux, du travail missionnaire, des Eglises particulières, des missionnaires, il est normal que le Décret en arrive maintenant à étudier l'organisation de l'activité missionnaire. Faute d'une direction, d'une organisation méthodique, faute de liaison entre la direction et les divers services, les travaux des missionnaires et la coopération apportée par le peuple chrétien ne donneront pas les résultats que l'Eglise en attend ; la diffusion du message du salut se fera de manière moins heureuse [28].

74) Le Décret recommande qu'on envoie des sujets se préparer dans les Instituts missiologiques, en d'autres Universités ou Facultés, afin de rendre de plus grands services. Il faut enfin, ajoute le document [26, fin] qu'on « ne manque pas d'hommes qui sachent utiliser les instruments techniques et les instruments de communication sociale ; on ne saurait sous-estimer l'importance de ces instruments ».

MISSION ET CHARITÉ



Il s'agit d'abord de l'organisation générale de l'activité missionnaire [29]. C'est au Collège apostolique que le Christ a confié la mission de prêcher l'Evangile dans le monde entier ; c'est toujours le Collège apostolique qui en demeure chargé ; il s'en acquitte maintenant par l'Ordre des Evêques, le collège épiscopal « en lequel il se perpétue » (75) ; le collège épiscopal reconnaît que l'évangélisation du monde est la première de ses préoccupations (76), Vatican II ayant mis en lumière la collégialité épiscopale, cette doctrine ne pouvait manquer d'avoir une incidence sur les missions (77). La création par Paul VI du *Synode des Evêques* permettra d'arriver aux réalisations concrètes.

Abordant la question de l'organisation générale, le Décret expose tout cela :

La charge d'annoncer l'Evangile par toute la terre étant en premier lieu l'affaire du Corps épiscopal, le Synode des Evêques, ou « Conseil stable d'évêques pour l'Eglise universelle », doit avoir parmi les affaires d'importance générale, un souci spécial de l'activité missionnaire, qui est une charge très importante et très sacrée de l'Eglise [29].

Le Synode des Evêques ne se réunira qu'à des dates plus ou moins éloignées. Depuis 1622, il existe, créé par le Pape Grégoire XV, un Dicastère romain, chargé spécialement des missions, la *Congrégation de la Propagation de la foi*, ou de la *Propagande* ; le Concile déclare que ce Dicastère est seul compétent pour les missions et l'activité missionnaire, « c'est à lui de diriger et de coordonner par toute la terre l'œuvre missionnaire et la coopération missionnaire » (78).

Il appartient à la Propagande de promouvoir la vocation (79) et la spiritualité missionnaires, le zèle et la prière pour les missions, de publier les informations authentiques et valables sur les

75) Constitution dogmatique sur « l'Eglise » [22].

76) Constitution dogmatique sur l'Eglise, [23].

77) Pie XII dans l'Encyclique « *Fidelis donum* » (21 avril 1957) avait montré nettement que comme membre du collège épiscopal et successeur des apôtres, chaque évêque était tenu d'avoir le souci de l'Eglise universelle, et de travailler à son développement.

78) Le Décret déclare maintenir le droit des Eglises orientales.

79) Le texte ne manque point de reconnaître en ce domaine l'action indispensable de l'Esprit-Saint : « Bien que l'Esprit-saint suscite de diverses manières l'esprit missionnaire dans l'Eglise de Dieu et bien qu'il ne soit pas rare que l'action de l'Esprit prévienne l'action de ceux à qui il appartient de gouverner la vie de l'Eglise... » [29]

missions, de susciter et de répartir les missionnaires selon les besoins les plus urgents ; d'établir un plan rationnel d'action ; de tracer les normes directrices de l'évangélisation et de les adapter aux circonstances ; de donner les impulsions nécessaires ; c'est encore à elle qu'il appartient de recueillir les ressources destinées aux missions et d'en faire une équitable répartition. En union avec le Secrétariat pour l'union des chrétiens, la Propagande doit chercher les moyens de procurer et d'organiser la collaboration fraternelle avec les initiatives missionnaires d'autres communautés chrétiennes : le scandale de la division doit être supprimé dans la mesure du possible.

La Propagande est ainsi un organe d'administration, et tout autant un organe de direction dynamique, usant de méthodes scientifiques et de moyens adaptés aux conditions présentes, tenant compte des recherches actuelles en théologie, en méthodologie, en pastorale missionnaire.

Jusqu'ici, la Congrégation de la Propagande était dirigée par le Cardinal Préfet, les Cardinaux membres de la Congrégation, le Secrétaire ; le Décret prévoit que la Congrégation sera désormais dirigée par un Conseil composé de Cardinaux, d'Evêques du monde entier (80), de directeurs des Instituts et des Œuvres pontificales, selon des modes et des méthodes à établir par le Pape. Tous les membres de ce Conseil auront voix délibérative ; le Conseil se réunira à des dates fixes ; sous l'autorité du Souverain Pontife, il dirigera l'organisation suprême de toute l'œuvre missionnaire. Un groupe permanent d'experts consultants, à la disposition de ce Conseil, recueillera les informations utiles sur l'état des missions et la mentalité des groupes humains vivant dans les pays où s'exerce l'activité missionnaire de l'Eglise ; il proposera des conclusions scientifiquement fondées pour l'œuvre et la coopération missionnaires (81).

La « structure synodale » de l'action missionnaire, se retrouve à l'échelon local, dans les missions. C'est à l'*Evêque, chef et centre de l'unité dans l'apostolat diocésain*, de promouvoir l'activité missionnaire, de la diriger, de la coordonner, mais en

80) Les Conférences Episcopales donnent leur avis sur le choix de leurs représentants.

81) Le texte ajoute « Les Instituts de religieuses, les œuvres régionales pour les missions, les organisations de laïcs, particulièrement les organisations internationales doivent être représentées de la manière qui conviendra. »

MISSION ET CHARITÉ

sauvegardant et en encourageant la spontanéité de tous ceux qui ont part à cette œuvre (82). Pour une meilleure coordination, l'Evêque constituera un Conseil pastoral, où se trouveront des délégués, des clercs, des religieux, des laïcs. L'Evêque veillera à ce que l'activité apostolique ne soit pas limitée aux seuls convertis : une part équitable d'ouvriers et de subsides sera destinée à l'évangélisation des non-chrétiens. Tous ceux qui travaillent à la mission sont invités à n'avoir qu'un cœur et qu'une âme [30].

A l'échelon régional, les Conférences Episcopales examineront les questions plus difficiles (83). Pour éviter une dommageable dispersion de personnes et de ressources insuffisantes, pour ne pas multiplier sans nécessité les initiatives dispendieuses, on fondera en commun les œuvres qui serviront au bien de tous : séminaires, écoles supérieures, écoles techniques, centres pastoraux, catéchétiques, liturgiques, centres pour les moyens de communication sociale. Les diverses Conférences Episcopales établiront, autant qu'il semblera opportun, une collaboration de ce genre [31].

L'activité missionnaire des Instituts ou des Associations ecclésiastiques sera réglée par une convention entre l'Ordinaire du lieu et le Supérieur de l'Institut. Dans le territoire qui lui a été confié, le Supérieur et l'Institut doivent orienter tous leurs efforts vers la formation d'une nouvelle communauté chrétienne, qui deviendra une Eglise locale gouvernée, en temps opportun, par son propre Pasteur et son clergé.

En vue du moment où cessera le mandat de l'Institut, les Conférences Episcopales et les Instituts doivent établir des conventions qui régleront les rapports entre les Ordinaires des lieux et les Instituts. (84)

Les Instituts seront prêts à continuer l'œuvre commencée ; à mesure que croîtra le clergé local, ils sont invités, dans la mesure compatible avec leur but, à demeurer fidèles au diocèse en y assumant des œuvres spéciales ou en prenant à leur charge une de ses régions. [32]



82) Les missionnaires, même les religieux exempts, sont soumis à l'autorité de l'Evêque dans les diverses œuvres qui regardent l'exercice de l'apostolat sacré [30]. Le texte renvoie au Décret sur la « charge pastorale des évêques dans l'Eglise ». [35,4].

83) En tenant compte pourtant des différences locales.

84) Il revient au Saint-Siège d'esquisser les principes généraux selon lesquels toutes les conventions de ce genre seront établies.

Pour éviter la dispersion et le gaspillage de leurs forces et de leurs ressources, les divers Instituts « missionnant » dans un même territoire sont invités à examiner ensemble les moyens de coordonner leur activité ; c'est le rôle et l'utilité des Conférences de Religieux et des unions de Religieuses, en union avec les Conférences Episcopales. Une coordination du même genre est souhaitée dans les pays dont ces Instituts sont originaires ; on pourra ainsi « résoudre plus facilement et à moindres frais, des questions comme la formation doctrinale des futurs missionnaires, les cours pour les missionnaires, les rapports à envoyer aux autorités publiques ou aux organismes internationaux et supranationaux ». [33]

Entre les Instituts de missiologie et les organismes qui enseignent les disciplines utiles aux missions (ethnologie, linguistique, histoire et sciences des religions, sociologie pastorale), le Décret souhaite l'établissement d'une pareille coordination, une préparation méthodique, scientifique étant nécessaire aux ouvriers évangéliques pour l'exercice régulier et ordonné de l'activité missionnaire, spécialement pour le dialogue avec les religions et les cultures non-chrétiennes. [34]



Par les diverses dispositions dont fait état ce chapitre V, le Décret met en pleine lumière la volonté de l'Eglise de s'affranchir, dans l'exercice de l'activité missionnaire, de tout particularisme, de tout accaparement de caractère national ou même nationaliste (85) ; le propos de la mission est d'ordre spirituel : faire connaître aux peuples encore « assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort » (86), les desseins miséricordieux du Père des cieux désireux, dans son amour pour les hommes, (87) de communiquer à tous les êtres humains une participation à sa vie divine.

CHAPITRE VI

La coopération

Le Décret conciliaire sur l'activité missionnaire de l'Eglise serait incomplet si, après avoir marqué de manière aussi forte que l'Eglise tout entière est missionnaire, et exposé les grandes questions que

85) Les présentations qu'au siècle dernier certains missionnaires ou certains Instituts faisaient de l'activité missionnaire n'étaient pas exemptes, on le sait, de quelque « souci colonialiste ». Les documents pontificaux se sont toujours tenus au-dessus de ces considérations.

86) Luc 1, 79.

87) Saint Paul parle de la « philanthropie de Dieu notre Sauveur »... qui nous a sauvés dans sa miséricorde par Jésus-Christ » cf. Tite 3, 4-6.

86) Luc 1, 79.

MISSION ET CHARITÉ

l'on a présentées, il ne s'achevait en montrant comment tous les chrétiens peuvent et doivent prendre leur part de l'évangélisation. C'est donc à la coopération qu'est consacré le chapitre VI. Le bref développement qui l'introduit commence par une invitation dont seront seuls étonnés les esprits avant tout préoccupés de « rendement », d'« efficacité » entendus au sens courant, et qui n'ont jamais réfléchi à l'incidence sur leur vie des réalités surnaturelles dans lesquelles le Baptême les a introduits : le premier travail du chrétien c'est de prendre conscience de toutes les exigences de sa vocation chrétienne. Il s'agit donc avant tout, pour tous les chrétiens, d'une profonde rénovation intérieure :

L'Eglise tout entière étant missionnaire, et l'œuvre de l'évangélisation étant le devoir fondamental du Peuple de Dieu, le Saint Concile invite tous les chrétiens à une profonde rénovation intérieure, afin qu'ayant une conscience vive de leur propre responsabilité dans la diffusion de l'Evangile, ils assument leur part dans l'œuvre missionnaire auprès des païens. [35]

Après quoi, le Décret expose le devoir missionnaire du Peuple de Dieu tout entier [36], celui des Communautés chrétiennes [37], des Evêques [38], des Prêtres [39], des Instituts de perfection [40], des laïcs [41].



Le devoir missionnaire du Peuple de Dieu en tant que tel découle du Baptême ; il en est une conséquence : tous ceux qui sont membres du Christ vivant, incorporés et configurés au Christ par le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, ont l'obligation de coopérer à l'expansion et au développement de son Corps pour l'amener le plus vite possible à sa plénitude. [37] La raison en est très simple : de celui qui le reçoit et du Christ, le Baptême fait quelque chose d'un ; le chrétien continue donc le Christ ; il lui faut avoir même cœur, mêmes intentions que le Christ ; comme le Christ, le chrétien doit travailler de toutes ses forces à faire connaître les desseins d'amour du Père. Ce que le Concile exprime de manière très simple :

Tous les fils de l'Eglise doivent avoir une très vive conscience de leur responsabilité à l'égard du monde, nourrir en eux un esprit véritablement catholique et dépenser leurs forces pour l'œuvre de l'évangélisation. [37]

Quand ils affirment que le premier devoir d'un chrétien, c'est de mener à plein sa vie chrétienne, les auteurs spirituels n'établissent d'ordinaire aucune référence à la diffusion de la foi ; dans la perfection de la vie chrétienne, ils voient une preuve d'amour pour Dieu et pour le Christ, d'estime pour les biens surnaturels. Au chapitre II, le Décret a rappelé que, chez les missionnaires, rien ne peut remplacer le témoignage de la vie chrétienne (88). On retrouve ici des idées semblables :

La ferveur des chrétiens au service de Dieu, leur charité à l'égard des autres apporteront un nouveau souffle spirituel à l'Eglise tout entière, qui apparaîtra comme un « signal levé pour les nations », « la lumière du monde », « le sel de la terre » (89).

S'étant renouvelés dans leur ferveur chrétienne, les membres du Christ en viendront comme naturellement à la prière et à l'accomplissement d'œuvres de pénitence « pour que Dieu féconde de sa grâce l'œuvre des missionnaires » ; les vocations missionnaires pourront éclore plus facilement ; les ressources nécessaires aux missions seront offertes plus spontanément.

Pour s'intéresser plus efficacement aux missions, les chrétiens ont besoin de connaître exactement la situation présente de l'Eglise dans le monde, d'entendre la voix des multitudes qui supplient qu'on vienne à leur aide, comme le Macédonien entrevu jadis par saint Paul (90) ; les « moyens modernes de communication sociale » permettront de donner les informations utiles, nécessaires, indispensables (91).



Le Peuple de Dieu n'est pas un être de raison ; il vit concrètement dans des communautés diocésaines et paroissiales ; il s'y montre visible ; *c'est donc aussi aux communautés qu'il appartient de rendre témoignage au Christ devant les nations [37].* Les diver-

88) Voir les paragraphes [11] et [12] ; voir encore [19].

89) Le décret ajoute « Ce témoignage de la vie obtiendra encore plus facilement son effet s'il est donné conjointement avec d'autres groupes chrétiens, selon les prescriptions du Décret sur l'Œcuménisme. » [12].

90) Actes 16, 9.

91) Aucune indication n'est donnée sur la provenance de ces nouvelles ; la rédaction du texte laisserait supposer qu'elles sont le fait des missions elles-mêmes, puisqu'on ajoute : « Nécessaire aussi est la coopération avec les organes nationaux et internationaux ». Au paragraphe [29], il a été question de nouvelles des missions publiées par la Sacrée Congrégation de la Propagande.

MISSION ET CHARITÉ

ses communautés ont été invitées à se renouveler dans la vie chrétienne ; elles ne donneront la preuve de leur volonté de mettre à profit cette grâce de Vatican II, *que si chacune d'elles étend sa charité jusqu'aux extrémités de la terre, que si elle a pour ses propres membres : la charité des communautés dans lesquelles se présente le Peuple de Dieu doit, comme celle du Christ et celle de l'Eglise, se dilater jusqu'aux extrémités de la terre et n'écarter personne.*

Ceux de ses enfants que Dieu a choisis pour l'évangélisation, la communauté chrétienne ne peut les abandonner ; s'il est vrai de dire que *par eux elle prie, coopère, exerce une activité parmi les peuples païens*, elle doit *garder contact avec eux* ; il lui sera utile aussi *d'avoir des contacts avec une paroisse ou un diocèse des missions afin que devienne visible la communion entre les communautés, à l'édification de tous* ; mais on ne devra pas pour autant laisser de côté l'œuvre missionnaire universelle. [37]



Le Décret traite maintenant du *devoir missionnaire des Evêques*. Au début du Chapitre V, il a rappelé que *la charge d'annoncer l'Evangile par toute la terre est en premier lieu l'affaire du Corps Episcopal* [29] ; la question est reprise ici, en des termes très simples qu'il convient de reproduire :

Tous les Evêques, en tant que membres du Corps Episcopal qui succède au Collège des Apôtres, ont été consacrés non seulement pour un diocèse, mais pour le salut du monde entier. Le commandement du Christ de prêcher l'Evangile à toute créature les atteint premièrement et directement, avec Pierre et en dépendance de Pierre. [38]

On en déduit immédiatement qu'aucun Evêque ne peut se désintéresser de l'évangélisation du monde, et que des « prélats de cour », du type de ceux qui fréquentaient Versailles au temps de sa splendeur, sans manifester le moindre souci apostolique, pas même à l'égard de leur propre diocèse dont ils se contentaient de percevoir les revenus, laissant la charge et l'administration à un « suffragant », un auxiliaire, faisaient vraiment peu d'honneur à l'épiscopat.

Le Décret continue :

De là naît cette communion et coopération des Eglises aujourd'hui si nécessaire pour continuer l'œuvre de l'évangélisation. En vertu de cette communion, chacune des Eglises porte la sollicitude

de toutes les autres ; les Eglises se font connaître réciproquement leurs propres besoins ; elles se communiquent mutuellement leurs biens, puisque l'extension du Corps du Christ est la fonction du Collège Episcopal tout entier. [38] (92)

Ces formules expriment d'une manière très pastorale la réalité profonde de la Collégialité épiscopale ; elles aident à en saisir le sens. Si l'Evêque d'un diocèse est d'abord pasteur de son troupeau, il n'en porte pas moins le souci de l'évangélisation du monde, à laquelle il doit coopérer pour sa part.

L'Evêque s'identifie à son diocèse (93) ; quand il dirige et y fait progresser l'œuvre missionnaire, il rend présents et pour ainsi dire visibles l'esprit et l'ardeur missionnaires du peuple de Dieu, en sorte que le diocèse tout entier devient missionnaire [38].

Dans son diocèse, l'Evêque suscite la prière et les œuvres de pénitence pour les missions, surtout parmi les infirmes et les affligés ; il encourage les vocations de jeunes et de clercs vers les Instituts missionnaires, il exhorte les Congrégations diocésaines à assumer leur part propre dans les missions ; il recommande à ses ouailles les œuvres des Instituts missionnaires, surtout les œuvres Pontificales missionnaires (94) ; les souverains Pontifes ont montré, depuis Benoit XV, combien ces œuvres étaient efficaces pour pénétrer les catholiques, dès leur enfance, d'un esprit universel et missionnaire et pour provoquer une abondante collecte de ressources au profit des missions.

A la suite de l'encyclique *Fidei donum*, de Pie XII (1957), nombre de prêtres diocésains ont manifesté le désir de travailler pendant une période au moins, à l'évangélisation du monde, aux côtés des missionnaires appartenant à des Instituts spécialisés. Les Evêques sont invités à envoyer à des diocèses manquant de clergé, quelques-uns de leurs meilleurs prêtres qui se proposent pour l'œuvre missionnaire et à leur faire donner la préparation nécessaire ; ces prêtres travailleront en esprit de service dans les missions [38].

92) Une note renvoie à la Constitution dogmatique sur l'Eglise. [23-24].

93) Le Décret retrouve instinctivement des formules de l'illustre évêque d'Antioche, Ignace, martyrisé en 107 ; ainsi, « c'est bien vous tous que j'ai reçus en la personne d'Onésime... votre évêque en chair » (Ephés. I, 3) ; « J'ai eu l'honneur de vous voir en la personne de Damas, votre saint Evêque » (Magn. II), en la personne de Polybe, votre évêque, c'est votre Eglise tout entière que je contemple » (Trall. I, 1).

94) La Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre.

MISSION ET CHARITÉ

Les Conférences Episcopales régleront les affaires qui ont trait à la coopération ordonnée de leur propre région en vue du bien de l'Eglise tout entière ; prêtres diocésains à consacrer aux missions ; subsides à donner tous les ans par chaque diocèse à l'œuvre des missions ; organisation de l'aide à apporter aux missions, aux Instituts missionnaires, aux Séminaires qui forment des clercs pour les missions ; des liens à établir entre ces Instituts et les diocèses.

Un cas spécial est mentionné : l'établissement des œuvres chargées de recevoir et d'entourer de la sollicitude pastorale qui convient, les immigrants venus des pays de mission pour des raisons d'étude ou de travail. La fréquentation de ces immigrants est pour les pays de vieille chrétienté le moyen de constater que les peuples éloignés sont maintenant devenus proches, et le moyen d'entreprendre le dialogue avec les nations qui n'ont pas encore entendu l'Evangile, et de leur montrer par leur charité l'authentique visage du Christ (95).



Puis le Décret expose le devoir missionnaire des prêtres. Le texte est d'une très belle venue, et situe exactement ce devoir ; il n'est que de le citer :

Les prêtres représentent le Christ et sont les collaborateurs de l'ordre épiscopal dans la triple fonction sacrée qui, de sa nature, a trait à la mission de l'Eglise [39].

Le Christ est venu prêcher « la bonne nouvelle », faire connaître au monde entier les desseins miséricordieux du Père des cieux ; puisqu'ils représentent le Christ et collaborent avec les Evêques dans la fonction de prêcher l'Evangile, de gouverner l'Eglise, de sanctifier les fidèles (96), les prêtres *doivent comprendre à fond que leur vie a été consacrée au service des missions* [39].

Aucun document officiel romain ne l'avait affirmé ; mais ce qui est dit ici est dans la logique même des choses : le prêtre n'est pas prêtre pour soi, mais pour l'Eglise, et il a part à toute la sollicitude du Christ et de l'Eglise. Le Décret l'explique d'une autre manière en rattachant cette sollicitude à l'Eucharistie, dont l'offrande est le ministère propre du prêtre :

95) Le Décret reprend des idées développées par Pie XII dans « *Fidel donum* ».

96) La note renvoie à la Constitution dogmatique sur l'Eglise. [28].

Puisque par leur ministère propre (qui consiste principalement dans l'Eucharistie, laquelle donne à l'Eglise sa perfection), ils sont en communion avec le Christ Tête et amènent d'autres êtres à cette communion, les prêtres ne peuvent pas ne pas sentir combien il manque encore à la plénitude du Corps, et par conséquent tout ce qu'il faudrait pour qu'il s'accroisse de jour en jour [39] :

L'Eucharistie est le Corps du Christ ; l'Eglise est aussi d'une autre manière, le Corps du Christ ; l'Eucharistie signifie l'unité du Corps du Christ ; elle tend à agréger au Corps du Christ tous ceux qui sont encore en dehors ; consécrateurs et ministres de l'Eucharistie, les prêtres ne peuvent pas ne pas sentir combien il manque encore à la plénitude du Corps et tout ce qu'il faut faire pour son accroissement. Il leur faut donc, ordonner leur sollicitude pastorale de manière qu'elle soit utile à l'expansion de l'Evangile chez les non-chrétiens [39].

Le Décret entre en des détails circonstanciés sur l'orientation missionnaire des prêtres : stimuler et entretenir chez les fidèles le zèle pour l'évangélisation du monde, en leur rappelant la mission qu'a l'Eglise d'annoncer le Christ aux nations ; montrer aux familles chrétiennes la nécessité et l'honneur de cultiver des vocations missionnaires parmi leurs enfants ; encourager la ferveur missionnaire chez les jeunes des écoles et des associations catholiques ; rappeler aux fidèles le devoir de prier pour les missions ; solliciter des offrandes pour les missions.

Une recommandation spéciale vise les professeurs des Séminaires et des Universités : faire connaître aux jeunes la véritable situation du monde et de l'Eglise ; la nécessité d'une évangélisation plus poussée des non-chrétiens en apparaîtra plus évidente ; dans l'enseignement des disciplines ecclésiastiques, mettre en lumière les aspects missionnaires ; la conscience missionnaire sera formée par là chez les futurs prêtres [39].



Après le devoir missionnaire des Evêques et des prêtres, celui des Instituts de perfection.

Les Instituts religieux, qu'ils soient de vie contemplative ou de vie active, ont eu jusqu'ici, et ont une très grande part dans l'évangélisation du monde ; le Concile reconnaît leurs mérites, rend grâces à Dieu pour tant de sacrifices acceptés pour la gloire de Dieu et le service des âmes ; il les exhorte à persévérer sans défaillance dans

MISSION ET CHARITÉ

l'œuvre commencée ; la vertu de charité, que leur vocation les oblige à pratiquer de façon plus parfaite, les pousse à un esprit et à un travail vraiment catholique ; elle leur en fait un devoir [40].

On pourrait évoquer le rôle des moines bénédictins pour la conversion de l'Europe au Moyen-Age, celui des Ordres mendiants au Moyen-Age pour la première pénétration missionnaire de la Chine ; l'action des mêmes Ordres et celle des Jésuites au seizième siècle pour les Indes, l'Extrême-Orient, l'Amérique du Nord et du Sud ; les travaux des Instituts plus anciens et de ceux que le dix-neuvième siècle et le vingtième ont vu fonder pour l'évangélisation de l'Afrique ou d'autres contrées. On aura remarqué comment le Décret rattache le rôle missionnaire des Instituts religieux à la vertu de charité : leur vocation fait aux religieux une obligation de tendre chaque jour davantage à la perfection de l'amour de Dieu et du prochain ; s'appliquer au renoncement total de soi pour faire connaître aux peuples qui n'en ont pas encore entendu parler le dessein miséricordieux du Père, le message du salut du Christ, est pour les religieux une manière éminente de prouver leur amour de Dieu, leur charité pour le prochain, d'y grandir et d'y exceller.

A tous les Instituts religieux, en premier lieu aux Instituts de vie contemplative, le Concile demande la prière, les œuvres de pénitence, l'acceptation des épreuves : tout cela est de très grande importance pour la conversion des âmes, puisque c'est Dieu qui envoie à notre prière des ouvriers dans sa moisson, ouvre les cœurs des non-chrétiens pour qu'ils écoutent l'Evangile et féconde dans leurs cœurs la parole du salut [40].

Les Instituts de vie contemplative sont invités à fonder des maisons dans les territoires des missions, en adaptant leur vie aux traditions authentiquement religieuses des peuples, en y intégrant toutes ces valeurs : ils rendront ainsi parmi les non-chrétiens un magnifique témoignage de la majesté et de la charité de Dieu, et de l'union dans le Christ [40].

Aux Instituts religieux de vie active, aussi bien féminins que masculins (97), qu'ils se consacrent exclusivement ou non à l'évangélisation des nations, est demandée une réflexion sincère devant Dieu : *peuvent-ils étendre encore leur activité en vue de l'expansion du Règne de Dieu parmi les païens ? peuvent-ils laisser à d'autres certains ministères, pour se consacrer davantage ou exclusivement aux missions ? peuvent-ils prendre une part effective à l'évangéli-*

97) La même remarque vaut pour les Instituts de vie contemplative.

sation des terres païennes, en adaptant, s'il le faut, leurs constitutions, mais en respectant l'esprit du fondateur ? leurs membres prennent-ils part selon leurs forces à l'activité missionnaire ? la façon dont vivent habituellement les membres des Instituts porte-t-elle vraiment témoignage à l'Evangile, un témoignage adapté au caractère et à la situation du peuple ?

Les trois premières questions sont, dans chaque Institut, l'affaire des autorités centrales ; mais il est vraisemblable que, même dans les Instituts les plus modestes, l'Esprit-Saint suscite des vocations missionnaires ; c'est aux autorités à en faciliter la réalisation, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand profit des âmes. L'avant-dernière question concerne plus particulièrement les membres des Instituts vivant en pays de missions, mais elle atteint aussi tous les religieux qui demeurent dans les pays de vieilles chrétientés : songent-ils à parler des missions et des missionnaires, et à demander pour eux des prières, aux âmes sur lesquelles ils exercent une activité (élèves, malades, etc) ? La dernière question invite toutes les âmes consacrées, en quelque pays qu'elles se trouvent, à une sérieuse revision de vie : les porteurs du message du Christ, l'Evangile, rendent-ils vraiment, au milieu du peuple qui est le leur, un témoignage authentique à l'Evangile ? On rejoint ici les perspectives évoquées au début du chapitre II, *L'œuvre missionnaire* (98).

Quelques lignes enfin sont consacrées aux Instituts séculiers : à des titres multiples, leur aide peut être fructueuse dans les pays de missions, comme signe d'un don plénier à l'évangélisation du monde.



Il ne reste plus au Décret qu'à exposer le devoir missionnaire des Laïcs. Le paragraphe débute par cette belle affirmation : *les laïcs coopèrent à l'œuvre d'évangélisation de l'Eglise et participent à titre de témoins, et en même temps d'instruments vivants, à sa mission salvifique, (99) surtout si, appelés par Dieu, ils sont pris par les Evêques pour cette œuvre [41] :*

Du fait qu'ils sont membres du Christ, les chrétiens, tous les chrétiens, y compris les laïcs, sont témoins du Christ ; ils coopèrent à l'évangélisation au moins par leurs prières et leurs offrandes ; ils

98) Paragraphes [11], [12], [15].

99) Une note renvoie au Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise [33], [35].

MISSION ET CHARITÉ

sont ainsi les instruments de l'évangélisation. Ce qui est vrai de tous et de chacun des laïcs, l'est à plus forte raison de ceux qui se sentent appelés à donner, au moins pour un temps, leur activité aux missions, ont reçu des Evêques une fonction d'apostolat.

Dans les terres déjà chrétiennes, qu'elles le soient de longue date ou plus récemment, les laïcs coopèrent à l'évangélisation en développant en eux et chez les autres la connaissance et l'amour des missions ; en cultivant les vocations catholiques et les écoles ; en donnant des subsides de toute sorte : *le don de la foi, qu'ils ont reçu gratuitement, pourra ainsi être transmis à d'autres.*

En pays de missions, le rôle des laïcs, étrangers ou autochtones, est d'enseigner dans les écoles, d'avoir la gestion des affaires temporelles, d'apporter leur collaboration à la vie paroissiale et à la vie diocésaine, d'établir et de promouvoir les diverses formes de l'activité des laïcs : *les fidèles des jeunes Eglises doivent assurer le plus vite possible leur propre part dans la vie de l'Eglise* ; le Décret reprend les consignes de Pie XII et de Jean XXIII (100).

Les laïcs sont invités à apporter de grand cœur leur coopération économique-sociale aux peuples en voie d'évolution ; coopération d'autant plus à louer qu'elle vise à fonder des Instituts qui atteignent les structures fondamentales de la vie sociale ou sont destinés à la formation de ceux qui pourront avoir une responsabilité dans la chose publique (101).

Suivent deux mentions spéciales : la louange adressée aux laïcs qui dans les Universités ou les Instituts scientifiques, font avancer par leurs recherches historiques, scientifiques, religieuses, la connaissance des peuples et des religions, aidant ainsi les prédicateurs de l'Evangile et préparant le dialogue avec les non-chrétiens ; — l'invitation aux laïcs, quels qu'ils soient, à collaborer fraternellement avec les autres chrétiens, avec les non-chrétiens, particulièrement avec les membres des associations internationales, pour la construction de la cité terrestre ; mais les laïcs ne sauraient oublier que la cité terrestre doit être fondée sur le Seigneur et dirigée vers lui.

Enfin aux laïcs engagés à un titre ou à un autre dans l'activité missionnaire, le Concile rappelle la nécessité d'une indispensable

100) Pie XII, encyclique « *Evangelii praecones* » (2 juin 1951) ; Jean XXIII, encyclique « *Princeps pastorum* » (28 novembre 1959).

101) Ces quelques lignes présageaient-elles déjà l'encyclique « *Populorum progressio* » de Paul VI (26 mars 1967) ?

préparation technique et spirituelle, qu'ils recevront dans des Instituts spécialisés ; c'est ainsi que leur vie sera un témoignage pour le Christ parmi les non-chrétiens [41].



Une brève conclusion termine le Décret ; il convient de la citer dans son émouvante simplicité :

Les Pères du Concile, en union avec le Pontife Romain, sentent très profondément le devoir d'étendre partout le Règne de Dieu, saluent avec toute leur affection, tous les prédicateurs de l'Evangile, ceux surtout qui pour le nom du Christ souffrent la persécution, et s'associent à leurs souffrances.

Eux aussi ils sont enflammés du même amour dont le Christ a brûlé pour les hommes. Conscients que c'est Dieu qui fait que son Règne arrive sur la terre, ils répandent leurs prières avec tous les chrétiens pour que, par l'intercession de la Vierge Marie Reine des Apôtres, les nations soient amenées le plus vite possible à la connaissance de la vérité, et que la gloire de Dieu qui resplendit sur la face du Christ commence à luire pour tous par le Saint-Esprit [42].



Tel est le Décret conciliaire sur l'Activité missionnaire de l'Eglise. On en aura remarqué le caractère un peu touffu : les rédacteurs du texte ont voulu dire beaucoup de choses, trop de choses peut-être ; ils ont cherché à établir une « charte des missions », comme l'ont écrit certains Pères et certains théologiens. De fait, on y trouve les principes doctrinaux qui fondent l'activité missionnaire, et quantité de développements d'une psychologie avisée, animée par des préoccupations surnaturelles auxquelles il faut rendre hommage : l'ère des missions préparant une colonisation, ou se doublant d'une colonisation est désormais close. Les considérations et les exposés d'allure pratique, qu'on trouve à partir du chapitre II se situent dans la ligne des consignes données par les derniers papes : Benoît XV, Pie XI, Pie XII, Jean XXIII ; grâce aux encycliques missionnaires de ces Pontifes, les questions de l'évangélisation du monde ont dépassé le stade empirique ; elles se présentent comme une doctrine parfaitement ordonnée, soucieuse d'un plus parfait rendement apostolique, désireuse à ce titre d'éviter la dispersion et

MISSION ET CHARITÉ

le gaspillage des personnes et des ressources. Le plan que présente le Décret est parfaitement logique et bien ordonné ; les grandes avenues sont tracées de manière nette.

Peut-être cependant faut-il regretter (102) que certaines distinctions ne soient pas présentées de manière suffisante : la mission de première évangélisation des peuples qui n'ont pas encore reçu l'Evangile, chez lesquels l'Eglise n'est pas encore implantée (besogne qui semble être l'affaire de l'Eglise universelle), et l'aide que l'Eglise universelle apporte aux Eglises particulières qui ne sont pas encore suffisamment implantées ; la rechristianisation de pays jadis évangélisés, dans la culture desquels subsiste toujours l'influence de l'Evangile (besogne qui, apparemment, est davantage affaire de l'Eglise locale) ; il aurait été utile sans doute que les différents plans fussent mieux distingués. De plus, malgré des affirmations comme celle-ci : la mission est la vie même de l'Eglise, beaucoup de chrétiens risquent de ne considérer dans l'invitation adressée à l'Eglise, de marcher par le chemin qu'a suivi le Christ, qu'une sorte de « mieux-être chrétien », alors que l'Eglise ne saurait avoir d'autre méthode que celle du Christ. Peut-être encore a-t-on le droit de se demander si la notion de « mission » ne demeure pas, ici ou là, tributaire du passé, trop territoriale ; si, en fait, la division du monde en deux camps : le bloc chrétien et le bloc non chrétien, ne subsiste pas quelque peu à l'arrière-plan du chapitre II.

On doit souligner tout ce qu'apporte de positif le Décret sur les missions : l'existence et le caractère spécifique de la vocation missionnaire ; le rattachement à la mission du Fils et à celle de l'Esprit de la mission de l'Eglise : le Fils est envoyé pour faire connaître aux hommes les desseins d'amour du Père ; l'envoi du Saint-Esprit est indispensable pour que la prédication du Fils produise tous ses effets ; l'Eglise continue la mission du Christ ; les grâces de l'Esprit dont elle bénéficie, aident à conquérir les âmes au Christ, à étendre progressivement le royaume de Dieu par l'établissement des Eglises locales, dont l'organisation hiérarchique assure jusqu'à la fin des temps la transmission du message de salut et des moyens de sanctification voulus par le Christ, envoyé du Père.

On aura remarqué l'enrichissement ecclésiologique qu'apporte le Décret *Ad Gentes* : l'activité missionnaire est essentielle à l'Eglise, puisque l'Eglise est issue de la mission du Christ et de celle de l'Es-

102) Pour cet alinéa on reconnaît qu'on a fait des emprunts à l'introduction donnée par le P. Le Guillou à la traduction du Décret « *Ad gentes* » dans « *Documents conciliaires* », éditions du Centurion, t. IV, pp. 88-89.

prit ; la consécration épiscopale ordonne ceux qui la reçoivent au salut de toute l'Eglise, puisqu'elle les agrège au Collège épiscopal qui a pris la relève du Collège apostolique ; l'ordination sacerdotale produit des résultats analogues chez les prêtres, qui sont associés à la mission des Evêques ; il est normal, en conséquence, que des prêtres s'engagent, même pour une période seulement, au service des missions ; dès qu'elles sont constituées, les nouvelles Eglises doivent avoir le souci de l'évangélisation du monde. Promulgué à la fin du Concile, le Décret *Ad Gentes* a bénéficié de l'apport des documents précédents notamment de la Constitution dogmatique sur l'Eglise, *Lumen Gentium* ; c'est évident ; il ouvre la voie à de nouvelles recherches.

Mais on ne saurait refuser aux Pères qui l'ont voté des soucis apostoliques aux dimensions du monde, et la volonté de continuer jusqu'à la fin des temps la diffusion à travers les nations, des desseins miséricordieux du Père : « l'Eglise est tendue de toutes ses forces vers l'évangélisation des nations » [1], de tous ceux qui sont loin du Christ, dans les pays jusqu'ici païens en totalité. Elle ne saurait se départir non plus des mêmes soucis pour les païens vivant dans les pays chrétiens, ni pour les baptisés redevenus en fait païens, dans les pays de vieilles chrétientés.

Georges BLOND.
*Professeur à la Faculté
 de Théologie d'Angers*

Mission d'hier, mission d'aujourd'hui

par M. l'Abbé Jean REGNIER.

En manière d'introduction, je dirai simplement que je n'ai aucune compétence missionnaire particulière : j'essaie simplement de synthétiser quelques éléments de conditionnement de la mission d'hier et d'aujourd'hui. Nous savons bien qu'il ne suffit pas de toujours mieux comprendre et vivre le message que nous avons à transmettre ; annoncer Jésus Sauveur à un homme déterminé, c'est aussi comprendre cet homme. Or, *le conditionnement change* : quels appels y voyons-nous ?

J'ajouterai que cette évolution humaine a été aussi pour l'Eglise conciliaire l'occasion d'une réflexion sur elle-même : en sorte qu'il y a une seconde source de réflexion pour un missionnaire : *comment cette Eglise prend-elle actuellement conscience de sa mission ?*

Tels sont les deux éléments de réflexion que cet article essaie de présenter. Je crois qu'il faut bien dire « réflexion » : à chacun de chercher les solutions adaptées à l'heure actuelle ; les esquisses présentées ici sont surtout destinées à stimuler cette réflexion personnelle. Il y a deux ans, M. Bloch-Laîné, voulant faire réfléchir les industriels, avait fait dans un livre sur « la Réforme de l'Entreprise », l'inventaire des questions actuelles ; et pour nourrir la réflexion, il présentait une ébauche de réforme. Il est arrivé que beaucoup de lecteurs, au lieu de réfléchir sur les données présentées se soient mis à contredire âprement les solutions : pour eux, le livre a manqué son but. La même difficulté pourrait se présenter ici si l'on majorait la valeur des orientations proposées : c'est ensemble que le travail doit se continuer, comme dans toute l'Eglise conciliaire, qui vit actuellement une intense recherche apostolique.

LA MISSION D'HIER ET SON CONDITIONNEMENT HISTORIQUE

La société ancienne est d'abord une *société « intégrée »*, selon l'expression des sociologues : l'homme y est d'abord relié au groupe dont il fait partie, sa conscience est d'abord conscience collective, sa vie se déroule dans le cadre où il s'est trouvé placé, la hiérarchie traditionnelle y est spontanément acceptée. Quand les autorités, l'Etat, les institutions soutiennent l'Eglise, chacun adopte la même ligne. Et il y a aussi dans cette société ceux qui « savent », les « clercs » qui enseignent la vérité ; peut-être y sera-t-on infidèle par négligence ou malice, mais on ne contestera pas le fond des raisonnements.

Deux conséquences missionnaires provenaient de cet état de choses ;

— l'importance de s'appuyer sur les autorités, au besoin de les convertir, de pénétrer les institutions collectives pour en faire un *encadrement chrétien*,

— l'importance du rappel des grandes *vérités*, non contestées mais insuffisamment connues ou négligées dans la pratique. Ce qui supposait aussi un progrès dans la formation des clercs eux-mêmes, pour leur faire mieux connaître la doctrine et leur apprendre à la présenter avec une suffisante pédagogie.

En second lieu, cette société est *prétechnique* : donc, relativement *stable et pauvre*. Les conséquences missionnaires apparaissent aussi très claires.

La *stabilité* sociale ne permet pas à l'humanité de ce temps d'avoir le « sens de l'Histoire », de soupçonner que le monde est en évolution collective : le « salut » sera toujours pensé en terme de « *salut personnel* » (le « cadre » humain est immuable, et périssable alors que la personne a une histoire, une espérance) : Jésus est sauveur de l'homme plus que de l'humanité comme telle. Ajoutons que cette période stable est favorable à l'éclosion d'un *esprit doctrinal* : la Foi y devient un *système* complet de vérités détaillées et d'attitudes morales bien cataloguées, à quoi chacun doit se conformer.

La *pauvreté* de ce temps (au sens large : absence de richesses pour tous, et impuissance de moyens de maîtrise des choses) entraîne aussi une certaine vue religieuse. Dieu est le recours spontané : sa force supplée l'impuissance de l'homme ; et l'homme de Dieu a donc un pouvoir précieux. La *prière* et le culte des saints

MISSION ET CHARITÉ

en sont évidemment marqués aussi. La fidélité religieuse est le gage de prospérité temporelle. Les malheurs sont l'occasion de prédications efficaces... En second lieu, cette faible technicité ne donne guère d'espoir terrestre : la terre reste, comme le dit encore Rerum Novarum, « vallée de larmes » ; et du même coup le *Royaume* éternel se situe *en antithèse*, en compensation de celui-ci. La mort est la grande rupture ; il faut s'y préparer par le *détachement* des soucis terrestres, et le devoir d'état est plus fidélité morale subjective qu'intérêt pour la tâche terrestre elle-même.

Le contenu de l'intervention missionnaire a été adapté à cette situation et les appels de l'époque se retrouvent dans la prédication.

L'EVOLUTION MODERNE : LA REVOLUTION HUMANISTE ET TECHNIQUE

Ce qui fait l'homme d'aujourd'hui, c'est en somme une double révolution.

La première peut s'appeler « *humaniste* » : on pourrait aussi bien la qualifier de démocratique, ou d'individualiste, voire de « *personnaliste* ». C'est le retournement de la société intégrée et hiérarchique : l'homme cesse de prendre conscience de lui comme membre du groupe (ce qui reste le cas en certaines régions féodales, tribales). La nouvelle société entend se construire à partir de la *conscience de chacun*, de sa *liberté* (c'est pourquoi la tradition théologique à longtemps qualifié ce mouvement de « *libéralisme* ». C'est la démocratie issue du « *contrat social* » en politique, le capitalisme libéral à base de concurrence individuelle, le « *libre examen* » en religion, les méthodes actives en éducation... Le refus de tout dogmatisme s'exprime par la critique des « *libres pensées* » et désormais, comme l'exprime par exemple un missionnaire du 18^e siècle, on se trouve en présence d'un homme qui veut discuter, et refuse l'autorité a priori du clerc. Le bourgeois ne veut plus être seulement de l'« *église écoutante* », il veut discuter et raisonner (cf par exemple Groethuysen, *Origines de l'Esprit Bourgeois en France*, T. 1, L'Eglise et la Bourgeoisie). Or l'Eglise n'apparaît-elle pas nécessairement comme autoritaire et dogmatique ? lui faudra-t-il se contenter de dénoncer l'« *orgueil* » des temps modernes, ou d'attendre la réconciliation d'une alliance d'intérêts entre la bourgeoisie menacée et l'Eglise ? Laïcité, démocratie, liberté de conscience nous paraissent difficiles à prêcher...

Seconde révolution : le progrès technique engendre la *société industrielle*, qui va modifier plus radicalement encore mentalités et problèmes, détruisant l'ancienne pauvreté et l'ancienne stabilité. Cette maîtrise des choses entraîne d'abord la découverte du fameux « *sens de l'histoire* » : les hommes voient évoluer leur *destin collectif*. Désormais, il y a un *espoir* « *en avant* » de nous, grâce à notre effort commun, un salut temporel qui devient un puissant idéal : on passe d'un salut « vertical » (par l'accès au Royaume transcendant) de chaque personne à un salut « horizontal » de l'humanité collective. Et du même coup, quelle tentation de négliger la « transcendance » de Dieu (hier seule source d'espoir) pour ne plus voir que cette perspective terrestre (d'« immanence »), et cela d'autant plus que la théologie classique ne faisait (et pour cause) guère de place à ce nouvel idéal... Question posée : comment accorder salut chrétien et construction de la cité terrestre ?

Deuxième conséquence de cet avènement industriel : la *mobilité sociale* : urbanisation, et accentuation des « milieux sociaux », qui marque l'homme plus fortement que l'implantation géographique. Et la mission est tellement marquée par sa tradition géographique ! Comment suivre ces migrants, comment atteindre chaque milieu ?

Le système industriel de l'Occident pose bientôt la « *question sociale* » et rencontre l'opposition violente du socialisme... Là encore, l'adaptation missionnaire bute sur deux écueils : d'abord, on *répète plus que l'on analyse* ; de même qu'aux temps des premiers investissements bourgeois, on s'était contenté de reprendre la théologie dépassée du fameux « prêt à intérêt » alors qu'il s'agissait de tout autre chose, ainsi on se réfère aux schèmes anciens de charité ou de corporatisme en face des problèmes ouvriers. Et ensuite, on se réfugie dans une affirmation d'« *ordre* » : on continue d'affirmer que le chrétien doit accepter sa condition, et que même dans les cas les plus graves, « s'il arrive aux princes d'excéder témérairement dans l'exercice de leur pouvoir, la doctrine catholique ne permet pas de s'insurger de soi-même contre eux, de peur que la tranquillité de l'ordre ne soit de plus en plus troublée » (Léon XIII, *Quod Apostolici*, 1878). Combien d'exemples on trouverait dans ce sens dans les recueils de prédication... Et actuellement, le problème social est devenu mondial : le développement inégal pose cette interrogation à l'échelle du monde...

Enfin, chez nous, après 130 ans de relative « paupérisation », la société industrielle se transforme peu à peu en « *société de consom-*

MISSION ET CHARITÉ

mation ». L'enrichissement de tous est la condition d'un nouvel essor industriel. Mais comment alors continuer de prêcher par exemple, la pauvreté évangélique ? Aux temps de pauvreté nécessairement généralisée, résignation et pauvreté évangélique s'identifiaient facilement ; mais quel « pauvre » d'aujourd'hui ne souhaite sortir de sa condition, et ne refuserait la proposition de l'Eglise « pauvre » ?

Ajoutons la dernière conséquence « technique » de ce progrès : les conflits humains deviennent tragiques à l'ère atomique, tandis que les perspectives de croissance démographique posent elles aussi des questions troublantes...

A nous maintenant, missionnaires de l'Evangile, de savoir lire ces signes de notre temps, sommairement résumés ici, et qu'on retrouverait dans le prologue de *Gaudium et Spes*. Une première impression nous laisse deviner le sens de nos recherches : comment intégrer à la perspective du Royaume ce nouveau sens de l'Histoire ? Comment faire découvrir Dieu et sa vérité, à un homme qui croit tellement à sa recherche et à son expérience d'homme ? Comment répondre à tant de « cas de conscience » nouveaux ? Quelle Eglise s'agit-il de présenter pour continuer en termes modernes l'œuvre éternelle du Christ ?

Le Concile nous aidera heureusement à faire le point : car (et ceci me paraît très important) il ne s'agit pas seulement de réaliser quelques adaptations pour faire « moderne », c'est l'Eglise même qui, à partir de ce mouvement de civilisation, prend une nouvelle conscience d'elle-même, et comprend mieux certains aspects du dépôt révélé, dans ces circonstances actuelles. Si le Concile a réfléchi à l'« *aggiornamento* » ce n'est pas seulement, comme beaucoup le croiraient, en s'adaptant à ce nouveau monde, mais c'est aussi en relisant le dépôt de la Foi (en retournant à sa source, comme le dit *Ecclesiam Suam*) à la lumière de ce mouvement de civilisation qui éclaire le Plan de Dieu par son dynamisme même.

C'est en ce sens que nous allons maintenant essayer de dégager quelques orientations non seulement pour obtenir une meilleure insertion de nos valeurs, mais aussi pour mieux approfondir théologiquement ces valeurs elles-mêmes. Tout renouveau missionnaire doit aujourd'hui s'accompagner d'une rénovation théologique dont nous donnerons brièvement quelques exemples, avant d'indiquer quelques orientations plus concrètes.

RENOVATION THEOLOGIQUE et EVOLUTION MISSIONNAIRE

Ce n'est pas seulement en utilisant les moyens audio-visuels, en envoyant des prêtres au travail, en célébrant en français et face au peuple que la mission se renouvelle... L'évolution missionnaire nous demandera d'abord une lecture approfondie de la foi. Sans doute est-ce là la source la plus profonde des divergences éventuelles entre pasteurs : on n'a pas tous « la même religion » ! Et certains aussi, peut-être, évolueraient dans le sens d'une lecture beaucoup trop « terrestre », (« horizontale » dirait le P. Congar), de la Bible. L'unité nous viendra d'une lecture authentique : l'Eglise conserve là un rôle de magistère très important. Les quelques réflexions que nous proposons ici sont très directement inspirées de la Constitution *Gaudium et Spes*, « lieu théologique » très important pour un missionnaire en quête de renouvellement.

Notre temps a découvert le « sens de l'Histoire » : n'est-ce pas pour nous une invitation à relire notre *théologie de la Création* dans un sens plus dynamique ? Il est assez naturel que dans un temps de stabilité, la Création ait surtout été interprétée en un sens plus statique : ce qui existe, c'est Dieu qui en est l'auteur ; il est donc notre Maître. La création est le reflet du Dieu tout-puissant. Ceci demeure évidemment. Mais à travers *Gaudium et Spes*, nous retrouvons deux autres thèmes de la Genèse : Dieu a remis la création à l'homme pour *qu'il la domine et la transforme* (cf le troisième chapitre de G.S., et l'encyclique *POPULORUM PROGRESSIO*, n° 15-16), rendant ainsi gloire à Dieu ; mais ce progrès technique doit aller de pair avec le développement humain, c.-à-d. avec le développement d'un monde de *personnes communautaires* (cf *GAUDIUM ET SPES*, n° 12 et 24) devenant ainsi de plus en plus images de Dieu-Trinité.

C'est toujours le problème actuel : comment tenir ensemble ces deux aspects ? comment développer une société industrielle *efficace*, en tenant compte de tous les impératifs *humains* et sociaux qui paraissent parfois contradictoires, comme nous le verrons bientôt ? Et n'est-ce pas là que la *théologie du péché* retrouve un sens actuel, lié à notre perspective moderne : une tension existe entre ce double aspect du progrès historique. Nous ne croyons pas que la croissance (pour parler comme *Populorum progressio*) technique et économique suffise à entraîner un développement vraiment humain si l'on ne l'harmonise pas avec des « valeurs » morales, avec un « sens »

MISSION ET CHARITÉ

qui est autre chose que la recherche de « *rationalité* » technique (cf en ce sens l'article excellent du philosophe protestant Paul RICEUR, dans la revue *Esprit*, février 1966). En d'autres termes, l'activité humaine n'entraîne pas automatiquement la réussite du Monde ; le *mal* humain n'est pas seulement un *inachèvement* de la maîtrise des choses et de la domination de la terre, il est aussi *dégradation*, toujours possible à la liberté humaine, et cela *dès l'origine*. Nous aurons à faire découvrir cet aspect très important à beaucoup de gens : les uns (par exemple, gens de droite plutôt inspirés par le Capitalisme libéral) estimeront qu'il suffit de respecter les lois techniques et économiques, en écartant les problèmes « sociaux », pour réaliser la société d'abondance qui résoudra tout le problème humain ; et les autres, inspirés plutôt, à gauche, par un socialisme « scientifique » attendront un humanisme désormais parfait du changement de structures économiques inadaptées et seules sources de l'aliénation... On pourra relire en ce sens les N^{os} 13 et 37 de GAUDIUM ET SPES, et les N^{os} 18-20 de Populorum Progressio. Le salut apporté par le Christ et l'Eglise doit s'insérer là aussi. Nous avons sans cesse à vérifier si la « *rationalité* » technique ne porte pas atteinte au « sens » humain du progrès. Nous ne savons rien de la manière d'organiser l'économie, la politique, etc... au niveau proprement technique, ce n'est pas notre mission d'Eglise, mais nous sommes « experts en humanité » (selon la belle expression de Paul VI) pour sauver la finalité du monde...

Notre *christologie* est aussi à reprendre en cette direction, comme le fait admirablement Gaudium et spes dans sa première partie : la figure du Christ est toujours présentée au terme des réflexions sur la Personne (Ch. 1^{re}), sur la Communauté (Ch. 2 d), et sur l'Activité Humaine (Ch. 3). Nous connaissons et nous ferons connaître d'autant mieux la figure du Christ que nous serons au cœur des problèmes humains, et c'est aussi en sens inverse la connaissance du Christ qui nous les fait mieux saisir, Lui qui « manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation » (Id, N^o 22). Il était assez normal que dans une période de stabilité, on ait plutôt insisté sur la « double *nature* », aspect « essentiel » de la personne du Christ, et cela reste toujours fondamental, bien évidemment. Mais nous avons aussi actuellement à situer le dynamisme sauveur du Christ dans une perspective *historique* : Jésus Fils de Dieu s'est fait chair, intervenant dans une Histoire de l'Humanité, pour la sauver du péché qui menace toujours son mouvement. L'abbé Masure enseignait déjà, vers les an-

nées 30, que Jésus-Christ n'est pas seulement mort pour tous les hommes, mais aussi pour l'humanité, voulant signifier par là (et nous le comprenons mieux aujourd'hui) que le Christ n'est pas seulement manifestation de Dieu comme pure transcendance (« attention, là-haut il y a quelqu'un qui vous attend et vous jugera »), ni salut de chaque homme, mais aussi salut d'un Monde qui cherche à mieux se construire. Le salut n'est pas seulement spirituel et individuel, il est aussi temporel et collectif.

La même attitude doit être prise relativement au *Mystère Pascal* et à la *Résurrection* : le P. Durwell y avait beaucoup insisté il y a quelques années, et le Concile le décrit magnifiquement dans un très beau texte pascal (*Gaudium et Spes*, n° 38) : « Le Christ ressuscité agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit ; il n'y suscite pas seulement le désir du siècle à venir, mais par là même anime aussi, purifie et fortifie ces aspirations généreuses qui poussent la famille humaine à améliorer ses conditions de vie et à soumettre à cette fin la terre entière... De tous il fait des hommes libres pour que, renonçant à l'amour-propre et rassemblant toutes les énergies terrestres pour la vie humaine, ils s'élancent vers l'avenir, vers ce temps où l'humanité elle-même deviendra une offrande agréable à Dieu ». C'est bien souligner que le « détachement » du chrétien ne lui fait pas renoncer au monde, mais à l'amour-propre, et que les vues « horizontales » sur le succès du Monde peuvent parfaitement s'harmoniser avec la transcendance finale du Royaume...

Notre présentation du *Royaume* doit en effet donner l'idée moins d'une compensation aux misères de ce temps que d'un « achèvement de la terre et de l'humanité (G. S., n° 39). Il est à la fois au-delà et déjà présent au milieu de nous. Nos présentations missionnaires doivent relier aujourd'hui l'espoir humain historique (qui anime tant de nos contemporains parmi les meilleurs) et la transcendance définitive du salut. Soulignons ici 3 aspects de cette théologie du Royaume :

— la « substance » du ciel se fabrique ici-bas : « l'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller : le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir (G.S., n° 39). Celui qui croit au Ciel doit croire à la Terre beaucoup plus que celui qui ne croit qu'à la Terre... Mais que de conséquences pratiques...

MISSION ET CHARITÉ

— même un non-croyant (cet « homme de bonne volonté » qui apparaît si souvent maintenant dans nos textes d'Eglise) peut contribuer sans le savoir à la construction de ce Royaume éternel, s'il construit correctement ce Monde : « car ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits excellents de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre » se retrouveront plus tard dans le Royaume éternel. Et c'est une occasion d'évangélisation : avec le non-croyant, nous n'avons pas seulement à lui annoncer un Dieu dont il ignore tout : cet homme est déjà sous la mouvance d'un dynamisme divin et il a à découvrir le sens de ce dont il vivait déjà. L'approfondissement de sa vie (et c'est le sens d'un effort missionnaire) nous permettra de le mener à Dieu. Nous reviendrons sur ce point très important pour la mission ;

— enfin, le danger pourra exister dans cette perspective d'en rester à un plan uniquement terrestre, d'« horizontaliser » (!) notre foi (ce serait un nouveau « modernisme » en effet), de n'y voir qu'un humanisme plus ou moins enveloppé de sentimentalisme religieux... Il faut dire au contraire que c'est notre Foi au Christ ressuscité qui nous rend courage pour affronter un monde difficile avec la conviction d'y être efficace (et à cause de l'éclairage apporté par Jésus, et à cause de son dynamisme sacramentel), et non pas que la religion retrouve enfin un sens à cause de l'histoire du Monde...

Cette réflexion théologique serait à reprendre en tout domaine : l'Eglise (cf. le chapitre IV de *G. S.*), le sacerdoce, les sacrements : l'Eucharistie en particulier, qui doit reprendre comme « offertoire » toute cette activité humaine de façon à ce que le Christ puisse relayer cet effort humain pour le redresser et l'exhausser. Le Concile parle ainsi de cet « aliment pour la route, le sacrement de la Foi, où des éléments de la nature, cultivés par l'homme, sont changés en son Corps et en son Sang glorieux » (*G. S.*, n° 38). Dans nos messes, que de « defectus materiae » !

Remarquons enfin, en finissant cette réflexion générale, combien cette « lecture du monde » a été utile au Concile pour découvrir non seulement les nécessaires adaptations mais aussi la richesse profonde de la Parole de Dieu : « Scruter, discerner et interpréter les multiples langages de notre temps et les juger à la lumière de la Parole de Dieu », cela permet en effet d'obtenir que « la Vérité révélée puisse être sans cesse *mieux perçue*, mieux comprise », et non seulement « présentée sous une forme plus adaptée » (*G. S.*,

n° 44). Nous essaierons pour finir cette réflexion, de préciser certains de ces « signes des temps » qui doivent particulièrement marquer le renouveau missionnaire de l'Eglise.

QUELQUES ORIENTATIONS CONCRETES DE L'EFFORT MISSIONNAIRE...

C'est tout particulièrement dans cette dernière partie que nous nous montrerons fort modeste : c'est plutôt une illustration de l'effort à tenter qu'un recueil de solutions : chacun les trouvera à partir de sa vocation, de sa spiritualité missionnaire particulière (l'intuition du fondateur relue à la lumière de ce temps, comme le Concile l'a fait pour le message du Christ).

1° Savoir discerner les *Signes des Temps* (Cf Gaudium et Spes, n° 4 et 11), c'est-à-dire trouver les « points chauds » de l'actualité qui sont aussi l'inventaire du péché du Monde à sauver. Ainsi par exemple :

— dans la *société familiale* : l'ancien monde (à forte mortalité) avait surtout insisté sur la « fin primaire » de natalité et le rôle de la femme au foyer. Puis la civilisation individualiste du libéralisme bourgeois a beaucoup revendiqué la liberté de chacun (c'est-à-dire pouvoir rompre le contrat, comme tout autre contrat ; et se protéger par le birth-control, de manière à rester libre...). A nous, inspirés du personnalisme de l'Evangile, de dépasser ces deux positions trop courtes pour faire reposer d'abord la morale conjugale sur l'amour définitif de cette communauté de personnes, dont la réussite peut seule rééquilibrer l'ensemble de la civilisation économique ou politique. Car c'est seulement dans la mesure où l'homme sera ainsi éduqué dans cette atmosphère de « personnalisme » au foyer, qu'il pourra créer aussi cet esprit de « communauté de personnes » à l'usine, à l'atelier ou dans la démocratie... Mais si nous en restons à la « fin primaire » étroitement entendue, ou à un « familisme » étroit, nous ne sauvons pas l'homme moderne dans toute sa vie...

— dans la *société économique*. Gaudium et Spes (n° 63) nous indique trois dangers fondamentaux, fort bien vus :

• un « économisme », c'est-à-dire ce matérialisme pratique de la « *société de consommation* » dont nous parlions plus haut. L'homme, en ces premiers temps d'enrichissement plus général, a la tentation de rechercher en tout (à l'échelle du foyer ou de la nation) essentiellement ce progrès économique. L'équilibre sera trouvé en réaccentuant les valeurs de la *personne* (découvertes à

MISSION ET CHARITÉ

travers l'amour, la culture : cf G.S., les Chapitres 1 et 2 de la 2^e partie). Un seul exemple : la réforme de l'enseignement, par exemple, ne va-t-elle pas aider tous les enfants, même pauvres, à condition qu'ils soient intelligents, c'est-à-dire utiles à cette société en expansion ? Alors que le sens de la personne nous oblige à rechercher pour chacun le développement maximum, et même à privilégier en un certain sens l'éducation des plus « pauvres » d'intelligence. C'est là que nous retrouvons profondément nos valeurs évangéliques vécues aujourd'hui...

● une *socialisation* nécessairement provoquée par le progrès technique, mais qui risque de laisser de plus en plus de travailleurs dans la passivité, ou de parents d'élèves dans l'incapacité d'intervenir, etc... Salut de ce mal : nous ne pourrions sauver la participation responsable de l'homme qu'au travers des *associations* multiples. Engager les gens à rejoindre ainsi les groupes familiaux, culturels, syndicaux, scolaires, c'est assurer la rectitude du Monde en le purifiant du péché. Même si quelques chrétiens ont de la peine à le saisir d'emblée, nous devons cependant prêcher que c'est là l'actualité de la Rédemption...

● un *développement inégal* : c'est le « drame du siècle » dont parlait le P. Lebreton, inspirateur de l'Encyclique *Populorum Progressio*... Une de nos tâches majeures (à nous qui sommes précisément une société internationale) est d'éveiller un Occident qui dort, sans voir la catastrophe qui se prépare... Combien de bons chrétiens ont surtout peur de la bombe atomique, ou du développement du Communisme, sans voir le « fait majeur » qui est sans doute cause du reste. Ce thème revient-il comme un refrain dans notre effort missionnaire ?

— dans la *société politique*, nous rencontrerons deux « points chauds » :

● d'abord maintenir la *participation* démocratique, dans un monde qui devient toujours plus « technocratique », et où pourtant de plus en plus la vie quotidienne dépend de l'ordre politique...

● obtenir un dépassement du nationalisme : seules des *institutions internationales* peuvent aujourd'hui être à hauteur de problèmes tels que la guerre nucléaire ou l'aide aux pays en voie de développement. Sans cela la communauté des peuples ne peut que se casser définitivement...

Arrêtons-là ces quelques exemples : ces illustrations nous montrent déjà combien notre action missionnaire a besoin de connaissance du monde pour appliquer le salut du Christ... Un inventaire plus complet serait la forme moderne des vieilles « Praxis Confessarii » qui accompagnaient autrefois le prédicateur de Mission. Comment être capable de faire cet inventaire, telle est l'une de nos interrogations majeures pour la mission moderne, post-conciliaire...

2° Après la lecture des Signes des Temps, l'apôtre moderne doit être capable de *faire découvrir Dieu* à partir de ces réalités, pour faire œuvre complète d'évangélisation dans un monde qui ne croit plus spontanément en Dieu, comme hier, mais qui croit en la valeur de sa tâche d'homme. C'est sans doute moins dans l'opposition du Monde et de Dieu que dans leur convergence, qu'il y a aujourd'hui chance de conversion, à la manière optimiste de *Pacem in Terris* : « Une fois que les hommes... comprennent ce qu'est la vérité, la justice, l'amour, la liberté, ils se rendent compte qu'ils appartiennent à une société de cet ordre (c'est-à-dire une société qui dépasse l'ordre technique ou scientifique). Davantage : ils sont portés à mieux connaître le Dieu véritable, transcendant et personnel. Alors leurs rapports avec Dieu leur apparaissent comme *le fond même de la vie*, de la vie intime vécue au secret de l'âme comme de celle qu'ils mènent en communauté avec les autres ». Ce n° 45 indique bien le sens de cette évangélisation : le missionnaire moderne doit être capable de faire découvrir le sens de Dieu *en approfondissant les valeurs* de la vie quotidienne, sans discontinuité. Nous y sommes peu habitués ; et c'est pourtant bien la logique de l'Incarnation de Jésus.

Quelques exemples très brefs :

● un homme qui s'éveille à *l'amour*, ou qui découvre l'importance du respect de la *personne* libre, au-delà de toute priorité matérielle, cet homme-là passe vraiment à un ordre spirituel, tout différent de l'ordre scientifique qui règle les choses (rappelons-nous l'apologétique de Pascal, avec ces célèbres « trois ordres de grandeurs ») ; il découvre aussi que l'épanouissement vrai de l'homme requiert qu'il sorte de son isolement, de son égoïsme et qu'il faut « se perdre pour se trouver »... C'est une véritable découverte de « transcendance » qui le met en harmonie avec les valeurs évangéliques, avec la découverte d'un Dieu qui est Trinité, Communauté de Personnes, et d'un Christ qui a vécu toute sa vie pour signifier ces uniques valeurs. Cela « dit » sans doute tout autre chose à l'homme actuel que la présentation d'un Dieu jaloux ou responsable météo-

MISSION ET CHARITÉ

rologique... On trouverait sur ce point de précieuses remarques dans le livre de Mgr Brien, *Le Cheminement de la Foi* (Ed. du Seuil) ;

● le Concile a beaucoup insisté sur la *convergence* entre ce *grand mouvement de civilisation*, qui permet de donner plus de chances à la personne et qui oblige (en raison de la socialisation) à unifier davantage la communauté humaine, et la *Mission de l'Eglise* (cf. le début de *Lumen Gentium*) : en contemplant le dynamisme humain de la Création, n'y retrouvera-t-on pas le « dessein de Dieu », « en sorte que, tout étant soumis à l'homme, le nom même de Dieu soit glorifié par toute la terre » (*Gaudium et Spes*, n° 34). Nous étions habitués autrefois à faire découvrir Dieu dans une création plus « statique » (la « nature » qui chante la gloire de Dieu) ; le Concile nous demande de le faire à partir de l'effort humain de création. Alors des simplismes comme ceux de Marx (« plus besoin de Dieu créateur, puisque nous savons désormais que l'homme est lui-même créateur de sa propre Histoire ») engendreront moins d'incroyance... Il reste encore trop de présentations du Christianisme marquées par une insistance sur l'échec. Comme seul moyen de mener à Dieu, par la méconnaissance des « pierres d'attente » (s'il y en a, dit-on parfois, c'est seulement en creux !...). Sans doute il est vrai que l'humanisme ne peut « boucler » (nous allons y revenir) ; mais il serait archaïque d'en rester à cette apologétique négative.

● Enfin, rappelons ici comme dernier exemple ce que nous disions plus haut, à la suite de Paul Ricœur, sur la « *rationalité* » et le « *sens* » : si notre temps est de plus en plus capable de créer une société scientifique, où tout est rationnellement calculé, selon une « prospective » plus précise, il rejette aussi chaque jour davantage les « idéologies » qui prétendaient donner un humanisme complet à base scientifique (cf. sur ce point les analyses du P. K. Rahner, dans « *Est-il Possible de Croire Aujourd'hui ?* », Ed. Mame, p. 101 et sv.). Du même coup, la rationalité seule risque de mener au scepticisme existentiel, et de détruire l'espoir humain. C'est alors que la Foi chrétienne (qui n'a, elle, aucune prétention scientifique) peut venir « éclairer toutes choses d'une lumière nouvelle » (G. S., n° 11), donner ce « sens » qui manque à la pure rationalité scientifique. N'y a-t-il pas, pour nous comme pour l'incroyant, une convergence admirable entre la Révélation du Christ et la requête profonde de « solutions pleinement humaines » (idem) ?

Grâce à cette « signification dernière donnée à l'activité humaine », nous pourrions relier découverte de Dieu et salut de l'homme : « Ainsi se manifestera le caractère religieux, et par le fait même, souverainement humain de la mission de l'Eglise » (G. S., 11). Mais que d'exigences en ce texte, et quelle Eglise pourra nous aider à y répondre ? C'est par là qu'il faut évidemment terminer notre réflexion.

3° L'apôtre doit *trouver et construire une Eglise adaptée à cette Mission*. Ici encore, il y aurait tant à réfléchir, et la réflexion est à peine commencée. Indiquons seulement deux de ces exigences élémentaires :

- vivre dans une Eglise qui soit en « compénétration » (G. S., 40), en dialogue (id., 92) avec ce Monde. Notre formation humaniste et scolastique ne nous a pas toujours bien préparés à ce dialogue avec un monde technique, évolutif. Insistons donc sur cette *connaissance du Monde* qui est complémentaire de nos connaissances théologiques... Pas moyen de « discerner » les signes des temps », c'est-à-dire de sauver les hommes, sans cela. Cela pose à notre intervention missionnaire des exigences évidentes : savoir parfois « vivre avec », dialoguer avec les responsables, faire ensemble ces révisions (ou exercices pratiques de discernement) qui nous permettent de découvrir les chemins de l'évangélisation... Si celle-ci n'était que la proposition d'une doctrine, elle pourrait être superficielle et passagère, mais ce n'est plus le cas. Nos communautés d'Eglise nous préparent-elles vraiment à être missionnaires ? Tous, nous nous posons la question, après le Concile ;

- transformer toute communauté d'Eglise en *Signe vécu de la Parole dite* : « Ce qui contribue le plus à révéler la présence de Dieu, c'est l'amour fraternel des fidèles » (G. S., n° 21) ; la présentation adéquate de la doctrine n'y suffit pas. Le salut est accepté des hommes à cette condition, sans laquelle toute prédication est vaine. « Sa fécondité doit se manifester en pénétrant toute la vie des croyants, y compris leur vie profane, et en les entraînant à la justice et à l'amour, surtout au bénéfice des déshérités » (id.). Une Eglise coupée du service du monde ne peut que stériliser tout effort missionnaire... En revanche, une intervention missionnaire exceptionnelle est peut-être plus que jamais nécessaire à une Eglise locale pour saisir *avec ensemble* des problèmes qu'elle vit dans le détail.



MISSION ET CHARITÉ

Bien d'autres aspects seraient à développer : le lecteur excusera le schématisme de ces réflexions, qui visaient avant tout à organiser un cadre général d' « *aggiornamento* » missionnaire. S'il fallait conclure, ce serait sans doute pour souligner que ce travail d'adaptation missionnaire est une exigence de *fidélité* : si l'Eglise existe, animée par l'Esprit, c'est bien en raison des nécessités d'un monde *historique*. La parole de Dieu n'est pas une doctrine toute faite à répéter : c'est un ferment qu'il faut toujours mettre dans la pâte du Monde de chaque époque. Nos anciens ont su trouver les formes missionnaires adaptées aux problèmes de leur temps. Dans un monde qui a terriblement évolué, sans pour autant avoir moins besoin de salut, nous serions infidèles à leur esprit si nous restions fidèles à leurs méthodes ou à leurs réponses. Dans un monde que Dieu a créé pour qu'il évolue, le fixisme est nécessairement infidélité. Que le Seigneur nous aide à trouver les voies de l'authentique fidélité missionnaire...

J. REGNIER.

*Directeur de E.M.A.C.A.S.
Lille.*

Mission d'hier, mission de demain

Réflexions sur une évolution

par André SYLVESTRE, c. m.

« Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres ». Telle est la devise de la Mission, telle est l'intuition spirituelle à travers laquelle M. Vincent a entrevu la Mission. Jusqu'à présent nous avons essayé d'en vivre.

La mission d'aller jusqu'aux extrémités du monde reçue du Christ, qui lui-même l'a reçue du Père a été théologiquement étudiée au cours de la dernière décennie. Le concept de mission et la réalité se sont renouvelés à la faveur de l'intérêt que leur a porté l'Eglise.

Mission et missionnaire sont redevenus des termes à la mode dans l'Eglise contemporaine, mais ils recouvrent des réalités parfois fort diverses.

Venant du Père, reçue par le Fils et par ceux qu'il envoie, la mission doit atteindre tous les hommes.

Nous saisissons facilement cette dimension verticale, elle correspond à un ordre logique et hiérarchique selon lequel ceux qui sont au bas de l'échelle et constituent le peuple chrétien, reçoivent le message de façon plus ou moins passive. Ils peuvent eux aussi se considérer à leur tour comme envoyés et transmettre le message à d'autres.

La mission au sens traditionnel et populaire du terme amène à l'église pour y entendre le message, ceux auxquels elle s'adresse.

MISSION ET CHARITÉ

Les missionnaires exhortent à venir à l'église, et en fait, ils n'ont guère de prise sur ceux qui n'y viennent pas.

La présence des fidèles dans l'église pour y entendre la parole de Dieu est elle-même symbolique de la dimension verticale de la mission. L'église est le lieu sacré qui a succédé au temple de jadis lieu de rencontre entre Dieu et l'homme, lieu mis à part du monde profane laissé hors de l'enceinte. On vient y chercher un contact avec Dieu, et Dieu s'y donne à l'homme : on a laissé dehors tous les soucis terrestres pour venir à ce rendez-vous avec Dieu.

On s'est remis dans la perspective de cet ordre hiérarchique qui descend de Dieu jusqu'à l'homme et où chacun a sa place. On s'en était écarté par le péché, on y revient, on « gagne sa mission » en remettant sa vie en ordre : on se rend à l'église pour y retrouver Dieu.

Ceci correspond à toute une vision du monde établie sur l'ordre et l'harmonie qu'un « Grand architecte » a établis sur le plan profane et sur le plan religieux qui sont complémentaires.

Cette vision du monde héritée de celle du Moyen Age est celle des monarchies absolues des XVII^e et XVIII^e siècles, celle de l'ordre social se traduisant depuis l'ère industrielle, non plus selon la hiérarchie de la noblesse ou du mérite mais selon celle de l'argent.

Elle correspond sur le plan religieux plutôt à un Dieu des « fins dernières » créateur et maître de tout, et juge définitif avec lequel il est important de se mettre en règle.

Vision religieuse et vision profane se répondaient, la mission aidait les chrétiens à se resituer à leur place dans cet univers.

Mais voilà que survient, insensiblement d'abord, une remise en cause de cet ordre social, moral et religieux : tout ne va peut-être pas pour le mieux dans le meilleur des mondes hiérarchisés.

Depuis 80 ans, depuis « Rerum novarum » qui a retenti à peu près comme un appel dans le désert, des voix d'abord timides puis de plus en plus fermes insinuent puis affirment que l'ordre social et économique dans lequel nous vivons est injuste.

Elles suscitent l'étonnement, voire le scandale de la part des chrétiens. Les marxistes n'en disent-ils pas autant ? N'ont-ils pas tout bouleversé de façon brutale ? Alors est-il permis de dire comme eux ? ne va-t-on pas être taxé de marxisme ?

Ces voix pourtant se font de plus en plus nombreuses et de plus en plus autorisées : Jean XXIII, le schéma XIII, Paul VI et récemment Dom Helder Camara l'archevêque de Recife pour ne citer que les interventions les plus marquantes de ces dernières années.

Elles ont nettement désolidarisé dans le principe l'Eglise, l'ordre moral et religieux de ce soi-disant ordre économique devenu en fait un désordre établi.

Dans bien des consciences règne la confusion, on se rend compte que l'on est participant et plus ou moins bénéficiaire d'un certain ordre social et économique injuste, et en même temps, on cherche une paix de la conscience, un ordre intérieur, et aussi, à l'extérieur, une présence harmonieuse de l'Eglise au monde, alors qu'il est impossible de les trouver dans les circonstances présentes.

La mission autrefois aidait chacun à se remettre dans l'ordre, elle ne peut plus avoir le même but. Aussi, telle que nous l'avons connue, elle n'est plus qu'une survivance dans des lambeaux de chrétienté où pour quelque temps subsiste encore l'illusion ou les apparences de l'ordre ancien.

On a pu penser un certain temps que la désaffection à l'égard de la mission était affaire de dimensions. Les problèmes humains et religieux qui se posaient jadis à l'échelon d'un village, se posent maintenant à l'échelon d'une ville ou d'une zone rurale. Pour répondre à ce changement de dimensions, on mit en route le C.P.M.I. et la pastorale d'ensemble par zones humaines.

Mais ce n'est plus pour le moment une question de dimensions des problèmes, c'est une question de nature, nous n'avons plus affaire au même monde.

La mission avait pour but de resituer l'homme devant Dieu dans un monde en ordre. Que devra faire la mission nouvelle dans un monde en désordre et en recherche d'une harmonie nouvelle ?

Nous ne pouvons qu'émettre quelques hypothèses de recherche. A moins de renoncer définitivement à la mission nous ne pouvons nous contenter des solutions du passé, nous devons chercher et inventer, et peut-être tâtonner et nous tromper.

Le monde présent attend un ordre nouveau au service de l'homme. Il voudrait par delà le capitalisme et le socialisme devenir un univers solidaire et fraternel.

Aider les hommes à trouver en eux ce qu'il y a de meilleur, dégager avec eux ces aspirations vers le bien, soutenir et coordonner leurs efforts dans le sens de cette étrange déclaration évangélique.

« Le royaume de Dieu est au-dedans de vous ». C'est ce qu'a fait spectaculairement le pape Paul VI à l'O.N.U. et ce que tente patiemment de continuer son action dans ce monde : rechercher

MISSION ET CHARITÉ

tout ce qui unit en tissant patiemment des liens, en aidant les hommes à prendre conscience des exigences de bien qui sont en eux et à s'élever au dessus d'eux-mêmes.

C'est peut-être là ce que devra faire la mission. Entendons-nous, il faudra bien continuer à administrer les paroisses, les diocèses et la chrétienté, ce n'est pas cela qui pour le moment est à remettre en question. La mission a toujours incarné quelque peu le sacerdoce prophétique à côté d'un sacerdoce administratif. Ne serait-ce pas à elle de chercher dans la direction indiquée par Paul VI ?

Dégager fraternellement avec les hommes ce qu'il y a en eux de meilleur : sens du travail, de la dignité, de la famille, de la fraternité etc., favoriser ou créer les institutions qui permettent d'épanouir ces valeurs et d'y rencontrer Dieu, nous insérer dans celles qui existent pour y être les témoins d'un ordre qui ne sera plus celui de l'argent, mais celui de l'homme et celui de Dieu.

Les privilégiés des biens matériels et des biens de l'esprit pourront faire plus facilement d'eux-mêmes cette évolution, ils ont pourtant besoin qu'on leur rappelle l'unique nécessaire.

Mais les plus démunis ne le pourront pas, c'est vers eux qu'il faudra aller parce qu'ils sont écrasés, par la machine de ce monde injuste.

Jean XXIII dans « Mater et Magistra » parle des innombrables liens nouveaux créés par la socialisation et qui vont en se multipliant. C'est à travers ce réseau de relations humaines que devra s'exercer la mission et passer le courant de la charité. Il n'y aura finalement plus qu'un immense filet tissé par l'amour et prenant dans ses mailles tous les hommes.

La mission se faisait à l'église, et le lieu lui-même rappelait la transcendance de Dieu, la mission nouvelle se fera davantage à travers ce réseau de fraternité entre les hommes.

Elle sera plus évangélique dans ce sens qu'à l'exemple du Christ et pour faire passer son message, elle cherchera comme lui à se mettre au niveau des hommes, en prenant part à leur vie, en vivant leurs travaux, leurs loisirs, leurs angoisses et leurs joies.

Le Seigneur a enseigné quelquefois dans les synagogues, cela ne lui a pas toujours réussi, il est allé de préférence sur les chemins de la vie quotidienne : à une noce, à la pêche, en voyage, en pèlerinage.

Comment, par quelles attitudes, quelles démarches, quels engagements la mission nouvelle devra-t-elle aller aux hommes d'aujourd'hui, il nous faudra ensemble beaucoup y réfléchir, il nous

faudra beaucoup d'imagination. Ces quelques lignes ne prétendent pas apporter de solution, mais simplement quelques éléments de réflexion.

Ce n'est pas en tout cas avec les solutions d'hier, adaptées aux problèmes d'hier et à la mentalité d'hier, que nous pourrons répondre à l'attente des hommes de demain.

André SYLVESTRE, c. m.

Mission prolétarienne en milieu hospitalier (1939-1967)

par l'abbé Pierre BELLOIN.

« Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les... Apprenez leur à pratiquer tout ce que je vous ai prescrit » (Mat 28¹³)

Ce grand appel rythme le temps de l'Ascension et nous avons réappris par le Concile qu'il n'y avait qu'une seule et même mission, qu'elle s'exerce en terre lointaine ou tout près de nous, en métropole. Aussi l'Archevêque qui en cet été 1958, m'a envoyé, n'a-t-il eu qu'à me préciser les buts de cette mission : « Si vous allez *là-bas*, vous aurez une double charge : les malades, les familles du personnel établies sur le domaine. » Je suis allé LA-BAS.

LA-BAS !

Entre Aix et Marseille, dans la garrigue, se dresse un grand établissement hospitalier construit en pierre taillée. Sur un promontoire de la plaine d'Aix ceinturée par ces chaînes bleues qu'on appelle les monts du Lubéron, la Sainte Victoire, le massif de la Sainte-Baume, il regroupe vingt hectares de pinèdes. Sur ce territoire fleurant bon le thym, les vents, frivoles ou violents s'élèvent. Le lieu a été choisi à dessein, à l'écart des grandes routes car il faut tenir les malades loin des tentations et aussi débarrasser les villes des sujets encombrants : cela ne s'avoue guère, mais cela se perçoit.

Les 350 lits sont destinés aux malades de la poitrine et aussi à ceux qui souffrent... de vieillesse, d'éthylisme et de quelques autres misères. Ils en viennent de partout : de Paris et d'ailleurs, mais

principalement du bassin méditerranéen. Ce bassin méditerranéen, vous le savez, commence à Abidjan et englobe Erzeroum et l'Europe centrale. Marseille est ville capitale de cet Extrême-Orient indéfini. Et voilà pourquoi les plus honnêtes gens du monde peuvent en notre « home » faire connaissance avec les « messieurs du milieu ». Tous ensemble, ils constituent un monde pittoresque et... sonore.

Au moment où je pénètre dans la maison, le centre n'a pas vingt cinq ans d'existence. Par contre, il possède déjà une histoire riche et variée. Ouvert avant la guerre, il fut successivement base de l'armée française, base de l'armée allemande et base de l'armée américaine. Lors de la libération, les syndicats rouge-vif en assurèrent pratiquement la marche. Anciens déportés, prisonniers rapatriés, sous alimentés de la zone sud s'y bousculent en foule dans un climat d'incohérence et d'effervescence. Les uns guérissent, les autres moururent. Par une inadvertance de l'Assistance publique, maîtresse du vaisseau, rien ni dans les statuts ni dans les locaux n'avait été prévu pour la vie religieuse. L'atmosphère n'était guère favorable : des jocistes venus visiter des camarades hospitalisés, furent, au vu de leurs insignes, impitoyablement repoussés. Le curé de la paroisse distante de 6 km faisait le peu qu'il pouvait, le peu qu'on lui permettait. C'est alors que la maison reçut des prêtres malades. Malades parmi les malades, ces prêtres qui ne dissimulaient rien de leur caractère sacerdotal se firent rapidement accepter grâce à leur désintéressement et à leur loyauté. Ils assurèrent dans l'intervalle des « cures » un ministère discret. Le dimanche, pour ceux qui en manifestèrent le désir, ils célébrèrent la sainte messe dans un local d'infortune.

Sur ces entrefaites, le Conseil général du département prit en main la gestion de l'entreprise. L'autorité changea de visage et il se trouva que Directeur et adjoints fussent des chrétiens sincères et prudents. Progressivement le personnel hospitalier fut renouvelé : un embryon de communauté chrétienne prit corps. C'est entre les années 1950-1954 qu'un nouveau progrès fut enregistré. A l'origine, la figure d'un prêtre doué d'un immense don de sympathie et capable d'affirmer franchement sa foi, se dresse. Ancien prisonnier, ayant de ce fait contact facile avec tous les employés qui ont bénéficié de la même disgrâce, il est de surcroît, jeune, joyeux, riche en initiatives. Célébrant un dimanche dans la salle des fêtes hardiment pavoisée de décorations profanes, il déclare tout net : « J'en ai assez de célébrer la messe sous des femmes

MISSION ET CHARITÉ

nues ! » Ce cri fait sensation : Une pétition circule. Tous les malades signent : les uns, une minorité, par conviction, les autres par amitié. Respectueux des choses saintes, les musulmans n'hésitent pas à s'y associer. Mise en présence d'une telle unanimité, l'administration s'ébranle. Une section du sous-sol, entre les douches et les chaudières est allouée au culte catholique ; un emplacement de moindres dimensions est dévolu au culte protestant. Par surcroît, un « mini-logement » est attribué à l'abbé qui prend ainsi figure d'aumônier en titre. Le public était favorable : « Pour les malades, un prêtre, c'est utile ! ».

Et ce fut la première étape. Pour caractériser ce temps où on ne disait pas si facilement « Père », disons, afin de la baptiser en toute justice, c'est l'étape « Abbé Prodhomme ».

Il fallut bien appeler le successeur de l'abbé Prodhomme « Père », car c'était un jésuite. L'ingénieuse providence l'avait enrichi de plusieurs maladies mortelles et le laissait démuné de toute tuberculose : cette indigence lui permit d'entrer en contact avec les familles du domaine. On cherchera en vain ce qu'il a négligé de faire. Arpentant les services de son pas d'infirme, il distillait goutte à goutte la vie qui lui restait. Pédagogue par vocation et par formation, il sut très vite gagner le cœur de plusieurs douzaines d'enfants restés jusqu'alors indifférents aux catéchismes incohérents qu'ils subissaient. Ces gamins ivres de soleil qui repartaient sans cesse pour réexplorer leur garrigue, il les entraîna en promenade et en excursions : discrètement, il leur légua le meilleur de lui-même et... ce qui leur manquait : le sens spirituel de la vie humaine.

Cet organisateur méthodique put, en raison même de son désintéressement, se permettre des audaces qui lui ouvrirent bien des portes. Voici qu'appuyé par les familles qui veulent ou acceptent l'éducation chrétienne de leurs enfants, il introduit une requête auprès de l'administration pour obtenir le local indispensable. Transmise, avec l'approbation des syndicats aux organismes compétents, la demande obtient satisfaction. A titre provisoire, et « à condition que la disparition de toute trace de ladite utilisation soit assurée », le Père pourra jouir du vestibule de l'école publique établie dans les pavillons du personnel. Et ce, le jeudi pendant une heure, et le dimanche pendant la célébration de la messe.

Pour assurer la stabilité de son ministère, le Père demande alors à être reconnu et déclaré « aumônier officiel ». Sur présentation de l'archevêque, il reçoit sa nomination du préfet. Mais loyalement

préoccupé de ne pas abuser de l'accord provisoire concernant les locaux, il rêve de construire une chapelle dans la cité des familles. Il fait dresser un plan et commence à recueillir des fonds.

A ce moment, le Père, épuisé, est rappelé par ses supérieurs. En ce temps là, il déclara : « Je crois avoir fait une percée du côté de la jeunesse ». Des gens se mirent à penser et à dire : « Après tout, un prêtre qui est admis pour les malades, c'est aussi bon pour les enfants ».

Ce Père s'appelait Satin : Ce fut la seconde étape.



Et c'est ainsi qu'en 1958 la mission s'ouvrait devant moi. Second aumônier de droit public j'avais à montrer que le prêtre utile aux malades, bienfaisant aux enfants, pouvait aussi apporter quelque chose aux adultes de toutes catégories. Cette étape quand finira-t-elle ? Ici comme ailleurs, sans doute, jamais. Une certitude, du moins, est fermement acquise : la situation religieuse est renouvelée. Parce qu'elle est récente, elle demeure précaire, mais elle est riche de l'effort fourni et du capital mystérieux des prêtres et des fidèles qui avaient lutté et souffert pour que le sacerdoce ait droit à quelque égard. Et puis, surtout, officiels et officieux les encouragements se multiplient, assaisonnés d'ailleurs de conseils : « Les gens du midi n'aiment pas le zèle, ils parlent volontiers de révolution et s'en effraient car ils aiment une vie paisiblement rythmée. Ils ne refusent pas le progrès mais ils se méfient des improvisations... vous êtes parisien, l'abbé, vous voulez avancer... allez-y « andantino, ma non troppo. » Surtout dites bonjour à tous et à chacun. Mais oui, même si dix fois vous rencontrez le même homme, saluez dix fois... »

Ainsi alerté, encouragé, conseillé, je n'avais plus qu'à entrer dans cette paroisse mystérieuse et incertaine. Voulez-vous m'accompagner ?

CETTE PAROISSE QUI RESSEMBLE A SES SŒURS.

Le domaine comporte deux cités distinctes séparées comme par un invisible rideau de fer : l'avenue. A droite, les bâtiments hospitaliers, leurs services et les logements du personnel soignant. A gauche, les malades, les enfants, les pavillons et villas des familles.

MISSION ET CHARITÉ

— *Les malades*

Lors de mon arrivée, ils sont trois cent cinquante et l'on compte cinquante musulmans, algériens pour la plupart. Malades de longue durée, ils le sont tous, mais des jeunes assez vite récupérables coudoient des incurables que le soleil et les soins « prolongeront ». Autant qu'un sanatorium, la maison est un hôpital-hospice. Au point de vue « professionnel », ce milieu compte quelques employés, des bourgeois, rarissimes et on en parle comme des phénomènes, des ouvriers surtout, quelques-uns qualifiés et spécialisés et aussi le gros contingent, toujours renouvelé des mineurs silicosés, des boiseurs, des maçons et des manœuvres ayant passé par les grands chantiers d'Europe. Les italiens et les espagnols, et ils sont nombreux, ont mené une vie errante n'ayant pour tout foyer que les cantines de hasard. Sur trois cents baptisés, une trentaine seulement fréquente la chapelle d'une façon intermittente. Par d'excellents apôtres, nous avons appris que les commandements de l'Eglise sont périmés, mais ces hommes le savent d'instinct et depuis longtemps. Ils se disent croyants mais non-pratiquants. Mais que croient-ils et en qui croient-ils ? Celui qui partage tous les instants de leur vie peut rencontrer des agnostiques résolus, voire des athées militants étiquetés « marxistes » mais la plupart des autres trahissent une âme plus complexe. Irréductible, l'espagnol rouge poursuit de sa vengeance l'Eglise et Franco, car dans son esprit, c'est tout un. Le corse et le maltais nuancent une foi toujours très vive de coutumes religieuses que nous avons depuis longtemps abandonnées. N'ont-ils aucune référence à Dieu, au Christ ? il serait bien téméraire et imprudent de l'affirmer. Plus d'un parlera un jour au prêtre de son enfance chrétienne : Il a tout fait et puis, et puis... la vie a été rude, il n'y a pas eu de prêtres sur son chemin. Bon nombre sont empêtrés dans une situation de famille pratiquement inextricable. Ils n'en sont guère troublés. Quant à « nos seigneurs les clochards » ne les prenez pas tous pour des mécréants. J'en sais plus d'un qui finira sans doute comme l'autre que nous appelons « Le bon larron ».

A tous, la liturgie reste impénétrable et « pas dans la vie ». Rien de plus facile à reconnaître au moment où l'Eglise, non sans mérite ni succès, s'efforce précisément de remettre la liturgie dans la vie. Comment avons-nous pu perdre de vue cette vérité que tous ces hommes savent confusément, qu'une liturgie qui a besoin de commentaires et d'explications n'est plus une liturgie ? « Tout ça, ce

n'est pas pour nous » murmurent-ils. Mais auront-ils raison devant les prolifiques commentateurs ?

Ces paroissiens quelque peu habitués à la présence du prêtre ne refusent pas de s'entretenir avec lui. Pour les uns, il s'agit de parler « homme à homme ». Pour d'autres, c'est à titre d'éventuels bénéficiaires de la charité de l'Eglise qu'ils se présentent. Quels qu'ils soient, ils trouvent dans cette rencontre une occasion de découvrir un visage du sacerdoce et, qui sait, de nouer une amitié. Même « s'il ne sont pas dans le coup », ils trouvent normal que le prêtre fasse son travail. Quant à moi, j'ai souvent admiré leur simplicité devant la vie et la mort, leur courage persévérant et cet amour du métier qui respire dans leur existence. Et ceci, même si certains soirs, le vent souffle un peu trop dans les voiles, même si, bien loin de la terre africaine, le couteau reste un excellent argument... de controverse ou de conversation.

Mais pourquoi ne pas le signaler ici, aucun de ces hommes, quels que soient ses origines et ses transhumances, aucun ne s'est permis devant moi un mot, une plaisanterie déplacée. Et cependant nous vivons en porte à porte, dans la promiscuité des douces et des autres lieux...

Ils ont toujours tout ignoré d'une action religieuse méthodique ou institutionnelle, mais, croyants ou incroyants, ils m'ont souvent orienté sur un camarade cafardeux ou mal en point. Parfois, au cours d'une réunion, nous abordons les grands sujets : la paix, Teilhard de Chardin, Jean XXIII. Ce sont là des sommets. Dans la trame des jours, l'action est plus humble. A aucun moment les bonnes volontés qui s'ignorent ne sont en chômage.

Nos « frères musulmans » méritent dans ce petit monde, une attention particulière. Depuis l'Indépendance, le contingent *algérien* a singulièrement gonflé ses effectifs. Si certains ont un titre régulier de séjour, d'autres, après avoir été refoulés sont revenus en passant par l'Italie et en rachetant le titre d'un « camarade ». Les jeunes sont de plus en plus nombreux et leur présence s'explique par la croissance démographique de l'Algérie. Et parce qu'ils avaient vingt ans, parce qu'ils avaient conquis l'Indépendance, ils ont pu, à certains moments élever le ton et paraître assez arrogants. Doucement, les intonations ont emprunté un autre registre. Beaucoup parmi ces jeunes sont d'ailleurs des orphelins de guerre et très tôt, ils doivent porter des charges familiales. Ils les trouvent normales et savent se priver pour nourrir de vieux parents, de jeunes frères, de jeunes neveux. Leur comportement

MISSION ET CHARITÉ

religieux est assez divers. Les « anciens » ont gardé une foi très vive, mais les cadences horaires de la vie industrielle les ont empêchés d'observer les prescriptions minutieuses de la Loi. Ils ont du moins sauvegardé la prière et c'est là un précieux sauvetage. Les jeunes sont eux, presque ignorants de leur croyance. A moins d'être matérialistes conscients et organisés, ils croient en Dieu et prient encore. Mais la fascination de la civilisation technique les a privés du climat très religieux de leur pays natal. Leur foi dans le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob s'interroge et s'inquiète. Rares sont et seront ceux qui chez nous et auprès de nous découvriront le Dieu de Jésus-Christ. Ces hommes qui restent sensibles à tout ce qui est fait amicalement pour eux, apprécient également l'effort des organismes et des groupements privés qui les aide à vaincre leur analphabétisme. Au temps de la conquête, nous n'avons pas réussi notre contact avec l'Islam, aujourd'hui, la Providence ne nous offre-t-elle pas une nouvelle chance en envoyant parmi nous, ces enfants d'Abraham ? Et si au lieu de chercher à ranimer parmi des populations semi-apostates « une mèche qui ne fume plus du tout » ainsi que l'écrit le Père Loew, nous pouvions voir ces musulmans « dans la mission de l'Eglise », n'aurions-nous pas ainsi une vue plus réaliste de la foi ? C'est en ce sens que les sociétés missionnaires ont travaillé et travaillent encore. Leurs perspectives ne sont pas illusoire. J'ai pu mesurer en France et en « Alger » le crédit immense et intact dont jouissent auprès des Kabyles, les Pères Blancs. Je pourrais aussi invoquer le témoignage de certains musulmans sur la valeur de l'appui qu'ils trouvent à Paris ou dans certaines villes de province auprès de certains Pères de congrégations missionnaires.

A côté de ces cent maghrébins, voici une soixantaine de noirs : maliens, somaliens, mauritaniens, presque tous musulmans. Malgré la diversité des langues, la convergence profonde des affinités les réunit. Alertes, agiles et gais, presque aériens, ils étonnent par leur ardeur à s'instruire. Leur courage dans l'étude évoque en contraste la paresse et le dégoût de nombre d'écoliers qui chez nous, sont gavés de chances. Ne devrait-on pas être tenté de répartir un peu mieux les maîtres d'école et de favoriser ces jeunes nations qui veulent si justement sortir du baignoire de leur analphabétisme ? A voir ces hommes si conscients de ce qui leur manque, comment ne pas sourire tristement de tous ceux qui sous-estiment les écoles de base, les écoles techniques de nos missions. Perdu dans ma garrigue, je souhaite que ma mini-expérience soit pour les missionnaires.

res de la toute première culture, un très modeste signe de reconnaissance.

Mais à un niveau plus élevé, sur un plan plus étendu, une interrogation surgit. La nation soigne bien ces forces de travail venues de loin, mais le public ne regarde-t-il pas avec un peu trop de sérénité, voire d'inconscience ces déportations d'un nouveau genre. Nous sommes devenus une société de production et de consommation et l'avenir est aux loisirs ; de quel prix payons-nous cette promotion ambiguë ? Ces hommes qui chaque jour se lèvent à l'heure marquée, qui savent s'agenouiller non devant leur camarade qu'ils semblent alors ignorer, mais devant Dieu, ces hommes peuvent nous rappeler que le jour où les chrétiens feront la prière au pied de leur lit ils pourront aussi présenter Jésus-Christ avec plus de conviction à leurs camarades de chambrée. Fasse le ciel qu'après Charles de Foucauld, la Providence suscite un Raymond Lulle qui rappelle à notre siècle ses vraies tâches. Et pensant ici à plus d'un d'entre ces hommes avec lesquels il m'a été donné de vivre l'amitié d'une vraie direction spirituelle, je crois que nous aurions ainsi l'occasion, non de critiquer l'Islam tel qu'il se rêve ou tel qu'il devrait être, mais d'aimer les musulmans tels qu'ils sont, comme des hommes pour qui Aïssa est mort et ressuscité, Aïssa qu'ils peuvent connaître et aimer.

— *La population stable.*

Quel était, voici dix ans la situation de ce deuxième secteur du domaine ?

En plus d'une soixantaine de célibataires, il regroupait 38 familles. Précisons que 26 familles comptant 60 enfants se réclamaient de l'Eglise catholique ; 4 se réclamaient de l'Eglise réformée, 2 autres de la religion juive et 6 familles, marxistes militants se déclaraient athées.

Mais que contient le mot « se réclamer de l'Eglise catholique » ?

— Il peut d'abord signifier, — et c'est le cas pour 4 ménages de médecins totalisant 27 enfants et dont la vie saine est un exemple salubre, — désir et volonté ferme de bénéficier d'une éducation chrétienne.

— Il peut aussi vouloir dire : demander le baptême et la communion des enfants.

— Il peut révéler simplement une attitude de sensibilité, une convenance, un accord avec la tradition « on est plutôt pour ».

MISSION ET CHARITÉ

— Il peut aussi signifier... rien du tout. Le « journal d'une mission ouvrière » du Père Loew qui a suscité tant d'inimitié le constate avec une lucidité douloureuse et redoutable.

Cette population est-elle païenne ? N'a-t-elle pas réussi à réduire le Christ au petit Jésus de la crèche ? N'est-elle pas parvenue à anéantir la Croix et à faire ignorer la Résurrection ? Ce folklore indigent plus qu'un enrichissement a trop souvent été un obstacle à une foi profonde, vivante, personnelle.

D'autres courants, dans ce monde de fonctionnaires hospitaliers nous apparaissent plus vastes, plus profonds, plus dangereux.

Le premier de ces courants, est, si j'ose forger un néologisme, la « *sécurisation* ». Entendons par là la satisfaction inconditionnée d'un désir naturel. Le goût du méridional pour une « bonne vie », c'est-à-dire une « vie tranquille » donne à cette exigence devenue tyrannique, un relief plaisant, joyeusement coloré. L'état doit parer à toutes les aventures de l'existence. Le risque sous toutes ses formes doit disparaître.

On sait tout cela direz-vous. Je croyais, moi aussi le savoir et je l'ai redécouvert, c'est-à-dire appris d'une manière plus profonde et plus personnelle. J'ai recherché dans l'Evangile le passage où il serait question d'une petite vie bien tranquille et... je ne l'ai pas retrouvé. Ne serait-ce pas une forme de la loyauté que d'apprendre aux hommes que la foi vivante au Christ vivant demande un choix, un risque. La pédagogie de la liberté, de l'acte de foi comporte l'annonce du risque qu'il faut courir, du choix qu'il faut faire entre le Christ et tout ce qu'il réprouve. Beaucoup de nos contemporains semblent devenus incapables de faire un véritable choix.

« On le sait, direz-vous encore, » mais alors pourquoi vous étonnez-vous des réactions révolutionnaires d'une certaine jeunesse ? Pourquoi vous étonnez-vous de l'apathie religieuse de tant de nos baptisés ? Avez-vous remarqué que ces tendres personnes qui s'apitoient sur le sacrifice que les magrébins s'imposent pour gagner le pain de leur famille, ces personnes attendries crient aussitôt au sacrilège, à l'attentat si nous les invitons, par exemple à se rendre de Port-de-Bouc à la Ciotat ? Cette société socialisée jusqu'à être déshumanisée n'arrive plus à percevoir les vraies dimensions de la solidarité.

Deuxième courant et deuxième obstacle, *l'imprégnation marxiste*. C'est surtout par la presse que la pensée marxiste est présente. Le résultat de son action est déconcertant. De braves gens menant une

vie somme toute assez facile, assez rétribuée pour se permettre les sports d'hiver et les voyages d'été, ces honnêtes gens qui donnent à leurs enfants, à peu près tout ce qu'ils leur demandent, arrivent à s'empoisonner l'existence uniquement parce qu'ils croient, à force de lire leurs journaux, qu'ils sont frustrés et exploités. Ils en viennent ainsi à ne pas utiliser les chances qui étaient entre leurs mains et à adopter un état d'esprit fort opposé à la liberté et au désintéressement que demande la possession du royaume de Dieu. Et cependant ce sont les mêmes qui, la nuit, se lèveront d'un bond, au premier appel d'urgence pour donner leur sang à un malade en danger. Ce sont les mêmes qui lors des incidents douloureux de la vie : deuil, rupture de foyers etc... manifesteront tous ensemble les plus rares qualités de tact, de délicatesse et aussi... de silence.

Tout cela direz-vous demeure sur le plan naturel. Oui, mais qui sait ce que cette nature appelle. Qui voudrait déclarer qu'elle ne s'ouvre sur rien et que cette générosité même n'est pas une préparation ?

Ces propos soucieux de ne négliger aucun aspect d'une réalité fort diverse pourront paraître incohérents voire contradictoires. Leur intention et avouons-le, leur prétention, est de maintenir en présence d'une réalité compliquée que le prêtre *ne doit jamais cesser d'évangéliser*.

Au hasard, quelques faits pourraient illustrer cette loi profonde.

Qu'est-il advenu du rêve du Père Satin, de construire une chapelle ? Voici : Un jour, une douzaine de parents assez décidés pour constituer une association traita avec l'administration de l'acquisition ou de la jouissance d'un terrain. Dans ce milieu où la pression sociale est très forte, je suis tenté de croire que ce geste vaut bien plusieurs messes ! Lorsque les plans de la future chapelle eurent été dressés, vus, revus, ratifiés, approuvés par la direction et par l'archevêché — Ah si Pagnol pouvait nous parler de ces négociations ! —, il fallut payer. Qui paiera demanda la voix publique ? « Pas nous, répondit-on ! Sera-ce l'Archevêché ? Il n'a pas le sou. Le Département ? Certes non ! Il est spécifié qu'il ne donnera pas un centime ni pour la construction, ni pour l'entretien. L'Eglise ? Hé oui, l'Eglise qui au Petit Arbois est ce qu'elle est partout en France, l'Eglise à payé en deux ans.

Peut-être trouvera-t-on quelqu'un pour trouver, reprenant l'objection d'un interlocuteur, que 40 000 fr est une somme trop forte pour la formation de quelques dizaines d'enfants ? Qu'il me soit

MISSION ET CHARITÉ

permis de répondre que les enfants du peuple ont eux aussi le droit d'être « reçus » et que Jésus-Christ a Lui aussi le droit d'être reçu en ce lieu.

Et aujourd'hui, la chapelle est là. Subie d'abord, elle est maintenant acceptée et même fréquentée, à Noël par 60-70 personnes, à Pâques par un peu moins et chaque dimanche par un petit noyau de pratiquants.

Mais par sa présence, cette chapelle est le rappel d'une haute présence. Son titre, « Notre-Dame des Saints Innocents » rappelle que s'il faut de la religion pour les enfants, ce n'est pas parce qu'ils sont petits mais parce qu'ils sont déjà grands et associés, par grâce et par honneur à la vie et l'œuvre de Jésus. Et parce que les grincheux trouvent que ce sanctuaire fait « fort bien » dans la pinède, parce que les chrétiens sont réconfortés, parce que les indifférents sont étonnés de l'esprit de foi témoigné en la circonstance par des donateurs de l'extérieur, il faut dire que la chapelle, à sa manière évangélise par ses murs, sa cloche au moins autant que toutes les démarches et les visites du « curé ».



Mais puisque nous parlons de démarches, reconnaissons-le, les visites amicales restreintes aux relations de bon voisinage ne peuvent suffire. Après deux années de présence, le besoin d'un bulletin paroissial non sous le costume traditionnel, mais sous la forme d'une lettre trimestrielle recueillant les menus événements de la famille villageoise, et centrée sur un sujet d'actualité parfois locale, tantôt nationale ou internationale — la Paix, le Pape, la réforme scolaire, l'Algérie, la Science d'aujourd'hui — commence à se faire sentir.

L'expérience a montré qu'il importait de trouver le ton, et qu'ensuite plus le sujet était sérieux, difficile, grave, plus la lettre était lue et commentée. Ces fascicules de dix à douze pages dactylographiées subirent au début, un sort très varié : Acceptés par les uns, mis au panier par les autres, attirant la hargne furibonde et parfois assez sotte de la presse communiste locale, ils continuèrent leur chemin. Peu à peu, ils s'imposèrent. On les réclama lorsque par oubli involontaire, ils n'avaient pas été distribués. Grâce à eux, de nombreuses conversations et des entretiens profonds et amicaux ont vu le jour. Sans eux, ils n'auraient jamais existé.

Mais éclairons vite, et avec quelle joie, un troisième fait. Le temps fort de ces années d'évangélisation au jour le jour, le mouvement qui fit changer le sens des vents contraires balayant notre plaine, ce fut cette Messe solennelle que célébra en son agonie Jean XXIII, à la face du monde. Tant que cette « Messe » dura, dans les chambrées comme dans les ateliers, transistors et haut-parleurs ne cessèrent d'en faire vivre les étapes. De mémoire d'homme, jamais un événement religieux n'avait suscité et retenu aussi longtemps une telle qualité d'attention chez tous les auditeurs. Et ici, comme ailleurs, « les Pauvres furent évangélisés ». Et c'est dans la lumière de cet arc-en-ciel, laissons lui cette dénomination, que le projet d'une grande « conversation » fut pendant quinze jours étudié et puis, finalement accepté par les chefs officiels de la cellule et des syndicats marxistes. Parmi les conclusions qui furent tirées d'une soirée caractérisée par un langage franc, une volonté de clarté, je ne retiens que celle-ci : « Il faut se connaître davantage ». Et cette conclusion, ce n'est pas moi qui l'ai formulée.



« Baptisez les nations ! » Or je n'ai baptisé personne, j'entends aucun adulte. Je n'ai pas baptisé d'européens parce que malades ou employés, ils étaient déjà baptisés. Je n'ai pas proposé le baptême aux musulmans parce que la brièveté de leur séjour ne m'a pas permis de leur parler assez longtemps. Par contre, j'ai baptisé, oui, des enfants à la chapelle. Les paroissiens du domaine prennent de plus en plus l'habitude de se marier à l'église et d'y faire célébrer les funérailles, de catholiques et de protestants. En ce domaine l'œcuménisme est solide et vivant.

Si au terme de ces trop longs propos, j'étais condamné à exprimer en quelques lignes une humble et réconfortante sagesse, je ne transcrirai que ces lieux communs dans lesquels Dieu se révèle sans cesse parce que sans cesse nous avons tentation de l'oublier. Inévitablement 3 convictions 3 pôles attisent ma réflexion et stimulent ma démarche fatiguée. Très simplement les voici :

— *La loi de liberté.*

Notre génération est très sensible à ce que j'oserais appeler d'une manière très impropre : « le droit de ne pas croire à la parole de Dieu », ou tout simplement, « le droit de ne pas croire ». Mais la

MISSION ET CHARITÉ

même génération est moins portée, du moins chez les catholiques à user de la liberté de croire, et de la liberté de proposer sa foi. Ce n'est pas attenter à la liberté personnelle de l'interlocuteur que de lui dire : « Tu as droit de me refuser, mais moi, j'ai le droit de te présenter Jésus-Christ. » Sachons rendre hommage et grâce aux martyrs de la Parole et prenons garde à ce qu'un apôtre des marxistes, Madeleine Delbrel dénonce. « Méfions-nous, nous dit-elle d'un idéalisme tentateur qui masquerait nos omissions, nos demi-mesures sous les dehors d'une vie priante et en réalité rêvante ; dehors d'une vie silencieuse, en réalité timide ; dehors d'une vie cachée, en réalité fuyante ; dehors d'une vie résignée, mais en réalité, résignée pour les autres ». Cette génération éprise d'incarnation est renvoyée à L'Incarnation du Fils de Dieu. Souvent au Séminaire, cette parole de je ne sais plus quel personnage nous a été citée ». J'ai souvent regretté d'avoir parlé, jamais de m'être tû ». (Cf. Imitation de Jésus-Christ. L. I, ch. 10, n° 1 ; ch. 20, n° 2.) Oserais-je le dire, depuis dix ans, je regrette surtout de n'avoir pas, en certaines circonstances, osé parler. Le reproche amical qui me rejoint « On ne vous voit pas assez » masque, je le crains, les alibis de ma trop timide prudence qui me souffle « Fais-toi tolérer ».

— *La Parole est action.*

L'étude de la méditation du prologue johannique a réjoui mes études autant que mon sacerdoce. « Au début était le Verbe ». En un temps où la parole humaine gouverne le monde, ne médisons pas trop vite, pas trop légèrement de la vraie Parole. Une hantise, un peu trop commune, de l'action nous fait oublier la véritable nature de l'action pour le Royaume. Dans « Ivry, ville marxiste, Madeleine Delbrel nous répète « agir... c'est-à-dire éclairer, être éclairé, se laisser faire par Dieu, apprendre à faire l'œuvre de Dieu » (p. 201). Être éclairé pour éclairer : tâche indéfinie, toujours harassante, jamais achevée. Voici trente ans, à l'exposition internationale de Paris, l'U.R.S.S. présentait avec quelle religion, les manuscrits des grands docteurs marxistes : Marx, Engels, Lénine... Ces intellectuels infatigables n'avaient pas cru renier le peuple en consacrant toute leur vie à une réflexion et à une présentation sans cesse renouvelée de leurs idées, de leurs principes.

Au commencement était le Verbe, le Verbe qui est Parole et Pensée de Dieu.

— *Mission et culture.*

Sans doute ce n'est pas parce qu'un prêtre et un missionnaire sont instruits qu'ils convertissent, mais si leur culture et leur ouverture d'esprit n'égalent pas celles de l'instituteur, ils risqueront fort de n'être pas pris au sérieux, toujours de décevoir et souvent de scandaliser. « Si vous avez pu faire quelque bien, m'a-t-on dit, c'est parce que vous avez réussi à mettre hors la loi certains slogans méprisants, » Et je crois qu'une certaine manière de maltraiter Dieu et les siens n'est plus de mise dans notre petit monde.

En quelque lieu que la Providence m'ait promené, j'ai toujours constaté que les paroissiens sont aussi justes appréciateurs de la densité de leur prêtre... que les écoliers, de leur professeur.

Je ne séparerai pas la « dialectique », l'art du raisonnement simple et sûr, de la culture sacerdotale. En ces jours où la dialectique thomiste et aristotélicienne passe de si mauvais quarts d'heure, je crois que Saint Thomas est assez grand garçon pour se défendre tout seul, mais je crois aussi que le bon raisonnement, l'art de conduire sa pensée et son langage sans incohérence est un instrument précieux voire irremplaçable. Donnons à la dialectique sa carte d'identité et sa qualification professionnelle : c'est une servante qui ne nous desservira jamais.

— *L'Écriture, dialogue de Dieu avec les hommes.*

Et parce qu'aujourd'hui les vertus du dialogue sont joyeusement célébrées, permettez-moi de vous dire que la familiarité avec l'Écriture pourrait nous initier à un dialogue assez réconfortant : avec Dieu et avec l'univers. Un jeune mécanicien arménien me demandait une Bible, « parce que disait-il, dans la Bible, il y a Dieu. » L'ancien Testament n'est-il pas au suprême degré, le livre des Dialogues : Dieu interpelle son Peuple et Israël interpelle son Dieu. A nos contemporains quelque peu fascinés par la révélation des dimensions de l'Univers pourquoi ne pas présenter ce vieux Testament qui magnifie la création, cet Univers que Dieu a fait et qui, après tout, n'est que l'escabeau de ses pieds.

« Vos connaissances religieuses ne vous serviront à rien » m'avait dit un prédécesseur qui n'était ni l'abbé Prodhomme, ni le Père Satin. Et me voici convaincu du contraire. Chaque jour je mesure la valeur de ce qui peut être donné, chaque jour, je déplore de savoir si peu. Le Père Chevrier qui destinait ses prêtres aux reje-

MISSION ET CHARITÉ

tés, aux incurables, aux caractériels, faisait prendre le doctorat en théologie à ceux qu'il envoyait auprès des pauvres. Je n'ai pas ouï dire que Mgr Ancel s'en soit repenti.

Mon pauvre ministère, si restreint dans son objet, si peu apparent dans ses manifestations et son résultat, mais si grand aux yeux de Dieu par l'amour de prédilection que Notre Seigneur porte aux pauvres, comment ne pas l'éclairer, au feu de certaines paroles de Madeleine Delbrel, une intellectuelle de grande lignée, missionnaire selon le cœur du Christ auprès des frères marxistes.

« Il faut savoir ce que coûte de vivre en un lieu athée et marxiste, d'y accepter une tâche apostolique : c'est partager au dernier échelon, mais dans toute sa rigueur le risque même de l'Eglise, la cause de toutes ses ruptures. Mais c'est aussi partager la souffrance nécessaire à toute expansion et dilatation de son royaume, de sa vie. Sans cette souffrance, là où l'Eglise reste libre, certains hommes entendraient moins la parole que dans l'Eglise du silence. »

Et le seul regret demeure, de n'avoir pas aimé, comme disait cet autre... davantage.

— Paris, 29 avril 1967.

Pierre BELLOIN.

Secrétariat pour les non-croyants

Paul VI a annoncé la création du *Secrétariat pour les non-croyants* le 24 juin 1965. Il le présente comme un :

« ... signe de l'intérêt que l'Eglise porte aux problèmes de tous les hommes, même de ceux qui sont les plus éloignés d'elle, dans le désir de les connaître d'une façon plus exacte et approfondie, afin de pouvoir mieux offrir son aide dans la recherche loyale de solutions vraies ». (*Documentation Catholique*, n° 1451, 4 juillet 1965, col. 1157).

Dans une interview le 4 octobre 1965 à un journal de Milan, Paul VI déclare : le vrai problème, c'est que l'Eglise s'ouvre sur le monde et qu'elle trouve un monde qui, en grande partie, n'a pas la foi ».

Par ailleurs la constitution pastorale *Gaudium et spes*, votée le 6 décembre 1965 au Concile, dit au n° 44 :

« L'Eglise constate avec reconnaissance qu'elle reçoit une aide variée de la part d'hommes de tout rang et de toute condition, aide qui profite aussi bien à la communauté qu'elle forme qu'à chacun de ses fils (...) Bien plus, l'Eglise reconnaît que, de l'opposition même de ses adversaires et de ses persécuteurs, elle a tiré de grands avantages et qu'elle peut continuer à le faire ».

Le 7 décembre 1965, le Concile affirmera, tant par le Décret sur l'*Activité missionnaire* que par la déclaration sur la *Liberté religieuse* que l'Eglise a pour tâche d'annoncer Jésus-Christ au monde moderne.

Lorsqu'il a été nommé responsable du *Secrétariat pour les non-croyants*, le Cardinal Koenig a donné cette déclaration :

« Des attitudes de lutte, de résistance, de comportement hostile et purement négatif, l'Eglise est passée à l'attitude de dialogue qui pose des questions et veut comprendre et aider le monde, qui n'est

MISSION ET CHARITÉ

pas pour l'Eglise quelque chose d'hostile dont elle devrait se défendre ou qu'elle devrait combattre. Le monde, comme l'Eglise l'a reconnu, est en lui-même autonome et elle n'entend pas le fuir ni le dominer, mais se rapprocher de lui avec compréhension, avec sympathie, prompte à l'aider et à le servir ». (I.C.I. n° 281).

Les 30 et 31 janvier 1967 a eu lieu à Rome, autour du Cardinal Koenig, la première réunion des Evêques (ils sont 23, de 22 pays différents) membres du *Secrétariat pour les non-croyants*. Interrogé, à l'occasion de cette réunion sur cet organisme, le Cardinal Koenig a réaffirmé :

« Quittant sa position de combat, d'opposition, de comportement entièrement négatif, l'Eglise s'est transformée en interlocuteur qui pose des questions, qui veut comprendre, qui cherche des liens. Mais qu'est-ce qui relie l'Eglise avec les incroyants ? Qu'est-ce que le catholique a en commun avec l'athée ? La seule chose et en même temps la plus profonde, *c'est d'être des hommes*. Au premier abord le dialogue ne peut donc pas être théologique, mais humain. C'est un dialogue d'une grande nécessité mais très difficile.

« ... Le Secrétariat à Rome a été pensé comme centre d'information et de coordination et comme point de départ d'initiatives pour les centres nationaux et continentaux. La plupart des travaux seront effectués en dehors de Rome...

« ... Le but du Secrétariat ne consiste pas à organiser une lutte contre l'athéisme. Il s'agit plutôt de sonder toutes les possibilités pour assurer à la religion sa place dans la société humaine, d'établir des contacts dans l'espoir de changer, du côté de l'athéisme militant, l'intolérance en tolérance.

« Une question particulièrement importante autour de laquelle croyants et incroyants peuvent se rencontrer sur le plan humain est la garantie de la paix mondiale. L'effort commun, pour un ordre mondial, pour une coexistence pacifique dans le monde devenant un, appartient donc, au moins indirectement, aux tâches de ce Secrétariat. (...) Dans les travaux postconciliaires à venir, il va s'agir de mettre en évidence dans l'éducation chrétienne et surtout dans la formation des prêtres les causes de l'athéisme et d'exposer en détail la réponse chrétienne.

« Si l'Eglise veut montrer par ce Secrétariat qu'elle est disposée à vivre sereinement en communauté et à travailler dans la paix avec tous les hommes de bonne volonté, elle doit néanmoins souligner face à l'athéisme militant que les croyants de n'importe quelle

religion ne doivent pas être contraints à l'athéisme parce que chaque homme en vertu du droit naturel inaliénable a droit à la liberté de conscience...

« La chrétienté va ainsi être obligée de se purifier de toutes les formes et excroissances du « trop humain ». Ce double défi de *faire face* et d'*amorcer un processus de purification spirituelle* suscitera l'une des plus grandes tâches spirituelles postconciliaires. Les travaux du Secrétariat pour les non-croyants veulent contribuer à l'assumer ».

Le *Secrétariat pour les non-croyants* apparaît ainsi comme un « service ». Il est d'abord un organe de réceptivité ecclésiale, et non d'abord un organe de prise de contact en vue de l'évangélisation. Le monde a beaucoup à apporter à l'Eglise, celle-ci l'a clairement dit : il s'agit ici d'être aux écoutes des signes du temps.

Ainsi, le *Secrétariat pour les non-croyants* n'a pas à être une nouvelle institution à côté de celles dont l'Eglise s'est dotée pour l'évangélisation et qui, chacune, remplissent leur tâche propre. C'est un simple office de documentation, un centre de liaison, un outil de travail, un carrefour d'information, pour l'Eglise, pour toutes les institutions d'Eglise, pour tous les catholiques. C'est ainsi que le bureau romain du *Secrétariat* a pris l'initiative d'une vaste encyclopédie où des sociologues, psychologues, philosophes et théologiens du monde entier présentent un état et une étude de l'athéisme d'aujourd'hui (publiée simultanément en cinq langues ; l'édition française du premier tome paraîtra en novembre 1967). Ceci afin de fournir des données et une réflexion.



L'Episcopat français veut, pour sa part, répondre au souhait de l'Eglise d'un dialogue avec les non-croyants. Il vient de réunir, le 10 octobre 1966 et le 24 février 1967, par l'entremise de son Secrétariat général et sous la conduite de Mgr Marty et de Mgr Lallier, les consultants français du *Secrétariat pour les non-croyants*.

Un bureau français du *Secrétariat pour les non-croyants* a été établi, ayant pour tâche de recueillir toutes les données de l'athéisme en France, les études sur l'athéisme, les expériences pastorales de rencontre avec les non-croyants et de les retransmettre à l'ensemble des Evêques, prêtres et laïcs de France ainsi qu'au Secrétariat romain. Il s'agit donc, rappelons-le, d'un organe de récep-

MISSION ET CHARITÉ

tivité et non de directive, un service et non pas une institution ; c'est un lieu de suggestions et d'impulsions au service de l'Episcopat, au service des organisations qui veulent l'utiliser.

En ce sens, le Bureau français du *Secrétariat pour les non-croyants* rédige un bulletin d'information qui, périodiquement, est envoyé aux Evêques et à ceux qui souhaitent se consacrer plus particulièrement à ce travail, que l'Eglise propose, de dialogue avec les non-croyants.

Par ailleurs le *Secrétariat général de l'Episcopat* lui a demandé d'établir un inventaire sociologique de tout ce qui a été publié sur l'athéisme en France depuis dix ans afin de faire le point sur la question.

Le Bureau français recevra avec reconnaissance toutes réflexions sur l'athéisme, tout rapport sur des expériences pastorales de rencontres avec des non-croyants, toutes suggestions.

Voici une note indiquant la tâche du *Secrétariat pour les non-croyants* et la disponibilité du Bureau français.

— Si vous voulez utiliser, pour une chose ou une autre, les services du Bureau français, ou proposer suggestions, avis, critiques, voulez-vous vous adresser au permanent qui assure la liaison :

P. Jean-François SIX

127, rue Notre-Dame-des-Champs

75 - PARIS (6^e)

Le docteur Ramsey, archevêque de Canterbury, pèlerin de l'unité

Le voyage en France du Dr Ramsey a pris bientôt les allures d'une marche triomphale.

Voici 50 ans quand j'étais sur les bancs du collège des Pères jésuites d'Amiens, en compagnie d'un garçon fort doué, Philippe de Hauteclocque qui devait s'illustrer sous le nom de Leclerc les protestants nous étaient présentés comme des êtres particulièrement dangereux. Pénétrer dans un temple nous aurait semblé une démarche particulièrement coupable.

Que les temps sont changés !... Le Pape Jean XXIII a ouvert les portes du Vatican sur le monde. Sous le souffle de l'Esprit Saint il a mis en route Vatican II et il a passé les rennes au Pape Paul VI, qui continue à creuser le sillon ouvert par son prédécesseur. Qui aurait osé penser qu'en l'an de grâce 1967 l'archevêque de Canterbury viendrait en France rendre visite à l'abbaye du Bec Hellouin, à Rouen et enfin à Paris où il fut reçu à Notre-Dame par Mgr Veuillot, archevêque de Paris, à l'UNESCO, à l'Institut catholique de Paris. A son arrivée le Primat d'Angleterre a précisé ainsi le sens de son voyage :

« Je suis très heureux de me trouver à Paris, où j'espère que les nouveaux contacts établis au cours de ma visite favoriseront l'esprit d'unité grandissant entre chrétiens que le Concile du Vatican a tant fait pour promouvoir ».

Il n'entre pas dans notre propos de présenter une étude exhaustive de ce voyage ni d'aborder les points « chauds » qui s'oppo-

MISSION ET CHARITÉ

sent encore à la réunion des chrétiens. Plus simplement nous voudrions cerner la figure de l'illustre visiteur et saisir en « flash » quelques instants émouvants ou pittoresques de ce séjour en France.

Qui est le Dr Ramsey ?

Et d'abord qui est le Dr Ramsey ?

Arthur Michael Ramsey est né le 14 novembre 1904 à Cambridge. Après des études secondaires à Repton et des études universitaires, le Dr Ramsey étudia au collège théologique de Cuddesdon. Ordonné prêtre en 1929 il fut six ans sous-directeur du Collège théologique de Lincoln. Dès 1952, il devint archevêque d'York. Elu centième archevêque de Canterbury, le 5 juin 1961, comme successeur immédiat du Dr Geoffroy Fisher il fut intronisé le 27 juin de cette année.

En 1942, le Dr Ramsey a épousé Mlle Joan Hamilton. Après ses visites à l'abbaye du Bec-Hellouin et à Rouen où il déposa une gerbe sur l'emplacement où fut brûlée Jeanne d'Arc, la première rencontre parisienne de la prise de contact tant voulue par l'« archevêque de l'Unité » eut pour cadre Notre-Dame de Paris. Mgr Veuillot accueillit au grand portail le Dr Ramsey auquel il donna l'accolade fraternelle. A l'Institut catholique le Primat d'Angleterre est fait docteur honoris causa en présence d'un grand nombre de personnalités dont le cardinal Feltin, Mgr Veuillot et Mgr Haubtmann.

La journée du dimanche était réservée à des cérémonies religieuses à la cathédrale américaine et à la chapelle de l'ambassade de Grande-Bretagne. Pour achever son allocution le Dr Ramsey déclara : « Le secret de l'unité des chrétiens n'est pas dans la doctrine ni dans les questions de réajustement ecclésiastique, mais dans la volonté de tous les chrétiens ».

Réception à l'Elysée.

C'est samedi que le général de Gaulle a reçu à l'Elysée le Dr Ramsey. L'entretien a duré vingt-cinq minutes. A sa sortie l'archevêque de Canterbury a été assailli par les journalistes avides des moindres détails sur l'entrevue. « Nous avons parlé, avec le général, des questions qui préoccupent tous les chrétiens. Cette entrevue est pour moi un grand privilège ».

Juste avant de s'envoler pour l'Angleterre le Dr Ramsey a tenu, au Cercle Interallié, une conférence de presse organisée avec ce sérieux et ce souci du détail qui caractérisent l'Angleterre.

Une cinquantaine de journalistes étaient présents représentant des journaux anglais, américains, suisses, hollandais, etc...

Un diplomate de l'ambassade explique la façon dont vont se dérouler les opérations. « Vous êtes priés, Messieurs, de dire le nom de votre journal et votre propre nom. Vous pouvez poser n'importe quelle question. Sa Grâce y répondra ».

Un personnage typiquement britannique.

Le Dr Ramsey en robe violette fait son entrée d'un pas alerte. Ses soixante-trois ans supportent gaillardement cette sorte de Marathon qu'il mène depuis trois jours. En le voyant de près, je ne sais pourquoi je songe à Winston Churchill. La ressemblance n'est pas du tout dans les traits, dans la figure bien burinée, dans la couronne de cheveux blancs qui lui font une sorte d'auréole. Mais c'est un même personnage typiquement anglais, décidé à tout, énergique et diplomate tout à la fois, avec un regard clair qui ne cherche pas à décontenancer son interlocuteur, mais au contraire à le mettre en confiance.

L'archevêque de Canterbury parcourt du regard l'assemblée et lance un retentissant « Good morning » ! qui d'un seul coup réchauffe l'atmosphère. « Je suis heureux d'être au milieu de vous, dit en substance le Dr Ramsey. Je n'ai pas voulu quitter la France sans remercier les membres de la presse écrite, parlée, télévisée pour la façon très large et très cordiale dont elle a rendu compte dans le détail de notre voyage. Je suis à votre disposition et prêt à répondre à vos questions ».

Comme un funambule sur corde raide.

Entre alors en scène un personnage dont le rôle est capital : Miss Susanna Vernon, traductrice. Armée de crayons finement taillés, carafe d'eau et verre à sa portée, micro, fine, élégante, très distinguée cette spécialiste va pendant une demi heure se livrer à une gymnastique intellectuelle qui n'est pas sans s'apparenter au travail du funambule à dix mètres de hauteur sans filet. La question, formulée en anglais ou en français, est traduite immédiatement et la réponse de même. Le débit de l'archevêque est rapide, parfois saccadé, il semble que les idées vont plus vite que les mots. Sur le bloc de papier le crayon de Miss Vernon court rapidement et trace des hiéroglyphes,

MISSION ET CHARITÉ

De la pilule... aux mariages mixtes.

— Michel Léonard, *France-Soir*. Votre Grâce a-t-elle l'impression d'avoir été reçue en France mieux ou moins bien qu'elle ne l'escomptait ?

Un vaste sourire éclaire le visage plein de sympathie du Dr Ramsey. Les sourcils qu'il a blonds et très fournis semblent doués d'une vie propre. Comment expliquer cela ? Ils semblent mener une petite danse personnelle, former deux points d'interrogation ou frémir à l'horizontale.

La réponse arrive vite, péremptoire :

— On m'avait dit que je serais reçu chaleureusement. La chaleur a dépassé tout ce que je pouvais espérer.

— Joseph Brandicourt, *Echo Illustré de Genève*. Monseigneur pensez-vous aller prochainement en Suisse et y prendre des contacts comme ceux que vous avez eus en France ?

— L'an dernier après avoir été reçu par le Pape Paul VI j'ai passé deux jours à Genève. Il m'a été donné de prêcher dans une vieille et grande église qui parle de précieux souvenirs de Calvin. Et comme je fais partie du Conseil Œcuménique des Eglises, je suis amené à venir assez souvent en Suisse.

— Chuzel, de l'Agence France-Presse. Quels sont, Monseigneur dans ce voyage, les moments qui resteront dans votre mémoire ?

Un lion débonnaire.

L'archevêque de Canterbury passe ses mains sur son visage, essaie de remettre en place la couronne de cheveux blancs et indociles qui font penser à la crinière d'un lion, mais d'un lion débonnaire.

— Tout ce voyage demeurera pour moi inoubliable. Si, cependant, il faut choisir trois ou quatre moments qui émergent, je dirais : l'accueil des moines du Bec-Hellouin, la cérémonie œcuménique à Notre-Dame où, l'archevêque de Paris m'a donné une fraternelle accolade. Nous avons prié ensemble, agenouillés devant le Saint Sacrement placé au pied même de Notre-Dame, l'audience que m'a réservée le Président de la République et enfin la séance à l'Institut Catholique de Paris où j'ai été fait docteur honoris causa.

Dans le calme, l'ordre et la dignité le feu roulant des questions ne cesse pas et le Dr Ramsey répond avec précisions sur des sujets aussi divers que « la pilule », les mariages mixtes, le rite d'ordi-

nation, la validité des ordinations, etc. Ceux qui posent ces questions sont des spécialistes tels que le R. P. Rouquette, des *Etudes*, le Père Galley de la *Croix*, etc.

Traduire sans trahir.

Avec une méritoire vaillance, Miss Vernon traduit sans trahir. Parfois cependant une petite lueur d'angoisse apparaît dans son regard et elle lance un discret S.O.S. aux adjoints du Dr Ramsey.

— Une seule question, maintenant, car il est l'heure de gagner Orly.

D'un geste des mains l'archevêque de Canterbury dit un dernier merci à la presse. En se retournant il aperçoit une énorme tapisserie, représentant un enfant sur un trône et recevant une couronne.

Visiblement intrigué le Dr Ramsey demande des explications. Que représente la belle tapisserie qui derrière la tribune orne ce salon.

Le R. P. Rouquette donne la clé de l'énigme : Il s'agit du grand prêtre Joad homme de Dieu et politique habile tenant tête aux fureurs d'Athalie.

Un énorme éclat de rire secoue l'archevêque. L'ouragan dissipé on entend cette répartie :

Il me fallait venir en France pour rajeunir mes connaissances bibliques.

La traductrice range ses crayons et son bloc.

Comme je la félicite de sa virtuosité :

— Ah ! Monsieur, je suis plus habitué aux conférences économiques qu'aux conférences œcuméniques.

Joseph BRANDICOURT.

Dieu, connais pas !

par Christiane FOURNIER.

Pourquoi ce titre ? (1)

Pierre de scandale ?

Hypothèse sans fondements ? Peut-être même injurieuse à l'égard des Jeunes : de certains Jeunes qui, envers et contre tout, feront de leur vie « quelque chose ».

L'enquête ayant été menée, le lecteur qui aura bien voulu la suivre du commencement à la fin, apportera sans doute à nos conclusions fragiles et provisoires sur les Jeunes d'autres expériences, d'autres témoignages.

Il semble en tout cas que l'urgence nous pousse à entrer dans le vif de ce qui est pour certains une grande aventure spirituelle, pour d'autres une mésaventure.

Avec l'approbation du Pape, le cardinal Ottaviani a envoyé récemment à tous les présidents des conférences épiscopales et aux supérieurs des congrégations religieuses une lettre importante signalant des opinions *singulières* et *dangereuses* au sujet desquelles les évêques sont invités à enquêter pour fournir avant Noël, leurs réponses au Saint-Siège.

Ces opinions, les voici :

1. **La révélation** : la tradition est délaissée. En ce qui concerne les Saintes Ecritures, on tend à limiter la part de l'inspiration et de l'inerrance, tandis que la valeur historique des textes est contestée.

2. **Les formules dogmatiques** : on les prétend soumises à l'évolution historique, et on avance que leur sens objectif est susceptible de changements.

(1) Grâce à l'amicale autorisation de l'auteur nous présentons ici le propos et les perspectives de l'excellent ouvrage que Madame Christiane-Fournier a consacré à l'angoissante question de l'ignorance de Dieu en notre temps — Paris, J. de Gigord, 1966.

3. **Le magistère ordinaire** est minimisé, aussi bien celui des évêques que celui du Pape. Il est relégué au rang de « simples opinions ».

4. **La vérité** : en place d'une vérité absolue, ferme, immuable, certains cultivent un relativisme selon lequel la vérité est soumise au rythme de l'évolution et de l'Histoire.

5. **Le Christ** : même en ce qui concerne le Christ, on adopte des concepts de « nature » et de « personne » dont on ne voit pas comment ils peuvent s'accorder avec les définitions dogmatiques et on en vient à réduire le Christ à un simple homme « qui aurait acquis peu à peu la conscience de sa filiation divine ». De même pour sa conception virginale, pour ses miracles et pour sa résurrection, « concédés en parole », mais qui sont ramenés, en réalité, à des faits purement naturels.

6. **Les sacrements** : certains points sont ignorés, d'autres négligés. Par exemple on concède trop au « symbolisme » à propos de la « présence réelle », ou on insiste outre mesure sur l'idée d'agapes et on néglige celle du sacrifice.

7. **La pénitence** : certains préfèrent y voir un moyen de réconciliation avec l'Eglise et négligent d'insister sur la réconciliation personnelle avec Dieu, et vont jusqu'à prétendre que la confession individuelle des péchés n'est pas nécessaire.

8. **Péché originel** : certains minimisent la doctrine du Concile de Trente à son sujet. Ils obscurcissent soit la faute originelle, soit la transmission du péché à l'humanité.

9. **La morale** : des erreurs non moins graves circulent à propos de la théologie morale. Certains rejettent toute moralité objective et affirment la légitimité d'une « morale de situation ». Ils propagent des opinions perverses sur les questions sexuelles et sur le mariage.

10. **L'Œcuménisme** : le Saint-Siège loue ceux qui s'inspirent du décret conciliaire correspondant, mais il s'afflige à propos de ceux qui sollicitent le décret, si bien que l'unité de la foi et de l'Eglise se trouve en danger et qu'on aboutit à un « irénisme » et à un « indifférentisme » étrangers à l'esprit de Vatican II.

Jusqu'à quel point ces opinions dont le danger est manifeste se sont-elles installées dans le cœur et dans l'esprit des Jeunes ?

Une menace pèse sur eux. Pouvons-nous les aider ?



MISSION ET CHARITÉ

Voici les questions que nous avons posées à des garçons et à des filles entre 13 et 20 ans, au hasard de rencontres et, aussi, en essayant de toucher tous les milieux différents :

1. Dis-moi qui tu es.
2. Quel a été le plus beau moment de ta vie ? le plus dur ?
3. Que seras-tu plus tard ?
4. Qui admires-tu ?
5. As-tu beaucoup d'amis ? Mais qui est un ami ?
6. Irais-tu dans la lune, si on te le proposait, à tes risques et périls ?
7. Veux-tu, un jour, partir de chez toi ?
8. Fais-moi le dessin de ta maison.
9. Peux-tu aimer des gens que tu ne connais pas ?
10. Veux-tu être riche ? Que ferais-tu de ton argent ?
11. Qui est, selon toi, un Chinois ?
12. Qu'est-ce, selon toi, qu'une révolution ?
13. Veux-tu classer ces mots par ordre de préférence : réussite, amitié, courage, victoire, révolte, sacrifice, honneur, débrouillage.
14. Un cas de conscience. Réponds si tu peux : tu vois un de tes camarades qui prend dans le pupitre d'un autre, par exemple, l'argent de son camarade. Il ne t'a pas vu. Personne ne vous a vus. Il est beaucoup plus fort que toi. **Que fais-tu ?**
15. Quel est le plus beau film que tu as vu ?
16. Ton plus beau livre ?

Ces questions ne sont ni exclusives, ni limitatives. Elles ne sont pas des tests mais des terrains de dialogue. En fait, un acheminement vers la question de confiance, la seule qui nous occupe :

— Quel est le sens de la vie ? Que demandez-vous à la vie ? Le sens religieux est-il mort, est-il frustré ? N'attend-il qu'une étincelle pour que la flamme soit ranimée ?

AINSI AVONS-NOUS ABORDE SUR LA TERRE DES JEUNES.

Où en sont-ils ?

Où en sommes-nous ?

Le monde chrétien s'est-il détourné d'eux ? Ou bien eux, les Jeunes, se sont-ils détournés du monde chrétien ?

Les 3 milliards et quelque 200 millions d'hommes qui peuplent aujourd'hui la terre comptent entre 45 et 50 % de moins de vingt ans.

Dans 20 ans, la population aura passé de 3 à 6 milliards.

La masse des Jeunes, atteinte d'un gigantisme qui aurait été cent ans plus tôt (les hommes n'étaient qu'un milliard) tenu pour démentiel, imposera à un monde nouveau ses lois nouvelles. Afin de vivre mieux. Ou simplement de vivre. Ou peut-être, matériellement de survivre.

Notre « aujourd'hui » que les techniques de demain se représenteront comme un jeu d'enfant est déjà, même si nous essayons de fermer les yeux, une affaire de Jeunes.

— Pourquoi vous occuper de nous ? demandent certains. Finissez donc de vivre votre vie, vous, adultes, promis à la mort et laissez-nous vivre entre copains.

Mais ils ont vite fait, ces Jeunes, de devenir adultes à leur tour.

Demain, ils seront pris de court, comme nous aujourd'hui. Impuissants à résoudre les problèmes d'urgence qui réclament cependant des solutions d'urgence.

Les apprentis-sorcières qui ont fait le monde où nous sommes ne sont pas pourvoyeurs d'équilibre. Tentés ou harcelés par le défrichage de l'espace où ils tiendront peut-être les commandes de toute survie terrestre, ils confient l'affaire des Jeunes aux spécialistes de l'âme : psychologues, psychiatres ; et sociologues, éducateurs.

Mais l'âme des Jeunes, dans quelle prison sans frontières est-elle enfermée ?

Une crise de détérioration morale est la marque de notre temps.

Certains la blâment, d'autres la louent ; la plupart s'en accommodent au mieux de leur profit.

— Cela ne tient pas à l'homme, dit-on, mais au contexte dans lequel il est placé.

Bien fragiles sont les causes matérielles dont les prolongements spirituels atteignent, progressivement, tous les pays de civilisation analogue ; et peut-être tous les pays de toute la terre.

L'afflux des Jeunes vers les Villes-du-Confort, la montée démographique provoquaient l'amoncellement des êtres humains dans d'innombrables locaux. Parmi cent autres, ce problème-là paraissait d'importance. Statisticiens et urbanistes se sont mis à l'ouvrage. Depuis 10 ans, depuis 15 ans, des agrégats humains ont été construits. Avec des moyens neufs, à une cadence accélérée, les Grands-Ensembles méprisant le silence des campagnes, devenaient les dortoirs de la Ville. Mais chaque année passant apportait la preuve que la question-maîtresse du logement était ajournée ;

MISSION ET CHARITÉ

non résolue. L'effort de construction n'était pas proportionné aux multiplications des demandes. On n'avait pas prévu, on ne pouvait peut-être pas prévoir, qu'il aurait fallu dix fois plus de logements ; et à des prix répondant aux besoins des gens. On n'avait pas prévu qu'un certain renouveau du marché noir s'installerait dans les rouages du mécanisme et en fausserait le rendement humain. On n'avait pas prévu, on ne pouvait peut-être pas prévoir que ces Grands-Ensembles seraient des corps sans âme.

On ne pouvait pas prévoir que les adultes, déliés de leur passé sans joie, affamés de tous les comforts, formeraient la nouvelle race des insatisfaits. On ne pouvait pas prévoir que les enfants bientôt trop nombreux dans ces nouveaux logements trop étroits, seraient repoussés de chez eux, se réuniraient en bandes sur les terrains vagues où ils inventeraient, pour leur plaisir, d'étranges royaumes.

Les privilégiés ont grandi normalement.

Ils ont été à l'école.

On a construit, comme on pouvait, des bâtiments scolaires ; mais pas assez vite. Et puis on n'avait pas assez de maîtres dans ces écoles neuves. Peut-être parce que ce métier n'est pas assez rentable. Peut-être parce que, pour l'aimer, il faut aborder l'enfant d'âme à âme : et que grands et petits vivaient, le plus souvent, comme s'ils avaient perdu leur âme.

Des troupeaux dans les terrains vagues, des troupeaux aux portes des écoles, des troupeaux aux portes des lycées. Ici encore, ça ne va pas. Les aristocrates d'hier qui, aujourd'hui, ne sont qu'aristocrates de l'argent, prétendent devenir des intellectuels, des dirigeants. Cela ne tient pas debout dans le monde où nous sommes.

Mais qui le leur fera comprendre ?

Les programmes scolaires sont rénovés, réajustés. Mais ce devait être l'aboutissement d'une longue étude théorique et concrète. Et il faut aller vite. On repousse les candidats amateurs d'un bac surchargé qui ne ferait d'eux, en admettant qu'ils le passent jamais, que des revendicateurs. Ils se récient. Les meilleurs — même si la sélection est imparfaite, en gros, elle est valable — s'écrasent dans les « amphis » des « Facs ». Estimation sommaire : la moitié de ces étudiants ne visent aucun but précis. Ils passent le temps de leur adolescence. Comment, plus tard, adapteront-ils leur vie à un monde social en perpétuel devenir ? Et sur quelles bases ? Et pour quelles fins ?

A tant de ratages, quels remèdes ?

A tant de compressions, quelles évasions ?

— Ouvrons les vannes de l'espace, suggèrent quelques maîtres de la réforme.

L'idée se propage avec des gerbes d'étincelles. Avec les facilités accordées, dans ce temps où la distance n'est plus, voici des groupes de Jeunes, mieux, des équipes, lancés sur les chemins du ciel du monde. Travaillant pour un village de l'Afrique noire, de l'Amérique latine — loin.

Raisons qui s'entrechoquent, les unes les autres.

— J'ai « l'ailleurs » dans la peau ! dit Bernard.

— Je veux réussir, dit Jean-Luc. Connaître le pays où l'on gagne le plus d'argent, le plus vite.

Le petit frère Patrick, dans les mêmes temps, partait pour l'Inde.

« Frère des hommes », comme son fondateur, le Frère Armand, avait été Petit Frère des Pauvres. Il y avait là-bas, dans ce bout du monde, des enfants qui, sur notre terre saturée de richesses, mouraient de faim. Des milliers, des centaines de milliers d'enfants.

On lui avait bien dit :

— Ce que vous ferez, petit frère, c'est moins qu'une goutte d'eau dans la mer.

M souriait :

— C'est juste cette goutte d'eau qui importe.

Je connais ceux, je connais celles qui ont dit :

— Tu reviendras, petit frère ?

— Peut-être, dans deux ans.

— Pourquoi : peut-être ?

— Si Dieu le veut.

Patrick est mort. C'était en 1963. Il avait 20 ans.

Curieux croisement des phénomènes sociaux. Le monde vient vers ceux qui ne partent pas. Ce monde re-fabrique par le petit ou par le grand écran. L'information, promesse du lendemain, est le pain quotidien des téléspectateurs. Et ce pourrait être une chose extraordinaire que de faire couler le sang des hommes — le sang de l'âme — à travers cette communauté de Jeunes hommes qui apprennent demain, si les donneurs de ce sang, si les bénéficiaires de cette transfusion, avaient, les uns et les autres une âme : ou du moins s'ils savaient que cette âme existe.

Mais voici que les murs de la Ville pavoièrent avec des affiches « sen-sa-tion-nel-les ». Gangsters, revolver au poing ; filles, lan-

MISSION ET CHARITÉ

cées par l'argent, pour l'argent, sur le marché de la traite internationale.

Ni morale, ni moralité. Des faits. Un point, c'est tout. Montrez aux Jeunes ce qui réussit. Le diable promet le succès : « Allez donc au diable, s'il existe ! »

Ils y vont. Ils ont 20 ans.

Marcel Clément dans son indispensable petit livre : **France, pays de mission ou de démission** (1) appuyé sur les statistiques établies par Missi (2) annonce des chiffres qui, dans leurs approximations inévitables, jettent un flash sur la déspiritualisation qui semble nous toucher comme un phénomène cosmique.

Il y a actuellement en France sur 48 millions d'habitants, au moins 40 millions de baptisés catholiques.

35 millions ont été au catéchisme.

28 millions sont mariés religieusement.

10 millions pratiquent régulièrement.

15 millions font leurs Pâques,

32 millions désirent être enterrés à l'église.

Et « l'exégèse » de l'auteur :

« La pratique religieuse évolue au cours de la vie. Alors qu'une forte proportion de baptisés va au catéchisme, la « persévérance », après la communion solennelle, est très inégale. Selon les cas ou les milieux, 25 à 80 pour cent de Jeunes cessent toute pratique vers 14 ans. Le nombre des pratiquants décroît encore au moment du service militaire et du mariage. Il atteint son minimum vers les âges de 35-40 ans. Il remonte ensuite. »

On dirait volontiers, comme dans nos vieux exercices de logique : « De deux propositions négatives, on ne peut rien conclure. » Les paroles de Missi sont prudentes :

« Ainsi, à l'heure présente, l'Eglise de France doit accepter le fait inconfortable d'être 80 pour cent et 20 pour cent à la fois... Il est dur pour l'Eglise de France d'ignorer ce que peuvent bien être ceux qui ne sont ni les 20 pour cent qui pratiquent, ni les 20 pour cent qu'elle n'a pas baptisés. »

Le mal de notre temps atteint les Jeunes dans leur totalité et, le plus souvent dans leur irresponsabilité. « Ils sont comme ils sont ». Le mot est dans le vent parce qu'il est dans le fait.

Ces récits qui vous montreront, concrètement, la malaventure

(1) Marcel Clément : *France, pays de mission ou de démission*. Ed IPSO, 1, place Saint-Sulpice, Paris VI^e.

(2) Numéro spécial de « Missi » sur « l'Eglise de France », janvier 1965, 6, rue d'Auvergne, Lyon.

du couple désuni, le drame des enfants seuls, la déraison — aux yeux des hommes — du mal dans le monde sous la forme des plus innocentes victimes ; ces récits qui vous retransmettront les propos des adolescents, et, par la voix des Jeunes, plus de motifs de désespérer de l'âme que de motifs d'espérer : en somme, vous apporteront-ils quelque chose que vous ne connaissiez pas ?

Et l'on se dirait : « A quoi bon ? » jusqu'au découragement.

On se dirait cela, si la main de l'ange ne venait tout à coup se poser sur le cœur. Mais voyons, tout est possible dans une sorte d'allégresse qui ne vient pas de la « rentabilité ». Et si, à la faveur de tel ou tel événement une nouvelle lumière éclairait justement le coin d'ombre qui faussait l'harmonie et le sens du tableau ? Si ce mince faisceau de lumière faisait soudainement apparaître l'ouverture de la porte que nous avions crue fermée ?

Si nous aussi nous avons le pouvoir — dérisoire et essentiel — de faire éclore cette goutte d'eau dans la mer ?

Un combat pour la justice

La guerre des paysans de 1525

par André BOGAERT.

La révolte des paysans est une sorte de merveille tant elle est opposée à la nature des choses. Patient comme sa terre, soumis aux lois inflexibles des saisons, aux caprices du temps, à la sécheresse comme à l'inondation, il a manifesté d'un seul coup sa colère cet homme simple, droit, vertueux, de qui la vie enfin est une longue espérance.

Il a fallu certes une grande cause pour arracher 500 000 hommes à leurs chaumières, une grande injustice et une grande exaspération. L'opinion des chefs en témoigne : Thomas Müntzer voulait « mettre en commun tous les biens de la terre », Wolf Gerstenwell ambitionnait de « faire goûter aux riches l'amertume de la pauvreté », Eberlin de Gunzbourg prônait « la richesse pour les pauvres, l'égalité pour tous », Hans Hartlieb, le barbier de la rue longue à Bamberg, voulait simplement « tout niveler ».

Ainsi commençait, il y a 450 ans, le premier acte de la grande révolution pour la justice. Sauvagement réprimée en Allemagne, les ferments en passaient aux Pays-Bas pour gagner l'Angleterre puis l'Amérique, et revenir de là-bas, après la victoire de 1776, battre les rives de l'ancien continent, s'étendre par la France à l'Europe entière, à la Russie il y a peu, et, sous nos yeux, à l'Asie même.

Antécédents

La guerre des paysans est un drame. Elle en a l'éclatement imprévu, le caractère déconcertant, le développement rapide, la fin lamentable. Elle éclôt, se déploie et disparaît en 10 semaines. Mais si elle est dans l'histoire un météore lumineux et sanglant, elle avait été précédée de nombreuses explosions mineures qui en avaient fixé peu à peu les éléments constitutifs.

En 1381, en Angleterre, John Ball rejetait le servage et annonçait l'égalité pour tous : « Quand Adam bêchait et qu'Eve filait, où était le gentilhomme ? » Quand il fut jeté dans les fers, les paysans marchèrent sur Londres, attaquèrent les riches, les seigneurs, les abbayes, mirent à mort l'archevêque de Cantorbery et le grand chancelier, prirent d'assaut la prison et le délivrèrent. Puis ils jetèrent dans la Tamise toutes les richesses qu'ils avaient dérobées. Tel fut le prodrome de la lutte armée des inférieurs.

Dès 1323 avaient eu lieu, en Flandre, des soulèvements contre l'Eglise propriétaire. Avec la Jacquerie de France, en 1356, s'était manifesté un élément nouveau. En vue de restaurer l'antique liberté dont ils avaient la nostalgie, et pour la première fois, les paysans faisaient appel au roi. Ainsi se trouvait inaugurée cette convention tacite qui unirait le peuple au souverain jusqu'en 1789, contrat non écrit qui ne serait déchiré que le jour où le monarque n'apparaîtrait plus que comme le souverain de 100 000 hommes, oppresseurs eux-mêmes de 24 millions d'autres.

En Allemagne même, Worms, travaillée par les idées hussites, se soulevait en 1431. Jean Huss, brûlé à Constance en 1415, avait laissé de grands souvenirs. Selon lui, l'homme en état de péché n'était plus investi de sa charge, et s'il ne faisait pas bon usage de son bien il était en état de péché, seul le croyant pouvait donc posséder. En foi de quoi 3 000 paysans, armés de piques, de cuirasses, d'arbalètes, marchèrent sur le gouvernement aristocratique des clercs et des notables où ils n'avaient aucune part. Ils arboraient un gros soulier pendu à un bâton. Ainsi naissait le **Bundschuh**, c'est-à-dire le gros soulier du paysan, en opposition à la botte du seigneur. Tous les émeutiers se rangeront désormais sous son égide.

En 1476, un agitateur, Hans Bohm, considéré par le peuple comme un saint, était brûlé à Wurzburg comme hérétique. Que disait-il à des milliers de paysans rassemblés autour de lui ? Que la Vierge lui était apparue, qu'elle lui avait révélé la grande colère

MISSION ET CHARITÉ

de Dieu contre le Clergé, le pape et l'empereur, qu'il était temps d'envoyer au travail les princes, les chevaliers, les comtes, que les poissons des rivières comme le gibier des champs devaient appartenir à la communauté, qu'au surplus quiconque massacrerait 30 prêtres serait assuré du salut éternel. Il était fou. Le jour qu'il fut arrêté il prêchait tout nu dans une auberge.

En 1486, en Alsace, l'exaspération était extrême : « Nous voulons être libres comme les Suisses et partager l'autorité religieuse comme les hussites », et leur chef Anselme de Massmünster, avec un varlet comme aide de camp, suivi de 2 000 hommes, jurait « la haine au monde entier ».

La même année Augsbourg se soulevait. En 1491, les paysans de l'abbaye de Kempten arboraient le **Bundschuh** sous la direction du capitaine Hugo d'Unterasried. En 1493, les vassaux de l'évêque de Strasbourg refusent l'impôt, dépouillent les Juifs et réduisent les curés à l'usage d'un seul bénéfice. La répression fut immédiate. Mais les suites en allaient être terribles ainsi que l'avaient annoncé les deux écartelés de Bâle.

A partir de cette date, les difficultés vont croissant, les soulèvements se multiplient, les gros bénéficiers prennent peur. En 1499, les révoltés de Schlestadt combattant tout à la fois les Juifs, les prêteurs à gage, les usuriers, les tribunaux ecclésiastiques, les cloîtres, les biens d'Eglise. Ils prétendaient entretenir eux-mêmes les pasteurs qu'ils se seraient d'abord élus.

En 1502, le **Bundschuh** de Spire voulait « conquérir la liberté par les armes » et formait une conspiration considérable de 11 000 hommes et de 4 000 femmes. Le complot découvert, les chefs furent saisis et livrés au bourreau. Mais plusieurs réussirent à s'enfuir en forêt Noire, dont Joss Fritz qui allait jouer un grand rôle dans les événements à venir. Il avait été lansquenet, il était éloquent, il savait « où le soulier blesse la pauvre », il proclamait la paix universelle et voulait qu'il n'y eût ni grands, ni serfs, ni usuriers. Le curé de Lehen, près de Fribourg, proclama « l'entreprise divine » et ainsi se constitua le **Bundschuh** de Lehen, auquel deux autres s'adjoindraient entre 1502 et 1517.

En 1513, le Wurtemberg s'organisait en une association du **Pauvre Conrad** rattaché au **Bundschuh** de Lehen. L'occasion de la rébellion avait été la tyrannie insupportable du duc Ulrich. Parjure, débauché, cruel, véritable satrape oriental, avec un million de dettes, le bourreau du Wurtemberg. Il falsifiait les poids et les mesures, pressurait les pauvres et faisait de l'injustice un système

de gouvernement. Les révoltés réclamaient « la liberté de la chasse, de la pêche, l'usage des bois, la suppression des taxes supplémentaires », ils suppliaient le duc de gouverner à la manière de ses ancêtres. Il se rend à leur camp, se fait conciliant, leur demande de déposer les armes puis il les égorge.

Les répressions n'apaisaient rien. Au contraire, les positions se durcissaient des deux côtés. Les paysans en venaient à proclamer l'abolition de toute propriété et l'exécution des propriétaires. « Si les riches ne partagent pas avec nous, leurs entrailles se répandront à terre ». En 1517, de l'Alsace au Tirol le feu couvait. L'agitation était générale, en rase campagne comme dans les villes, avec des explosions sporadiques et sans lendemain.

Tels furent les prolégomènes de la révolution pour la justice où la cause sociale était réelle et où, dans le principe, Luther ne fut rien.

Jugements divergents

On ne peut connaître une chose que par le détail. Mais comme il est, dans la matière de la guerre des paysans infiniment divers, les jugements portés ont toujours été divergents, superficiels, imparfaits. Le nom même est ambigu, car ce ne sont pas les seuls paysans qui y ont pris part, ils ont eu la sympathie active des petits citadins, des tisserands surtout, du bas clergé et de nombreux chevaliers.

Ce qui rend le jugement si malaisé, c'est l'abondance insolite des documents qui approchent de la vérité, la décrivent, la contournent mais ne la dominant pas. Il s'y mêle le concret et l'idée, l'anecdote et la synthèse, la passion religieuse et la stupidité, l'étroitesse de vue des sabreurs, la pusillanimité des clairvoyants. Il s'y ajoute le caractère disparate des protagonistes dont quelques-uns sont des sortes de saints, des sincères, entièrement dévoués à leur cause, auxquels s'adjoignent des exaltés, des trublions, des suiveurs, des charlatans, des misérables, des profiteurs, des assassins. Il sort des rats de tous les ruisseaux.

Les contemporains ont vu les excès, le vol, l'incendie. « Il ne faut pas se laisser égarer par leurs articles, écrivait l'évêque de Trèves, car en vérité c'est tout autre chose »... « Le mal est venu des vauriens qui ont mené le jeu. Ils n'avaient rien à perdre, ils ont gagné beaucoup... ils agissent pour la défense de l'Evangile... les nobles perdus de dettes, les paysans, la populace n'ont que ces mots à la bouche ».

MISSION ET CHARITÉ

Qu'il se soit mêlé des éléments troubles à un mouvement si considérable, comment s'en étonner ? Des fripons de toutes sortes, transfuges de toutes les armées ont profité du désordre, ils l'ont marqué de leurs crimes. Mais ils eussent été incapables de créer de toutes pièces ce mouvement formidable. Il y fallut une cause plus profonde et plus décisive.

Les témoignages sont tous marqués au coin de la haine qui défigurait les âmes et les consciences. Ils émanent des vainqueurs qui ont tremblé avant de faire trembler, qui seuls avaient la plume, le loisir, l'instruction, qui seuls ont survécu. (C'est comme si l'on voulait expliquer la guerre de Vendée par les rapports des généraux et les comptes rendus du *Moniteur*.) Les grands ont avili les paysans, après les avoir vaincus, ils se sont appliqués à les déshonorer.

Certes, il s'adjoint aux documents des vainqueurs les confessions des prisonniers qui exposent leurs buts, leurs moyens, leurs méthodes, qui dénoncent leurs complices, crient pitié et miséricorde avant d'être exécutés. Ces aveux, même exacts, ne sont pas objectifs. Ils ont été arrachés par la douleur, recueillis sous la torture. Notre siècle sait la valeur de pareils témoignages.

L'entreprise de démêler la vérité est périlleuse. Les faits sont établis, les documents multiples, les commentaires parfaitement discordants.

L'ignorance des motifs, l'imprécision des buts, la fausse appréciation des uns et des autres est cause qu'une foule de princes luthériens, secrets ou déclarés, ne pouvaient se résoudre à résister aux paysans, que Luther les a d'abord approuvés et que, par un paradoxe supplémentaire, ce n'est pas l'Eglise catholique, principale victime des rebelles qui les a condamnés, mais le Réformateur. Il les a reniés, poursuivis, livrés au fer. Luther a cru discerner dans la révolte les menées de sectateurs opposés à sa cause, d'illuminés, d'anabaptistes. L'Eglise catholique a cru longtemps que les paysans avaient voulu défendre la Réforme. Mais une fermentation si générale et si ancienne n'est pas liée dans le principe à la doctrine du novateur.

Certes, les prédicants évangéliques ont contribué au développement rapide de la révolution mais beaucoup n'étaient pas luthériens. C'étaient des prédicants qui connaissaient fort peu la doctrine de Luther, et même fort peu de théologie. ou qui s'en faisaient une, comme Thomas Müntzer qui, à Griessen depuis 1524, donnait au peuple quelques principes de son cru qu'il attribuait à l'Evangile.

Réforme et évangélisme

Réforme et évangélisme ne sont pas identiques. Les prédicants s'appellent évangéliques parce que l'Evangile est leur seule règle, mais la Ligue souabe s'appelle aussi « évangélique », sans avoir aucun rapport à Luther, et l'évêque de Wurzbourg s'intitule aussi « promoteur de la vérité évangélique », ce qui était une équivoque de plus.

Plusieurs prédicants étaient des moines sortis de leurs monastères, comme l'écrivait Georges de Saxe au landgrave Philippe de Hesse, le 27 avril 1525 : « Nous avons secoué le joug du pape et nous sommes à la merci de moines défroqués et de paysans en délire ». Il est vrai qu'il y avait 10 fugitifs à Rothenbourg sur la Tauber. Mais le principal agitateur de la forêt Noire était le curé de Waldshut, Balthasar Hubmayer, disciple et admirateur de Jean Eck, l'adversaire déclaré de Luther. Et l'on verra dans le petit domaine de l'abbé de Kempten 9 prêtres de paroisse s'associer à l'émeute, davantage dans le Tirol, un plus grand nombre encore devant Wurzbourg. Et quand on lit sous la plume d'un barbouilleur anonyme, à qui la calomnie ne coûte rien, que ce furent que « paillards, ivrognes, filous, joueurs, apostats, dépravés, rebelles, va-nu-pieds, vagabonds, goujats, déserteurs, soudards, musiciens ambulants, tondeurs de haie », il est permis de demeurer sceptique.

Il est facile de dénoncer le principal agitateur de Bamberg comme un ivrogne, son second comme un voleur, le savetier de Langensalza qui se vantait « d'avoir tout mis en branle », comme un imposteur. Il est vite dit que les paysans jetaient un œil d'envie sur les riches abbayes — mais pourquoi précisément en ce temps-là ? — que le bas clergé ne désirait que prendre femme. Non ! la réalité est ce qui est caché. Les contemporains ne jugent que sur les apparences. Certes, il ne faut pas rejeter leur témoignage, mais il serait naïf de le prendre au pied de la lettre. Un mouvement qui a mobilisé une telle masse humaine ne s'explique pas par quelques circonstances accessoires, et les raisons dépassent les personnes de quelques moines libidineux. Beatus Rhenanus, confondant le motif et l'occasion, proposait froidement de « déporter ces moines paillards et incendiaires dans des îles lointaines et désertes ». C'est aussi ce que trouvera la Révolution française pour détruire le sentiment religieux.

Il est un fait qu'il faut redire : nulle part au début le sang coula. Certes, les excès, les pillages, les risées, étaient courants. Les moi-

MISSION ET CHARITÉ

nes étaient molestés. Il y eut des violences et des coups. Mais les paysans ne voulaient pas la guerre, ils ne voulaient qu'un accommodement.

L'abbé de Kempton, procédurier et chipoteur, qui eut tant de part à l'explosion de 1525, accusait aussi « les fripons d'entraîner les paisibles sujets et les serviteurs de l'abbaye ». Il est vrai qu'il y eut pression, mais elle est compréhensible. Un mouvement pareil ne pouvait tolérer de tiédeur. Il fallait se déclarer pour ou contre, marcher ou être banni.

La révolte des paysans présente donc un arsenal de pièces contradictoires où tout se trouve vrai à la fois et autorise toutes les démonstrations. Il est vrai que les paysans se sont réclamés de Luther, mais comme d'un des juges de la validité scripturaire des XII articles. Il est vrai qu'ils ont avancé des idées socialistes, communistes même, et Engels a cru découvrir dans l'événement une illustration de sa thèse selon laquelle le social détermine la conscience. Mais ils ne veulent pas détruire la société, ils ne veulent que la réformer. Il est vrai qu'ils ont pillé, incendié, tué même, mais ce ne fut qu'après l'échec des accommodements, et acculés à des extrémités par des répressions impitoyables. La Ligue souabe invoque Weinsberg, mais les paysans invoquent Leipheim qui avait précédé. Il suffit d'opposer les chiffres, ils sont éloquents.

Certes, on ne peut nier les exactions, elles sont véritables, elles sont tristes. A Mulhousen, ils ont opprimé, dépouillé, chassé les dominicains. A Rothenbourg, on a vu les rues jonchées d'hommes et d'enfants ivres morts. Mais la guerre est un mal, les moyens de la faire ne peuvent pas être bons. Il n'y a jamais eu de révolution sans révolution, et on ne peut réclamer la justice de gens exaspérés par l'injustice. Seuls les privilégiés étaient dans l'ordre. Les possesseurs sont toujours tranquilles.

Il est vrai que le mouvement s'est enrichi d'éléments de toute espèce, de mauvais sujets, d'exaltés, de saints, de prophètes, comme de fripons perdus d'honneur et courant au pillage. Dans les séditions les méchants seuls prévalent. Plusieurs prêchaient un Evangile de haine et d'envie. Le curé de Leipheim, par exemple, voulait massacrer autant de princes « qu'il avait dit de messes en sa vie ». Mais il est vrai aussi qu'en plusieurs lieux, les émeutiers ont interdit les exactions. A Rothenbourg, Knobloch a été scié en deux, décapité, ses cendres jetées au vent pour avoir voulu violer une jeune fille.

Quand on entend le chevalier de Werdenstein affirmer que les émeutiers avaient l'Evangile sur les lèvres, « mais qu'ils ne l'invo-

quaient que pour justifier leurs crimes », il est permis de se demander ce que l'élite avait appris de l'Evangile et le cas qu'elle en faisait. Comment l'avait-elle jusque-là entendu ? Ou bien l'Evangile devait-il ne servir qu'à prolonger la concussion, à protéger l'usurpation, à consacrer l'humiliation, à perpétuer le mépris ? S'il est vrai que l'Evangile a couvert les atrocités, n'avait-il pas auparavant couvert les injustices ?

Brimades

Les paysans menaient depuis des générations un combat sans issue contre des prétentions légales tendant à limiter de plus en plus leur ancienne liberté. Aux impôts, corvées, doubles dîmes, à l'interdiction des forêts et des fleuves s'ajoutaient maintenant le mépris et l'envie.

Les paysans ont excité l'envie des grands. En effet, ils ne se plaignent jamais de la misère. Le « pauvre homme » dont ils parlent, c'est l'homme du commun, ce n'est pas un homme pauvre. La guerre des paysans n'est pas une révolte de gueux. Ils ne vivaient pas dans l'indigence et même leur relative aisance, en Souabe et en Franconie, est une des causes du soulèvement : les grands ont voulu rétablir une législation qui était dépassée par les faits.

Si la situation des paysans s'améliorait, celle des nobles était fort compromise par des trains de vie exagérés et des débauches de toutes sortes. Le Camp du drapeau d'or en est un exemple, mais cet assaut de luxe n'était pas plus mesuré à un niveau plus humble. La noblesse rivalisait de festins, de parures, de dépenses. Le grand maître de l'Ordre teutonique perdait en une nuit 600 florins, et Hochstetter pouvait aller jusqu'à 10, 20, 30 000 florins d'or. Mais le scandale à leurs yeux n'est pas là, il est que « le rustre veut égaler le noble ». Ils l'accusent de « vouloir mettre en haut ce qui était en bas », et l'on comprend dès lors ce que les documents du temps veulent dire quand ils parlent de « la licence du peuple », de « son ivrognerie »... « le paysan ne sait que s'enivrer et honnir le clergé ». Le seigneur supportait mal de voir le paysan habillé aussi richement que lui : « ils portent de la soie, des chaînes d'or... ils humilient le gentilhomme et n'ont aucun respect pour la noblesse ». La Diète de Nuremberg de 1524 ordonnait aux paysans de s'habiller « selon leur condition, afin d'être facilement reconnus ». Il est vrai qu'elle recommandait aux nobles de donner l'exemple, mais la punition du pauvre homme, elle, était prévue. On faisait même

MISSION ET CHARITÉ

appel à la délation pour découvrir le coupable et l'amende prononcée récompenserait le dénonciateur. Les récidivistes « seraient privés d'un membre ou exécutés ».

Mais les paysans ne cèdent pas : « l'Evangile apprend aux riches et aux pauvres à s'entr'aimer et à partager ce qu'ils ont... nous aussi nous porterons des robes rouges, sans nous inquiéter de savoir si la loi le permet ou non »... « Ils ne veulent plus de blouse ni de culotte de coutil, mais des chapeaux à plumes et des habits bleus garnis de blanc, avec de la dentelle ».

Le paysan s'éveille à la conscience de soi pour s'apercevoir aussitôt que la relation des autres groupes sociaux au sien n'est qu'une relation de mépris : « Les paysans ont des têtes épaisses où se rencontrent si peu de cervelle... » « Le paysan est un bœuf, à ceci près qu'il n'a pas de cornes ». Et un chanoine de Zurich, Hemmerlin, proposait simplement de raser les chaumières des paysans tous les 50 ans pour les dompter et les contenir.

Cette relation de mépris s'envenimait de mesures tâtilloannes, d'aggravations indues, d'oppression économique, de mesures policières. L'irritation contre le pouvoir grandissait. Un meneur disait : « Ne parlez pas. Les grands veulent être maîtres. Ils veulent être des idoles. Vous faites la corvée avec le hoyau, demain vos enfants s'attèleront à la charrue... de serfs vous deviendrez esclaves... on vous vendra comme des chevaux... déjà vous êtes battus, marqués au fer, on vous arrache la langue, on vous ampute des doigts ou de la main, vous serez écartelés, décapités, vous subirez martyre sur martyre ». On voit par le ton du libelle que tout accord devenait malaisé. Les exactions avaient dépassé le seuil du supportable. « Les seigneurs inventent tous les jours de nouvelles exactions... ce sont des loups armés, des tyrans pervers... ils oppriment le pauvre homme... ils nous forcent à labourer leurs champs... ils taxent la moëlle de nos os. Pour payer leurs plaisirs ils augmentent nos taxes... ils dissipent l'argent du pauvre et personne ne songe à les décapiter, ils gaspillent le sang du pauvre. Si Dieu leur a donné un tel pouvoir, qu'ils montrent leurs titres. Nos âmes sont les serfs du prêtre et nos corps les serfs du pouvoir civil... Tout pays a le droit de déposer un souverain inique ».

Sans doute la diatribe est-elle exagérée, mais elle avait une base solide. Le sort des paysans n'était pas le pire de tous, mais la vraie raison de la révolte est qu'au lieu d'apercevoir une liberté progressive, un joug nouveau s'appesantissait sur eux. Le droit romain, que les nouveaux états prétendaient introduire, les dépouillait de leurs droits ancestraux.

A l'humiliation, les paysans opposaient le rachat universel, au mépris, la conscience de leur valeur : « Le Christ a dit : mon père est un cultivateur, je suis son berger »... « le paysan nourrit toutes les classes, comme Dieu le Père »... « tous les états vivent du travail des paysans, et le fruit de la terre qui sort de ses mains se transforme en Dieu ».

Causes sociales

Le chaos était partout. L'empereur, les villes libres, les paysans s'opposaient aux princes. Les princes s'opposaient entre eux. Mais dans ce désordre se constituaient les états territoriaux (1). Les princes, chargés depuis le XIII^e siècle de l'administration, s'étaient peu à peu arrogés les attributs de la souveraineté, en développant en même temps l'arrogance, la prétention, la tyrannie.

Il est remarquable que les soulèvements se soient opérés de préférence dans les territoires les plus petits, où les prétentions étaient les plus grandes et les plus insupportables, comme Kempen, Salem, Ochsenhausen, territoires d'ailleurs assez riches et toujours à proximité de villes libres d'empire. A l'exemple des grands, les petits propriétaires fonciers étendent la base du servage au nom du droit romain, en contradiction avec l'ancien droit coutumier que les paysans appellent « l'ancien droit ». Si le droit romain justifiait le servage, les paysans faisaient remarquer que depuis lors l'Evangile avait été prêché. « Il ressort de l'Evangile que nous sommes libres, et par conséquent nous voulons l'être ». Pourtant l'abbé de Kempen affirmait que le « servage n'est pas contraire aux lois divines et humaines ». En foi de quoi le paysan était plus que jamais attaché à la glèbe, le mariage avec des individus d'autres classes, interdit, ou soumis à autorisation, la capitation renforcée. Les paysans se plaignent donc d'innovations qui toutes leur sont contraires et d'une pression fiscale accrue.

Les chevaliers étaient aussi en fâcheuse posture. L'artillerie menaçait leurs châteaux, les princes achetaient leurs terres. Pour survivre, ils se voyaient contraints de s'adonner à des activités dégradantes et jusqu'à la rapine. Dans le soulèvement, une partie des chevaliers ira aux princes, l'autre aux paysans.

Le prolétariat des villes se composait d'éléments déracinés et

(1) La France, qui y voyait son intérêt, soutiendra cette politique. Elle sera sanctionnée par le traité de Westphalie (1648).

MISSION ET CHARITÉ

poussés au désespoir par la misère. A Heilbronn, un père de famille ne disposait que d'un lit, d'un traversin, de 2 oreillers, pour 6 enfants. Un autre que d'une table, d'un lit, pour 4 enfants. On comprend qu'ils aient pu s'écrier : « A nous de châtier les affameurs, à nous de jouer du glaive ». Ils se soulèvent en effet, à Cologne, en 1513, décapitent le bourgmestre et saccagent le bureau des impôts. Ils voulaient se débarrasser du gouvernement des clercs, en même temps que des Juifs, « à cause du dommage qu'ils causent au pauvre homme », et quand plus tard le conseil de Francfort demandera l'aide des corporations contre les paysans, elles refuseront de couvrir le clergé et les Juifs. En effet, l'usure était développée à un point incroyable. L'usure développait la misère et la misère développait l'usure.

Enfin, on accusait les grandes compagnies commerciales, non soumises à l'impôt, de fixer les prix des denrées toujours en hausse (: « ces voleurs avec leur commerce et leurs douanes... »). Les épices se répandaient en Europe malgré Luther qui les déclarait « nullement utiles à la santé », et l'accroissement de la demande provoquait la hausse des prix.

Dans le temps que beaucoup deviennent plus aisés, beaucoup d'autres deviennent plus misérables ou relativement moins riches. Le noble dont la position se dégrade, augmentait les impôts et les taxes. Il en naissait nécessairement un très grand déplaisir. Les engins de guerre, extrêmement coûteux, aggravaient la servitude. Les guerres privées accroissaient les malheurs. Les lansquenets apatrides pillaient indifféremment amis et ennemis. En 1502 les Electeurs reconnaissaient que les paysans étaient opprimés de façon inique. « Nous avons des écorcheurs et non des protecteurs, dit la Chronique de Nuremberg... paysans, à vous le mépris et la misère et taisez-vous ! ». Et Martin Bucer, en pleine chaire à Strasbourg, disait que les princes et les évêques avaient opprimé le pauvre homme au-delà de toute mesure : « Ils l'ont écorché jusqu'à l'os et maintenant ils sucent la moelle de l'os... c'est ainsi que le pauvre a été protégé par ses maîtres ».

Ce n'est donc pas le protestantisme qui a soulevé la masse des paysans. Il y fallait une cause qui leur fût plus directement sensible. Il s'ajoute aux différentes causes sociales une cause immédiate qui fut déterminante. Les conflits éclatent dans le sud parce que les seigneurs, alléchés par des offres substantielles, veulent restreindre l'usage de la forêt. Ils veulent en réglementer l'usage sous le prétexte que les paysans devenus plus nombreux, ravageaient tout. La vérité est que les grands capitalistes, les Fugger, Welser, Imhof,

Höchstetter, Christophe Fürer, trafiquaient du bois sur une grande échelle. Les capitalistes tendaient à une économie de marché qui leur faisait faire des fortunes immenses, tandis que les paysans étaient naturellement attachés à une économie de subsistance qui leur était directement favorable. L'Allemagne était devenue l'arsenal de l'Europe et un grand pays de verreries, de forges, de mines. Les salines engloutissaient des forêts entières. Celle de Lunebourg, par exemple, consommait 200 000 mètres cubes de bois par an. Les salines de Hall au Tirol et du Kocher seront aussi les théâtres des premiers soubresauts parce qu'il était naturel de rechercher sur place les bois nécessaires à l'exploitation et que, pour les trouver, les seigneurs n'hésitaient pas à remettre en cause les droits ancestraux des paysans. Ils participaient jusqu'alors aux forêts pour un tiers. Le seigneur chicane, et diminue le nombre des parties prenantes. Ainsi les nouveaux venus dans les villages sont-ils interdits de panage et de pâturage, et naturellement d'y faire du bois. Luther rend compte de cette situation, sans en voir la portée, quand il dit plaisamment que « l'on manquait alors de bons amis, de bonne monnaie et de bois vert ».

D'où résultait une guerre incessante entre les paysans, le seigneur et ses forestiers. Et c'est dans les aires de la grande forêt, au sud, au centre, dans le Tirol et la Carinthie, que vont se développer les mouvements les plus décidés et les plus implacables.

L'interdiction des forêts entraînait la restriction du droit de chasse qui blessait les paysans, tandis que le pullulement du gibier ravageait leurs cultures. Aussi ne faut-il pas s'étonner que tous les articles, sauf un, concernaient l'agriculture. Le cinquième réclamait la restitution des forêts, le quatrième, le droit de chasse. Le « droit divin » en garantissait l'usage, car « Dieu a posé l'homme supérieur à l'oiseau dans l'air, au poisson dans l'eau, au gibier des forêts ». Finalement les XII articles ne revendiquent que des droits perdus « de mémoire d'homme », c'est-à-dire depuis peu.

Dans un si grand désarroi les paysans ont cru de bonne foi que le clergé, les nobles, avaient faussé la loi de Dieu afin de l'utiliser à leur profit. Et n'est-ce pas là le scandale — et c'est toujours une idée banale dans les prolétariats d'Europe — que la bonne nouvelle annoncée aux pauvres ait pu leur apparaître comme le rempart des injustices ?

Le paysan rêva d'un ordre nouveau où le pauvre homme aurait enfin sa place. Hans Bohm avait depuis longtemps prêché l'égalité foncière de tous les hommes : la suppression de toutes classes était à ses yeux la substance du véritable Evangile. Sébas-

MISSION ET CHARITÉ

tien Lotzer, le formateur de l'Union chrétienne, l'organisation qui couvrit tout l'Allgäu, remarquait « qu'au début tout était commun entre les chrétiens et qu'alors tous étaient bons ».

Conscients de leur force, ils veulent arracher aux seigneurs ce que les corporations avaient ravi aux praticiens. Avec colère : « Misérables sacs à vers, qui vous a fait princes du peuple que Dieu a racheté de son sang ? », et d'ailleurs, « qui vous a priés de régner ? » Avec menace : « Votre histoire est inscrite au chapitre XXIV de saint Matthieu... « Chaque prince aura sa danse devant sa maison »... « Bientôt nous jouerons aux boules avec vos têtes sur la place du marché ». Avec naïveté aussi : le pauvre allait se servir chez le riche, au nom du droit chrétien, tandis qu'à Hall les paysannes venaient reconnaître les maisons qu'elles viendraient bientôt habiter.

La progression est insensible : les paysans demandent d'abord à être reconnus, puis à devenir égaux et enfin à être supérieurs. C'est d'ailleurs ce qu'exprimait parfaitement la planche anonyme qui représente l'Arbre des états. Les paysans sont tout en bas, sous l'arbre, dans une position humiliée. Puis viennent les marchands et les artisans, surmontés des évêques et des cardinaux, que dominent finalement le pape et l'empereur. Mais ils se trouvent couronnés eux-mêmes par les paysans qui se trouvent, ainsi, sous terre, dans les racines, mais aussi dans la cime.

Dès juillet 1524, l'insatisfaction, entre Rhin et Danube, était générale, (seule la Bavière demeurait immobile). L'Eglise et les nobles se plaignaient des paysans. Les paysans se plaignaient des nobles, des usuriers, de l'Eglise, des marchands. Les marchands, des nobles, des paysans, des chevaliers brigands. Le prolétariat, de tous, sauf des paysans. Il se produisit donc d'un seul coup la conjonction inattendue des paysans, du prolétariat, des petits nobles, du bas clergé, et c'est cet étonnant accord qui rendit la révolution si dangereuse.

Causes religieuses

Les revendications économiques, politiques, sociales, se développaient sur un arrière-plan religieux qui était primordial.

On répétait aux paysans que Rome avait faussé l'antique foi, et comment ne l'auraient-ils pas cru quand ils voyaient leur situation empirer tous les jours ? L'enseignement contredit par l'usage, tel est le scandale dont ils ont pris conscience. Les prédicants du moins n'opprimaient pas. La sympathie des paysans

devait naturellement aller à ces incarnations pures et sévères de la première réformation.

Ils allaient d'autant plus facilement à Luther que son comportement avait eu des aspects de révolte, ils mirent leur confiance en lui jusqu'en avril 1525, mais lui, refusa ces dangereux alliés : « N'invoquez pas le nom chrétien pour couvrir vos agissements ». L'essentiel de sa théologie vise à se rendre Dieu favorable et la liberté dont il parle, c'est la liberté d'adhérer à Dieu. S'il admet que le chrétien soit le maître de tout, il ajoute qu'il doit rester soumis à tous. Les paysans n'ont entendu qu'une partie de sa doctrine et celle qui allait dans le sens de leurs intérêts. Ils ont compris la liberté évangélique d'une manière pratique et charnelle, avec des conséquences immédiates et palpables, ainsi le 14 mai : « Ce que l'Evangile approuve doit être approuvé, ce qu'il rejette, rejeté... les châteaux qui nous ont fait tant de mal, supporté tant de charges, seront détruits ».

Les paysans n'avaient jamais été instruits. A beaucoup d'égards la situation des campagnes était comparable à celle que connaît la France avant 1789. Les paroisses appartenaient à un seigneur ou à une abbaye qui y nommaient leur créature, évidemment non résidente. Le titulaire se faisait représenter par un suppléant chichement payé, à la formation théologique rudimentaire, dans l'impossibilité matérielle de s'acheter des livres, et souvent de les lire. Les jeux de cartes, les beuveries, le concubinat, étaient monnaie courante, la prédication était nulle.

On comprend dès lors facilement pourquoi la superstition sévissait. Il n'était question que d'hosties sanglantes, d'apparitions miraculeuses, de sang sur les habits. Le peuple se rendait en pèlerinage aux sanctuaires pour obtenir des guérisons magiques. Michel Ostendorfer a représenté une foule de ces malheureux, contorsionnés, étendus sur le dos, sur le ventre, précipités à terre, les bras en crois, les pieds en l'air, aux pieds de la statue *Marie la belle*. Le maire de Nuremberg, qui n'avait que 308 reliques, et qui ambitionnait d'en posséder 365, mettait la caisse municipale à contribution pour se les procurer.

La foi était sincère si elle n'était pas éclairée. C'était l'époque où Tilman Riemenschneider sculptait ses admirables vierges, où Veit Stoss achevait sa *Salutation angélique*, à l'expression de tendresse inoubliable, où Dürer multipliait ses créations, telle la *Vierge triomphante* du musée de Berlin, œuvre extraordinaire d'un génie de 14 ans. L'étendard de Joss Fritz présentait un crucifix, la Madone, saint Jean, l'Empereur, le pape et un paysan

MISSION ET CHARITÉ

à genoux aux pieds de la croix. Celui de Müntzer, une épée nue, une croix rouge, un arc-en-ciel. Hans Bohm avait fait inscrire sur son drapeau : « Nichts denn die Gerechtigkeit Gottes » (Rien que la justice de Dieu.)

Un peuple qui se réclame de l'Evangile n'est pas un peuple perverti et l'on ne tue pas des gens qui se réclament de l'Evangile, voilà le crime inexpiable. Certes, ils l'ont peut-être mal compris, mais ils l'ont vénéré au-delà de toute mesure : « Ils étaient enivrés de saint Evangile ». Ils l'ont ressenti comme une force de contestation, comme un recours au plus haut seigneur, puisque l'empereur était trop loin. Mais jusque sur les bûchers ils ont crié : « Vive l'empereur », et « Vive la liberté », en même temps que « Vive l'Evangile ». N'était-ce pas un beau témoignage ?

Persuadés que Dieu ne pouvait leur manquer, ils attendent tout de lui. A la bataille de Frankenhausen, ils implorent son secours et, comme il ne vient pas, ils perdent courage et se laissent égarer.

Les mots de droit divin, d'ancien droit, d'Evangile, incessamment répétés et partout répandus, susceptibles de toutes les interprétations, c'était la notion vague, motrice de toutes les révolutions. Le droit divin, l'Evangile étaient pour eux le gage de la liberté. Le duc Georges de Saxe l'a bien vu : « Ce qui égare ce pauvre peuple, c'est le désir de la liberté... Il a été conduit à la haine par de mauvais conseillers ». Et pourquoi fallait-il qu'il ne fût pas libre ? En quoi une idée salutaire pouvait-elle l'égarer ? Et s'il a eu des mauvais conseillers, n'était-ce pas pour avoir eu trop longtemps de mauvais maîtres ?

Le recours

Dès 1513, Joss Fritz ne reconnaissait pour maîtres que le pape et l'empereur, et proclamait le droit divin que la Réforme de l'empereur Sigismond venait de lui révéler. Cet écrit, dont le texte original a été retrouvé en 1952, composé par un inconnu en 1438, publié en 1476, et plusieurs fois réédité, était attribué à l'empereur ami du peuple et promoteur des conciles de Constance et de Bâle, de 1414 et de 1431.

Sigismond, petit roi de Bohême et grand politique, s'était fait élire empereur à force d'intelligence et de ruse. (1) Menacé de ter-

(1) Il est de lui l'adage fameux : « Celui qui ne sait pas fermer les yeux à propos, n'est pas apte au gouvernement ». (Wer nicht übersehen und überhören kann, taugt nicht zum Regieren).

ribles intrigues et accablé de besoins d'argent, il sauva sa couronne en se rangeant du côté du peuple, lui-même écrasé de misère et d'impôts par les grands seigneurs.

Le peuple garde le souvenir de ceux qui, sans même y parvenir, ont désiré lui faire du bien. Il accepta comme émanant de l'empereur cet écrit révolutionnaire et, à beaucoup d'égards, communiste. « La justice souffre violence... Dieu nous retire sa grâce... un homme n'a pas le droit de dire à un autre homme : « tu m'appartiens »... le mauvais usage des biens rend indigne de les posséder... revendiquer le droit de propriété c'est n'être plus chrétien... si une abbaye refuse cette vérité, il faut la détruire »... « De Jules César à Charlemagne on compte 76 empereurs... 34 ont été massacrés pour cause de tyrannie... nos grands seigneurs se vantent de tirer leurs droits de Rome... ils reviennent à la tradition païenne, ils oublient que nous descendons de Dieu... personne n'est plus ancien qu'un autre, ne fût-ce d'une minute, qu'il soit roi ou berger ».

Le libelle était violent, mais il n'a pas créé les conditions du soulèvement. Une révolution est d'abord dans les faits avant d'être dans les esprits. C'est ce que Thomas Müntzer a dit sous la torture : « Je n'ai pas provoqué l'émeute, la population s'est insurgée d'elle-même ». Beaucoup de grands seigneurs ont vu les abus et les ont dénoncés, mais rien n'est plus difficile que l'abandon de certains privilèges, on préfère se les laisser arracher. La situation économique, la structure sociale, auraient pu être réformées par l'empereur si l'empire n'était tombé en quenouille. A défaut d'autres recours humains, l'âme paysanne s'évada par le haut.

Cet amalgame d'antique droit et de droit divin, c'était le même qu'on avait déjà entendu proclamer dans la lutte que les Suisses avaient menée contre les baillis des Habsbourg, et ils avaient triomphé. L'exemple de la Suisse, aux frontières, sans maîtres, sans nobles, « où les princes sont devenus la risée du monde », était faite pour les encourager. Les paysans se répétaient le slogan des Suisses :

« Qui a donné bon succès à la Suisse ? L'esprit du Seigneur !
« Qui protège la Suisse ? L'esprit du Seigneur ! »

Le recrutement

Un contemporain a décrit le mécanisme de la levée en masse. Des « garnements décidés sonnaient le tocsin », rassemblaient quelques éléments résolus et menaçaient les tièdes d'incendier

MISSION ET CHARITÉ

leur maison s'ils ne se joignaient à eux. « Les bien intentionnés, les paysans à l'aise, étaient obligés de céder, de sorte que l'armée grossissait de jour en jour. Quant à ceux qui refusaient de marcher, on plantait un poteau devant leur maison », ce qui signifiait qu'ils étaient hors la loi, qu'il était loisible à chacun de les piller ou même de les mettre à mort. Dans les cas les plus courants, ils étaient chassés du village avec femme et enfants.

A Mulhousen, en Thuringe, après la défaite, 1 700 femmes à genoux priaient les princes de croire que leurs maris avaient été entraînés de force. D'autres, pour s'excuser, ont révélé sous la torture « que des gens très savants leur avaient dit qu'ils étaient opprimés... qu'ailleurs d'autres se révoltaient ». L'explication est vraisemblable. Les nouvelles vont toujours vite dans les pays arriérés où la crédulité n'a pas de borne. On a vu des émissaires du Tirol jusqu'à Trèves.

La masse des paysans quittait ses travaux, qu'elle n'assurait plus que par roulement, sa chaumière, sa famille, et s'agglomérait par groupes de 10, 20, 100, 500 hommes. Ils se constituaient sous des chefs émanés de leur sein, ordinairement des paysans riches et bien en vue. Six hommes éalisaient un caporal, dix caporaux un centurion, dix centurions un capitaine, dix capitaines un général. Méfians envers quiconque ne sortait pas de leurs rangs, ils ne voulaient pas de nobles parmi eux : « Il ne convient pas que le poil du loup se mêle à la laine des brebis ». Car l'amour fraternel qu'ils préconisaient, se limitait à leur classe, et les chevaliers qui adhéraient à l'Union chrétienne, devaient déposer leurs titres et s'intituler paysans. Le duc de Wurtemberg signait lui-même « Ulrich le paysan », (Uoz bur).

Les hordes se grossissaient de déclassés des villes, de moines vagabonds, d'aventuriers, de maraudeurs et de nobles désargentés ou fanatiques. Les comtes de Lowenstein et de Hohenlohe paraissaient chapeau bas devant les paysans et se laissaient appeler « frères ». « Vous n'êtes plus seigneurs mais paysans, nous sommes tous seigneurs de Hohenlohe ». Florian Geyer, seigneur d'Ingolstadt, rejoignait les paysans au milieu d'avril et devenait membre de leur conseil. Il les représentait auprès des villes et des princes. Gotz de Berlichingen, si mal connu de Goethe, intendant de Wurtemberg et modeste possesseur, devenait un de leurs capitaines.

Si les aventuriers ont été les formateurs de la révolte, les lansquenets en ont été le fer de lance. Sans eux, elle n'eût point dépassé le stade des paroles creuses et des vagues intentions. Les

paysans d'Alsace comptaient dans leurs rangs 1 500 lansquenets venus de Suisse ou d'Italie. Ils avaient fière allure. Ils marchaient en tête des colonnes au bruit du tambour, en pantalons serrés, marqués de mille couleurs, leur taille gigantesque rehaussée encore par de grands panaches. Ils portaient des lances et des épées, et le quart d'entre eux, la redoutable hallebarde qui frappait d'estoc et de taille. Ils servaient en outre les canons ravis aux places, enlevés aux châteaux ou livrés par les seigneurs, tel Georges de Wertheim. C'étaient d'énormes machines de bronze, superbement ouvragées, sur des affûts puissants cerclés de fer.

L'armement dans les camps était abondant. En effet, les paysans allaient toujours armés pour se défendre des animaux ou des vagabonds. Ils portaient la fourche à trois dents, la hache sur l'épaule gauche, une plus petite passée à la ceinture, ils allaient, en habits de fête, les plumes au chapeau, derrière le drapeau triangulaire sur lequel on voyait le gros soulier muni de son lacet et une devise qui était souvent « Liberté ». Seule leur manquait la cavalerie qui eût pu s'opposer à celle de la Ligue, bardée de fer. Aussi se déployaient-ils le long des marécages ou en bordure des bois pour éviter le choc redoutable des gros chevaux sans oreilles et sans queue, qui les terrorisaient.

C'est ainsi que se levaient les « saintes hordes évangéliques », pauvre peuple rude et sincère, qui, sous le poids des événements, allait devenir menaçant, intrépide et féroce. Le 27 février 1525, tout l'Allgäu était sous les armes, Constance et Ulm alignaient 18 000 hommes. A Niklashausen, 30 000 hommes se réunissaient autour du joueur de flûte Hans Bohm. Les basses classes d'Augsbourg rejoignaient les paysans avec tambours et clairons. Le 14 mars, le grand-duc Ferdinand estimait le nombre des insurgés à 300 000, masse énorme, embarrassée par son nombre même. L'affrontement montrera son incapacité à forcer la victoire, à limiter les pertes, à organiser la retraite.

Mais il n'était pas d'abord question de se battre. Quand Hipler, le premier chancelier des paysans, voulut engager des lansquenets, ils refusèrent. La bande n'était qu'une organisation pacifique qui embrassait plusieurs villages, une unité économique, une vallée — celles du Neckar, du Jaxt, de la Kocher, fourniront les contingents les plus résolus — afin de défendre au mieux leurs intérêts et de soutenir leurs revendications. L'Union chrétienne affirmait : « Nous ne voulons pas répandre le sang ».

Ils commencèrent par brûler du papier. Quand Saverne a prêté serment à l'Union chrétienne, son premier acte a été de déchirer

MISSION ET CHARITÉ

les actes de compte et, de peur de les manquer, généralement tous les livres. Ils avaient du papier jusqu'aux genoux. Puis ils montèrent à l'assaut des abbayes. En effet, dès avril, le ravitaillement des effectifs posait des difficultés insurmontables. Ils possédaient peu de réserves, celles des villes ou des châteaux étaient inaccessibles, ils se tournèrent donc contre les cloîtres faciles d'accès et bien pourvus. Le cas de Kempten est typique. L'abbaye fut pillée, sacagée, avec une violence qui montre l'étendue des rancœurs. Les moutons furent éventrés, les tonneaux mis en perce, la ripaille organisée dans les cloîtres mêmes. Le peuple mangeait et buvait jusqu'à tomber inanimé. Les plus valides pillent l'église, brisent les vitraux, les autels, emportent les tableaux, les calices, les missels. Des forcenés coupent la tête de Notre-Dame, démolissent la voûte, répandent l'eau baptismale, ouvrent le tabernacle. A Saint Blasien, ils brisent les châsses, arrachent les pierres précieuses, violent les tombes. La même fureur de destruction se manifeste à Anhausen. Les statues sont décapitées, les hosties répandues, des truies et des vaches vivantes coupées en deux. Le banquet se poursuit le lendemain dans le camp. L'abbé y assiste, revêtu d'une blouse de paysan. « Ne faites pas grise mine, lui dit Gotz, j'ai été ruiné trois fois, l'habitude vous manque ».

Il eût fallu une organisation féroce pour empêcher de tels abus, mais ils n'avaient pas de chefs. Michel Geismayr fut le seul qui eût de l'envergure. Il obtint d'ailleurs du grand duc un nouveau statut qui devait durer jusqu'en 1532. Gotz n'avait pas l'autorité nécessaire. Ainsi, pendant qu'il parlemente avec l'abbé d'Amorbach, ses troupes pénètrent dans l'abbaye et brisent tout ce qu'elles n'emportent pas. Il laisse faire. Le butin rassemblé, il lui échoit un lot de 150 florins qui comportait différents objets, dont une crosse d'évêque garnie de pierres. Sa femme s'en fit faire un superbe collier.

Les camps recélaient un butin immense et hétéroclite. Les calices, les parènes, les vêtements liturgiques, voisinaient avec les robes volées dans les châteaux.

A l'intérieur du camp, pourtant, la police était stricte. Les jurons, les jeux, les beuveries étaient interdits. Les femmes en étaient bannies. On y entendait un prêche tous les jours. Il s'y constituait un secrétariat auquel le bas clergé prêtait sa plume : Hubmayer à Waldshut, Wehe à Ulm, Waibel à Kempten, le carme déchau Schilling à Bamberg.

Les paysans s'entraînaient au maniement des armes, à la réflexion politique, à la rénovation religieuse, mais la naïveté fut

peut-être ce qui les distingua le plus. Se croyant experts dans la science du véritable Evangile, ils défiaient dans les camps les savants à la controverse. A Rothenbourg, ils jurèrent d'observer les traités 101 ans, en foi de quoi ils marchent sur Würzburg afin d'établir l'Evangile, en mettant fin à la tyrannie de l'évêque. Ils somment Fribourg « d'adhérer au saint Evangile auquel personne n'a le droit de résister ».

En campagne, l'armée s'augmentait de femmes intrépides portant cuirasse, dont la Hoffmann que l'on surnommait « la Jeanne d'Arc des paysans ». C'était une furie qui voulait faire défiler dans les rues de Heilbronn, les femmes des nobles « plumées comme des oies ». La répression ne les épargna pas sous le prétexte qu'elles étaient femmes.

Toute cette agitation se dessinait sur la toile de fond d'une ville de rêve, Rothenbourg ob der Tauber, juchée sur son piton, avec ses murs antiques, telle une Pompéi qui serait demeurée vivante. La flamme des bûchers s'élèvera dans les mêmes décors, sinistre et lugubre.

Les douze articles

La révolte est tout le contraire d'une de ces fureurs aveugles comme il y en eut tant au moyen âge. C'était à la fois un réflexe et une réflexion.

Les paysans appelaient à la réforme, non à la révolution. Les secrétaires des camps rédigeaient différents projets qui tous portaient le caractère manifeste des idées de Jean Huss. Ces idées, systématisées en douze articles, avaient pénétré en Allemagne par le moyen des engagés hussites qui servaient chez les princes. Elles réclamaient le libre usage des eaux, des forêts, des prairies, refusaient la dîme, la corvée, la mainmorte, comme contraires aux commandements de Dieu. En outre, à Constance, avant son supplice, Jean Huss avait accepté de rétracter toutes celles de ses idées qui seraient démontrées contraires à l'Ecriture.

Les idées des paysans se présentaient aussi sous la forme de XII articles. Leur diffusion par l'imprimerie fut incroyable. En peu de jours, ils étaient connus de l'Europe entière, de l'Espagne à la Lithuanie. Ils réclamaient 1° l'élection du curé, chargé de prêcher l'Evangile sans adjonction humaine, 2° la suppression de la dîme du bétail, 3° l'abolition du servage, 4° la liberté de la pêche et de la chasse, 5° ils demandaient que les forêts qui n'appartenaient pas aux seigneurs sur titres incontestables, fissent retour à la commu-

MISSION ET CHARITÉ

nauté, 6° que les corvées fussent maintenues au niveau actuel, 7° qu'il n'y eût pas de charges nouvelles, 8° que les frais de pâture fussent révisés, 9° les amendes diminuées, 10° que les fonds de terre, indûment confisqués, fissent retour à la masse, 11° l'impôt sur la succession aboli. Le 12° article enfin, promettait de tenir pour nul tout article qui ne serait pas conforme à la loi de Dieu. Des sages étaient nommés pour en connaître.

Seul, le 3° article avait un caractère révolutionnaire, les 4°, 5°, 6°, 7°, 9° reposaient sur l'ancien droit. Ils étaient faits pour parler à l'esprit de ces hommes à qui la tradition tenait lieu de culture. Aucun ne réclamait la violence. Le préambule était clair : « Les paysans ne sont point des révoltés. Leurs articles ne réclament qu'une chose : le droit de faire prêcher l'Evangile littéral et d'y conformer leur vie. Nous prenons pour loi suprême et fondamentale le sens littéral de l'Ecriture... des écrits impies ont attribué à l'Evangile la responsabilité de l'insurrection qui éclate. Mais sachez que l'Evangile n'engendre que l'amour, la paix, la patience ».

La réforme de l'Etat n'était pas incluse dans les XII articles, mais elle se fût imposée en cas de succès. D'ailleurs la révolte de Franconie, tout de suite la plus violente et la plus décidée, avait prévu la convocation d'un parlement populaire qui serait chargé de remanier la constitution, d'opérer la réforme du clergé, de la noblesse, des villes, du droit romain, d'établir les rapports de l'Eglise et de l'Etat, de réviser les impôts indirects, de réaliser l'unité monétaire, l'unité des poids et des mesures, la liberté des routes, la nationalisation des mines, la dissolution des grandes compagnies commerciales. Pour ce faire, on faisait appel à l'empereur. Seul, le Tirol voulait la république et Hubmayer avait prévu un directoire de 10 hommes pour diriger l'Etat.

Telle était la charte des paysans où, pour la première fois, aux exigences de réforme sociale s'ajoutait la réforme religieuse. Quand les chevaliers ou les villes rejoignaient les bandes, ils devaient s'engager par serment envers les XII articles. C'est aussi ce que fit l'archevêque de Mayence.

Luther

Les XII articles montrent à l'évidence l'influence de Jean Huss, celle de Luther est secondaire. Il n'a fait que cristalliser des espoirs diffus de réforme sociale qui existaient bien avant lui, il fut l'occasion de la révolte, non la cause.

D'ailleurs son mépris pour le peuple se déguisait à peine : « Le peuple a perdu tout respect... ce ne sont que festins, débauches, habits fastueux, oisiveté... il doit sentir le joug... un peuple trop ménagé deviendrait turbulent ». Malgré tout, les paysans avaient avancé son nom comme l'un des sages. Sa réponse fut la matière de son **Exhortation à la paix à propos des XII articles**. Les vues étaient banales, le style polémique admirable. Selon lui, « les évêques, les prêtres, les moines, s'étaient opposés avec fureur au saint Evangile », puis, s'adressant aux grands : « Comment avez-vous gouverné jusqu'ici ? Vous ne savez que pressurer, dépouiller vos sujets pour soutenir votre faste... le glaive est sur votre gorge... si les paysans sont aujourd'hui vaincus, d'autres demain triompheront... ce ne sont pas les paysans qui s'élèvent contre vous, c'est Dieu même... point de querelle avec eux, vous ne savez pas quelle en serait l'issue... quelques articles sont si légitimes qu'ils crient vers le ciel... les princes mènent une vie fastueuse et gaspillent l'argent du pauvre, comme si cet argent, acquis avec la sueur du paysan, n'était que de la paille ».

Il voyait donc au soulèvement deux causes, la première religieuse, la seconde sociale. Il eût mieux fait d'invertir les termes, car c'est sous la pression des abus, et l'appel au prince se révélant impossible, que l'Evangile apparut aux paysans comme le dernier recours.

Dans la deuxième partie, Luther balançait habilement le conseil et le blâme. « La révolte et l'émeute ne sont jamais légitimes, disait-il aux paysans... si vous vous faites justice, changez votre nom, dites que vous luttez pour vous affranchir d'un joug inique, mais ne vous prévaliez pas du nom chrétien ». Allant plus loin encore que l'abbé de Kempten, il regardait « l'abolition du servage comme illicite, et directement opposée à l'Evangile ». Aux princes étaient réservées les menaces : « Vous savez comment périssent les tyrans. Ils ne meurent jamais d'une mort sèche... il est notoire que vous gouvernez despotiquement, férocelement... que vous pressurez et tyrannisez le pauvre homme ». Enfin, si les uns et les autres passaient outre, ils étaient prévenus des suites : « Dieu fustigera les coquins l'un par l'autre ».

Cette **Exhortation** paraissait en mars, quand l'émeute, menaçante, n'avait pas encore éclaté. Puis ce fut tout de suite après, le pamphlet **Contre les hordes assassines et pillardes des paysans**, où il recommandait expressément aux princes d'exterminer les

MISSION ET CHARITÉ

paysans comme « des chiens enragés ». Ce fut peut-être l'affaire de Weinsberg qui provoqua ce changement d'attitude, ou peut-être simplement la haine qu'il nourrissait contre Thomas Müntzer, dont il a osé dire : « Celui qui a vu Müntzer, a vu le diable ».

Luther comprit trop tard l'étendue de sa faute. « J'ai exterminé les paysans insurgés, ordonné leur supplice, que leur sang retombe sur moi ». Jamais les paysans ne lui ont pardonné.

Déroulement des opérations

Si la révolution a éclaté avec une extrême violence, c'est que se sont trouvés réunis tout à coup les éléments dont quelques-uns avaient fait défaut jusqu'ici. En face des paysans ne se trouvaient plus que des princes divisés, une Eglise discutée, un empereur inaccessible. Ils avaient pour eux une nouvelle foi, des prédicateurs ardents, une imprimerie déjà habile, une densité de population considérable, des cerveaux enflammés, une exaspération entretenue, une relative aisance, les précautions exorbitantes de quelques seigneurs. Ils avaient à la fois le motif, l'occasion, le support. Tout concourait à l'émeute : l'irritation, le mépris et une grande espérance.

L'insurrection armée éclate en Souabe le 23 juin 1524. La populace des villes, réservoir de toutes les révolutions, se joint aux paysans pour prendre d'assaut le château du comte de Stühlingen qui les accablait de vexations et de corvées. Hans Müller, enveloppé dans les plis d'un manteau rouge et portant un vaste béret couvert de plumes, les commandait. Près de lui marchait Joss Fritz avec sa barbe grise. En tête flottait un drapeau tricolore : blanc, rouge, noir.

Le 10 septembre, sous la pression de l'émeute, Sigismond de Lüpfen accepte un accommodement. La corvée serait réduite à 7 jours. Il s'y ajoutait 2 jours pour les chasses, mais les paysans ne tiendraient plus les chiens. Ils fourniraient au château le bois, la venaison, la tête et les pattes des ours abattus ainsi que la hure des sangliers. Ils pourraient capturer les oiseaux, mais la pêche demeurerait interdite, « sauf si une femme enceinte avait envie de poisson ». Il s'y ajoutait différents impôts et une foule de mesures tâtonnées. Le traité, soumis à l'approbation de l'assemblée, jugé trop lourd, fut repoussé.

Dans le même temps, 12 000 Suisses et 6 000 Français descendaient au Piémont, et Ulrich de Wurtemberg, le dépossédé, le banni.

espérant reconquérir son duché par le moyen du « gros soulier », demandait des subsides à la France contre l'ennemi universel, c'est-à-dire l'empereur. Il levait des soldats, presque tous Suisses, sous 30 bannières dont les devises étaient françaises. Il s'y adjoignait 200 reîtres de Sickingen et plusieurs centuries de paysans sous Hans Müller. Soleure et Bâle envoyaient des armes, Hohentwiel fondait des arquebuses. Son plan était habile. Il soudoyait dans le même temps 50 000 Bohèmes pour porter un coup terrible au flanc de la Bavière. Son but, précis : il voulait « libérer pour toujours les riches et les moines du fardeau des richesses et faire jaillir aux marchands le sang par les yeux ». Ulrich menaçait Stuttgart lorsque parvint l'annonce de la défaite de Pavie, le 24 février 1525. Les Suisses, inquiets, regagnent leur pays, mais déjà Müller l'avait quitté. Le 17 mars il était de retour à Hohentwiel. La Ligue souabe entraînait en action.

Le 21 janvier 1525, les négociations de Kempten échouent. Le 7 mars, les paysans, dispersés par la force, se constituent en **Union chrétienne** et adhèrent aux XII articles. Puis ce fut le sac total de l'abbaye.

Le 24 mars, le petit peuple de Rothenbourg s'était emparé du pouvoir local et tenait les portes de la ville ouvertes aux paysans révoltés. La ville devint le centre, le foyer, en même temps que l'appui de la rébellion. Des ambulants y prêchaient dans les rues, dans les cimetières, sur le marché, la liberté évangélique. Le carme aveugle Hans Schmidt, appelé le renard, Jean Deuschlin, Carlstadt avaient les faveurs de la foule. Ils prêchaient la communauté des biens, l'abolition des pouvoirs. Les ouvriers interrompaient l'orateur pour appuyer sa thèse de faits malheureusement trop réels. Toutefois, si l'Eglise catholique était combattue, la confession luthérienne n'était pas pour cela établie. Elle ne le sera qu'en 1544, et bien longtemps après la sanglante répression du margrave d'Ansbach. En attendant, les paysans refusaient les « dîmes, impôts, corvées, tailles, servitudes », et marchaient sur Würzburg.

Les nobles n'étaient pas fâchés, au début, de voir le clergé assailli. « Tant que l'orage tombait sur les prêtres, on riait », dit la Chronique de Ratisbonne, mais les étincelles ont volé plus haut que les monastères, et les châteaux qui n'adhéraient pas à l'**Union chrétienne**, étaient à leur tour assiégés, pillés et incendiés. Il y en eut plus de 200 en quelques jours. Le paysan enragé vidait par l'incendie un arriéré de plusieurs siècles.

MISSION ET CHARITÉ

La réaction fut tardive. Les seigneurs, ne sachant que trop qu'ils « avaient poussé à bout la patience du pauvre homme », étaient « comme des lièvres ». D'ailleurs, ils n'avaient pas d'armée, ils étaient le petit nombre, ils étaient dispersés et souvent ennemis. Seule la Ligue souabe, dans ce grand désarroi, commençait à s'armer. Non sans peine. Les lansquenets qu'elle recrutait en Italie, refusaient de porter les armes contre les lansquenets déserteurs, « leurs frères ». Elle s'organisait toutefois, sous l'impulsion du chancelier Léonard d'Eck, condottiere froid et implacable, sans cœur comme sans imagination, précautionneux, retors, impopulaire, qui résumait la querelle en deux mots : « Les émeutiers ne rêvent que d'humilier les princes, que de se débarrasser de toute autorité ». En conséquence de quoi il a osé dire : « Qui épargne le paysan, favorise son ennemi », et il a excité les attentistes à une guerre fraîche et joyeuse « contre le Turc dans le pays ».

D'Eck a constitué avec Georges de Waldbourg et Philippe de Hesse la trinité de la répression. S'il n'avait fédéré les princes, les paysans n'eussent pas été battus, et l'on se prend à rêver à ce que fût devenu l'empire.

Au milieu de mars 1525, la situation se présentait ainsi : En Souabe seule, le Bundschuh pouvait aligner 100 000 hommes, et ce n'était que le quart du contingent. En face, sous Waldbourg, alors âgé de 37 ans, la Ligue ne disposait que de 2 000 cavaliers et de 12 000 fantassins. Mais c'était des soldats de métier, aguerris, disciplinés, implacables. D'ailleurs la Ligue souabe dépassait de beaucoup ses frontières. L'évêque de Bamberg y avait adhéré en 1512, celui de Würzburg en 1522, Philippe de Hesse en 1519, Louis de Bavière en 1523. En outre, elle avait l'appui des banques, des monopoles et des grandes compagnies commerciales.

Toutefois, la Ligue qui n'était assurée ni de sa force ni de son bon droit, pour gagner du temps, commença par engager des pourparlers avec les conjurés du gros soulier. D'Eck disait : « Tout dépendra de nos commencements ». En cela il voyait juste. Le 25 mars, croyant l'occasion favorable, il rompait les négociations et exigeait la dissolution des bandes.

Le 24 mars, à Rothenbourg, sous l'impulsion de Carlstadt, l'iconoclasie commençait. Les vitraux de l'église Notre-Dame étaient brisés, les autels détruits et un tableau de Michel Wohlgemuth, le maître de Dürer, jeté dans la Tauber. Les femmes, déchaînées, pourchassaient les prêtres à coups de fourches.

Le 26 mars, le château de Schemmerberg flambe. Les portes du cloître sont enfoncées, les registres déchirés, le butin partagé. Mais partout les vies humaines étaient sauvegardées.

Le même jour, dans les camps, l'aile radicale l'emporte. Les chefs, Wendel Hipler, Friedrich Weygand, Gotz de Berlichingen et l'hôtelier Metzler, général de 100 000 hommes, se préparent à la lutte. Ils fixent comme lieu de rassemblement l'abbaye de Cîteaux, sise près l'Oeringen. Ils campent à Schontal, où les lansquenets de la Bande noire, commandés par Florian Geyer, et les levées du comte de Hohenlohe les rejoignent.

Le premier avril, le sénéchal Georges de Waldbourg entre en campagne. Le 4, il se heurte à une formation de 6 000 paysans. Leur position entre un marais et un bois, inaccessible à la cavalerie, était inexpugnable. Avant l'action, et pour des raisons qui n'ont jamais été élucidées, ils reculent sur Leipheim. Le sénéchal les tourne, les enveloppe, les disjoint. La déroute fut totale. Alors s'inaugura la répression. Les bûcherons humains se mirent à l'œuvre. Le soir même, l'armée entière était anéantie, le prédicant Wehe et 8 autres chefs décapités, 4 000 morts jetés dans le Danube.

Le sénéchal avait escompté une prompte dissolution des bandes. Au contraire, le bain de sang de Leipheim souleva les paysans d'horreur. Ce premier échec les rendit fous. Le lendemain 16 000 hommes lui barraient la route de Souabe. L'action s'engageait bien et la Ligue était fort pressée, quand, au milieu de la mêlée, les rebelles proposent une trêve. Ils demandent qu'une commission de justice fasse droit à leurs requêtes. (En dépit d'excès dénoncés ailleurs, cette naïveté, cette bonne foi, sont un des aspects touchants de cette rébellion). L'infériorité numérique, une situation délicate au milieu d'un océan de rebelles, l'hostilité de toutes les places qui, en cas de déroute, lui eussent fermé leurs portes, déterminèrent le sénéchal à accepter. Il était en effet la seule force organisée de la Ligue et il ne pouvait compter ni sur elle, ni sur le lieutenant impérial, lui-même assailli dans ses territoires du Tirol, de Styrie et de Carinthie. L'archiduc Ferdinand voyait partout chez lui le *Bundschuh* triomphant, et Innsbruck menacée.

Le 11 avril, l'émeute éclate à Bamberg, le tocsin sonne, les portes sont saisies. L'évêque Weygand de Redwitz refuse de sacrifier les biens du clergé. Son château est mis à sac, les maisons des chanoines pillées. Seule la cathédrale, défendue par une poignée d'hommes résolus, reste intacte, avec en son sein, le tombeau de

MISSION ET CHARITÉ

Henri II et de Cunégonde, chef-d'œuvre de Tilman Riemenschneider, lui-même acquis aux rebelles.

Le 14 avril, Waldbourg se heurte à 12 000 paysans décidés et pourvus d'artillerie. Il redoute l'attaque nocturne qui l'eût anéanti, mais eux, une fois encore, se retirent.

Le 15, à 8 heures du matin, les paysans entrent à Bamberg. Un accord est conclu, une « commission nationale » nommée pour connaître des abus. En attendant, les impôts et les dîmes étaient supprimés et l'évêque reconnu comme unique seigneur, à l'exclusion des chanoines.

Weinsberg

C'est alors que se situe l'affaire de Weinsberg. Le comte Louis de Helfenstein, rude, impitoyable, qui avait brûlé les fermes de ceux qui rejoignaient les bandes, qui avait puni leurs femmes et leurs enfants, était universellement haï. Le dimanche 16 avril, 8 000 hommes se présentaient devant son château. Le comte était à la chapelle. Le héraut des paysans proclame : « Ouvrez les portes ! sinon, éloignez les femmes et les enfants ». Avant que le comte ait répondu, un chevalier fait tirer deux coups d'arquebuse. Ce fut l'assaut. Les paysans escaladent les murs comme des chats « pour aller chercher leurs œufs de Pâques ». La garnison était de 80 hommes. La résistance fut brève. Aucun habitant de la ville n'avait soutenu le comte. Les chevaliers, barricadés dans l'église, se rendent. Le lendemain, le conseil des paysans décidait la mort des prisonniers.

C'est alors que se déroula une scène qui remplit l'Allemagne d'indignation, tant le prix du sang selon les états est différent. Le comte, sa femme, fille naturelle de l'empereur Maximilien, et 13 nobles furent conduits sur un champ du côté de Heilbronn. Ils étaient 24 en tout. Le comte offrit 30 000 florins aux émeutiers, tandis que sa femme tenait les genoux de Rohrbach embrassés. « Quand même tu me donnerais une tonne d'or, répond-il, tu mourrais ». Les paysans se mettent sur deux lignes et les prisonniers sont passés par les piques, traitement infamant réservé aux lansquenets déserteurs. L'ancien fife du comte lui enlève son chapeau en disant : « Moi aussi je veux être seigneur à mon tour ». Puis il prend son pipeau : « J'ai joué si souvent pendant que tu étais à table ». Le comte demeurait impassible quand, au signal, 100 piques le transpercent. Il est aussitôt entièrement dépouillé. La sorcière Hoffmann lui plonge son couteau dans le ventre et cire ses souliers avec sa graisse. Jacques Wirt s'empare du pourpoint

tout sanglant et va se montrer à la comtesse, en disant : « Comment me trouves-tu ? »

Puis on charge la comtesse à demi nue et son fils blessé sur une charrette de fumier, et le cortège se met en route, lances levées, et les pages au bout des lances. Le château est livré aux flammes. Ainsi s'achevait la triste journée des Pâques sanglantes, dont le retentissement en Allemagne fut prodigieux.

Le lendemain, Gotz était nommé général en chef. Le comte de Hohenlohe envoyait 2 couleuvrines et de la poudre. Heilbronn, miné par un prolétariat misérable, se soulevait. Les conseillers, menacés de « voir voler leurs têtes par-dessus les remparts », s'ils n'ouvraient pas les portes, capitulent. Les paysans s'engouffrent. Un de ceux qui avait pris part au massacre de Weinsberg, et dont la pique dégouttante de sang montrait encore des débris de chair humaine, et des cheveux, criait : « Tous les éperons seront massacrés »... « on coupera les mains de tous ceux qui ont prêté serment contre nous ». Les paysans, réunis sur le marché, proclament une fois encore qu'ils « n'ont rien contre l'empereur », et qu'ils ne veulent défendre « que l'Évangile ».

La journée s'acheva par le pillage des chevaliers de Saint-Jean. Le vin, le blé, le linge, l'argenterie étaient entassés et vendus. Les femmes en soutane et en aube, se faisaient des chemises avec le linge d'autel. Les carmélites payaient 3 000 florins, les saintes Claires, 5 000. Le butin partagé, Metzler recevait pour sa part 13 000 florins.

Fin avril 1525.

Le 20 avril, Langensalza se soulève. Le 25, les insurgés s'emparaient de l'artillerie de Mayence. Le même jour, ils sont 5 000 devant Erfurt. Ils clament : « Nous avons chassé l'évêque de Mayence, tyran pervers ». Le conseil de la ville sacrifie les biens du clergé pour sauver les siens. Le 30 avril, la révolte s'étend en Alsace « comme un incendie de forêt ». Fin avril, 150 châteaux avaient été brûlés, 6 monastères détruits. Würzburg, encore intacte, était un îlot menacé de partout, sous sa forteresse.

Une troupe considérable campait sous les murs de la ville. A l'intérieur, la population bouillonnait sous l'impulsion du musicien Hans Bermeter, du peintre Philippe Dietmar et du grand sculpteur Tilman Riemenschneider, ancien maire de la ville, déposé en raison de ses idées, à qui l'on brisera plus tard les os des mains sous la torture.

MISSION ET CHARITÉ

Le conseil de l'évêque assemblé émit un avis radical : « Il fallait brûler les villages, se saisir du bien des rebelles, exiler leurs femmes et leurs enfants ». Quelques membres plus éclairés, firent remarquer que l'émeute était générale, qu'elle enveloppait Bamberg, Mayence, le pays de Bade, le Palatinat, que si l'évêque sévissait, tout l'odieux de la répression tomberait sur lui. L'évêque se rangea à cet avis et laissa faire. D'autant plus facilement que la fraternité ne s'exprimait encore qu'en franches beuveries et robustes ripailles.

Le 5 mai, cependant, serré de près, le prince-évêque quittait la citadelle et tentait une percée en direction de Heidelberg. Le margrave Friedrich continuait la défense. Le 7 mai, les paysans pénétraient dans la ville et bombardaient la forteresse. Deux attaques nocturnes échouèrent.

Le 12 mai, 20 000 paysans étaient défaits à Boblingen. Le fife du comte Louis de Helfenstein et Jacques Wirt qui avait revêtu son pourpoint, étaient au nombre des prisonniers. « Les représailles furent féroces ». Il furent attachés à des arbres et brûlés à petit feu.

Le même jour, le couvent de Lorch était attaqué aux cris de « Dieu le veut... le Saint-Esprit se déclare pour le peuple. »

Le 14 mai, l'avance de l'armée des princes signalée, Florian Geyer se retirait de Wurzburg. Le 15, Philippe de Hesse et Georges de Saxe, avec 6 000 cavaliers, rencontrent 6 000 insurgés à Frankenhausen. Les paysans offrent de traiter, mais en vain. L'armée des princes les enveloppe et les canonne à bout portant. Müntzer, grimpé sur un chariot encourageait ses troupes : « Ils viennent pour rétablir le faux culte des moines... il faut abolir le tyran pervers ». Les paysans, persuadés qu'après s'être donnés à Dieu, Dieu ne pourrait leur manquer, tombent à genoux et entonnent le choral : « Nun bitten wir um den heiligen Geist » (Que descende sur nous le Saint-Esprit). Puis comme le ciel reste sourd à leur supplication, ils perdent courage et se laissent égorger. Le soir, 6 000 cadavres jonchaient la plaine, 300 fuyards, saisis dans la ville, furent décapités sur le champ. On trouva Müntzer caché sous un lit. Il n'y avait pas de survivant.

Le même jour, sous l'impulsion de Wendel Hipler se réunissait le premier parlement populaire afin de décider de la constitution d'un État fort et unitaire, avec l'abaissement corrélatif des princes. C'était le premier mouvement de rénovation politique de l'histoire allemande, et pour ainsi dire, le seul, et le premier parlement européen. Mais la nouvelle de la déroute de Boblingen les disoersa.

Le 21 mai, Hipler se rendait enfin compte que l'ère des accommodements était révolu.

Le 17 mai avait vu la défaite de Saverne, mais la lutte continuait. Les paysans ne voulaient pas s'être révoltés pour rien. Les échecs, quoique connus, ne les décourageaient pas. Le 21 mai, Gotz retire ses troupes et ses 46 canons de sous Wurzbourg, pour interdire la Tauber au Sénéchal. Le même jour, 12 000 paysans investissent Fribourg, coupent l'eau, s'emparent du château fort, des hauteurs et les couronnent de couleuvrines. Ils bombardent la ville et la cathédrale. Un boulet plus heureux en emporte la flèche. Fribourg capitule. Le traité de reddition prévoyait « d'humilier les abbayes, de protéger l'Evangile » et fixait la contribution de la ville « pour fait de résistance », à 3 000 florins. Le même jour, Waldbourg faisait raser Weinsberg et tous les villages environnants. Le 27, les insurgés brûlent le château de Schweinfurt. Les nobles se dispersaient sur les routes au bruit des arquebuses. Le 28 mai, l'armée de la Ligue comptait 8 000 fantassins et 25 000 cavaliers.

Le 2 juin, le sénéchal, avec 3 000 cavaliers et 9 000 fantassins se heurte, à Königshofen, à une troupe solide. La cavalerie les disperse et poursuit les fuyards. Il y avait 4 000 morts. L'infanterie était restée l'arme au pied.

De Wurzbourg accourt une armée plus nombreuse pour contenir le sénéchal. Ils jurèrent, dans leur colère et dans leur désespoir, de pendre tous les cavaliers et d'égorger tous les fantassins. Le 4 juin, les deux armées se rencontraient à 18 kilomètres de Wurzbourg. Une fois de plus, la cavalerie décida de la journée. Le soir, 5 000 morts jonchaient le sol. Des armes innombrables étaient répandues sur plusieurs lieues. En raison du serment, il ne fut fait aucun quartier. Le 7 juin, Wurzbourg capitulait sans condition. Le 8, à 8 heures, l'évêque faisait son entrée dans la ville. Le bourreau marchait à son côté.

Le 4 juin à Ingolstadt les lansquenets de Florian Geyer avaient montré un exemple de résistance farouche. Ils étaient morts jusqu'au dernier, ensevelis sous les décombres et dans les flammes. Le 10, Geyer était assassiné, le 17, la Ligue entra à Bamberg.

Ce qui frappe dans ces tristes récits, c'est la rapidité des combats et leur déroulement identique. Manœuvrés par la cavalerie, les paysans étaient comme frappés d'hébétéude. Braves pendant le combat, après l'action, à nouveau résignés et soumis, ils se laissaient égorger sans résistance. Un reître se vantait d'en avoir expédié 10 à la suite pour ainsi dire, d'un seul coup. D'autres se

MISSION ET CHARITÉ

mettaient la tête dans le sol ou grimpaient dans les arbres, d'où les mousquets les délogeaient. Beaucoup périssaient sous les pieds des chevaux.

On ne faisait pas de prisonniers. Les chiffres sont éloquentes et constants. A plusieurs milliers de morts ne s'opposent toujours que quelques centaines de prisonniers qui, d'ailleurs, livrés à la torture, étaient exécutés peu après.

Les relations montrent à l'évidence la haine que les grands nourrissaient contre les paysans. A Ingolstadt où 4 000 hommes périrent, 400 s'étaient réfugiés dans le château et 200 dans une église. Ils furent tous brûlés vifs. La narration ajoute qu'ils « criaient comme des porcs ». Ailleurs, après l'action, fuyant, éperdus, débandés, poursuivis, le récit dit « qu'on les traquait comme un troupeau de sangliers ». Le mépris les poursuivait jusque dans la mort.

La répression.

Alors commença la vengeance. Les paysans qui n'avaient pas su vaincre, surent mourir. La Ligue qui n'avait aucun droit, se les était arrogés tous, elle intervenait partout, et pourtant sans mandat. La force fixait le droit.

Elle décréta que tout paysan devait comparaître devant elle, sous peine de se voir dépossédé de ses biens. Aussitôt 50 000 suspects quittèrent leur village. Ils flottaient sur les routes, au gré des périls, se nourrissant de racines. Réduits à la dernière extrémité, ou assaillis par les soldats, ils mouraient par milliers.

Pour le sénéchal, comme pour Luther, les paysans se trouvaient assimilés à leurs éléments les plus radicaux. Il prononçait que « devant un rebelle tout le monde pouvait être juge et bourreau ». Le maire d'Augsbourg, qui représentait sa ville auprès de la Ligue, voulait « équarrir les paysans », car « il n'avait pas pitié d'eux plus que d'un chien ». Luther s'écriait : « C'est le temps du glaive, chers seigneurs, exterminatez, égorgez... il faut faire voler les têtes... le chien enragé, si tu ne le tues pas, il te tuera ». Pourtant, le 30 mai, il reconnaissait que « la barbarie dont on use envers ses pauvres gens est lamentable... mais aussi leur vie avait été trop douce », et il ajoutait cette suite de sophismes qui le dépeignent mieux que tout, et font douter de son jugement fût bien assis : Si Dieu ne les sauve pas, c'est qu'ils sont criminels... il ne faut pas avoir pitié de ceux dont Dieu n'a pas eu pitié. Et, renou-

velant une parole triste et fameuse, il décidait : « Dieu reconnaîtra les innocents ».

La Ligue vendait le butin accumulé dans les camps pour payer ses mercenaires. Les princes, après les frais de la campagne, voulaient se refaire. L'évêque de Wurzbourg frappait chaque foyer de 8 florins d'imposition et levait, en deux ans, la somme de 200 000 florins. Mulhousen était imposée à 40 000 florins, et devait restituer les biens confisqués. Les paysans taxés à titre individuel se trouvaient endettés pour leur vie. Les bourgeois qui avaient si allègrement sacrifié les biens des clercs, se précipitaient maintenant chez les clercs pour qu'ils intervinssent auprès des princes.

Mais la vengeance de l'or n'était pas la pire. La répression sanglante fut d'une autre portée. La cruauté fut à la mesure de la couardise. De « lièvres », les princes étaient devenus tigres féroces. Contre le peuple, ils avaient fait marcher une armée de mercenaires, pour réduire un mouvement national, ils avaient armé l'étranger. La férocité de la répression s'explique en grande partie par là.

Les suspects étaient remis entre les mains de l'Inquisition et torturés. « Tu souffres, disait Waldbourg à Müntzer, mais pense aux paysans massacrés par ta faute ». — « C'est toi qui l'as voulu, répondit Müntzer, avec un rire sauvage. Défiguré, écartelé, ébouillanté, il brava tous les tourments. Puis, soit regret, soit remords, le lendemain il se rétracte, se confesse, reçoit la sainte eucharistie et exhorte les princes à la modération. Il est enfin exécuté avec 100 de ses partisans, en même temps que son compagnon Pfeiffer qui fit une mort d'endurci, sans sacrement comme sans repentir.

A Wurzbourg, 64 des 154 prisonniers étaient livrés à la main du bourreau. Le bourreau accompagnait l'évêque Conrad de village en village. Le bourreau de Waldbourg se flattait d'avoir décapité 1 200 hommes. La Ligue revendiquait pour elle seule 10 000 morts. A Rothenbourg, il y eut 80 exécutions. On creva les yeux à 69 insurgés. On coupa les doigts à une foule de rebelles, dont quelques-uns célébraient la mansuétude des princes : « Ils ne nous ont coupé que deux doigts de la main droite ». A Bayreuth, le luthérien Casimir, traînant après soi 700 cavaliers et 1 000 fantassins, depuis le 3 mai, fait arracher, le 8 juin, les yeux à 57 citoyens et couper les doigts à 70. La plupart des victimes mouraient d'ailleurs, peu après, des suites de l'infection. Le 13 juin, il opère sa jonction avec le sénéchal devant Wurzbourg, et la soldatesque, plus redoutable que la guerre, pille, rançonne, déshonore. Les soldats abusent des femmes et poursuivent les filles comme des proies.

MISSION ET CHARITÉ

Casimir, qui s'était si bien fait la main, obtient de la Ligue la permission de brûler des femmes à Rothenbourg.

A Bâle, il y eut 500 morts, roués, brûlés, décapités. En Alsace, il y eut 20 000 morts en quelques jours. Les femmes et les enfants fuyaient éperdus, poursuivis par les reîtres. Il y eut 15 000 morts en Rhénanie : « On jouait avec les têtes ». Les villages étaient dévastés, les paysans plus opprimés que devant, ruinés, endettés. Jakob Fugger n'a pas trouvé une seule maison debout en 100 villages.

Les tortures durèrent jusqu'à la fin de 1526. La Ligue souabe entretenait une police, qui, sous les ordres de Waldbourg, parcourait incessamment les anciens théâtres d'opérations. Mais l'année suivante, le sénéchal qualifiait encore les paysans d'êtres « déloyaux, païens, menteurs, rebelles, scélérats, infâmes ».

Tel fut le sort des révoltés. L'Eglise catholique avait eu le visage de l'oppression, la religion réformée justifiait la vengeance. Les paysans, plus sensibles à la trahison de la nouvelle Eglise qu'aux exactions de l'ancienne, retournèrent à l'ancienne foi ou se réfugièrent dans des sectes.

Conclusion

La vengeance fut horrible et l'iconographie en témoigne. On ne voit que paysans pendus, brûlés, décapités, noyés, sciés, des pieux enfoncés dans l'estomac et fichés dans le sol. Jakob Fugger estime le nombre des morts à 130 000, mais celui des enfants et des femmes fut au moins aussi grand. Les femmes n'appartiennent pas à l'histoire, mais elles en marquent les étapes de leur deuil et de leur tristesse.

Le paysan avait voulu « poser le pied sur la nuque des rois », la noblesse posait sa botte de fer sur la nuque des paysans. La servitude qui était dans les faits, devenait légale et, avec la servitude, l'asservissement. La conséquence de cette guerre fameuse a été une certaine démystification de la Réforme et la ruine de l'esprit public. Trois siècles de ténèbres s'appesantissaient sur une classe qui avait fait trembler l'empire.

Le paysan, après ce grand espoir, prit tout à coup la mesure de sa présomption et en vint à concevoir des sentiments plus conformes à sa bassesse. Cette blessure, jamais cicatrisée, séculaire, on peut encore la percevoir au cœur des paysans, elle est toujours sensible. Elle s'appelle résignation. « Ils avaient juré fidélité à

leurs seigneurs », dit Luther, ils ont manqué à leur fidélité, tel était à ses yeux le crime impardonnable. Par lui cette idée allait s'étendre à l'Allemagne tout entière. Cette constance dans l'obéissance, cette fidélité qui est, selon Hindenburg, « la moëlle de l'honneur » (1), qui était même pour les S.S. « l'honneur » (2), a toujours frappé les observateurs, de Mme de Staël (3), à Tocqueville (4) et à Lénine (5). C'est elle qui fait encore mal juger de la rébellion de Stauffenberg contre Hitler, le 20 juillet 1944.

Pourtant Péguy a dit : « Je désobéirai si la justice et la vérité l'exigent ». Tel était le sens de la révolte des paysans, cette grande révolution morale marquée du sceau de l'Evangile. L'Evangile était pour eux la vérité et la justice, et chaque fois que l'Evangile a été invoqué, que sa réalisation immédiate ou prochaine a été démontrée, les hommes se sont dressés, ils ont ouvert leur cœur à l'espérance, ils ont versé leur sang.

La révolte, réprimée aujourd'hui, triompherait demain, car la violence n'est pas la justice, ni la victoire, le bon droit. Le noble pourra continuer de porter son habit de soie taché de sang, il sera finalement vaincu par la force désarmée et invincible de la justice. Mais aujourd'hui cette immense espérance se résolvait dans l'injustice, avec un grand cri et des larmes.

André BOGAERT

Université catholique de l'Ouest.

(1) « Die Treue ist das Mark der Ehre »

(2) « Meine Ehre heisst Treue »

(3) « Ils obéissent à leurs maîtres comme si tout ordre était un devoir »

(4) « Les Allemands ne feront jamais de révolution car la police n'en donnerait pas la permission »

(5) « Si les Allemands voulaient faire une révolution dans une gare, ils commenceraient par s'acheter des tickets de quai ».

Mgr Jean Calvet, “ paysan du Lot ”, face au modernisme et à l'oecuménisme

par Louis BRUNET.

— *Je sais ce qu'est la souffrance et l'inaction où je suis réduit, depuis quelque temps. Il faut bien décanter le personnage, pour qu'il puisse paraître devant Dieu !*

Cet aveu que rappelle M. l'abbé Charles Molette, dans son émouvante et si dense introduction aux « Mémoires de Monseigneur Calvet » (1), son maître de l'Institut Catholique de Paris, en 1934-1936, nous dispenserait, pour un peu, de tout commentaire sur l'enfant de Palezy, (près de Castelnau-Montratier, en Quercy.)

Tête puissante et très humble, crâne massif et cabossé, comme celui du Père Pouget, cet autre gardien de bestiaux, à la mémoire prodigieuse et aux yeux morts, Jean Calvet a souffert, beaucoup souffert, dans sa sensibilité d'homme, de professeur, de prêtre.

La confession du « Recteur émérite » au vrai sens du terme : « sorti du rang » — muré, à Sèvres, dans sa cruelle cécité, lui, le dévoreur de livres qui, au petit séminaire de Montfaucon, apprenait par cœur la préface du « Quicherat », n'en demeure-t-elle pas le plus simple et le plus touchant témoignage ?



1. Editions du Châtelet, 36, rue de Trion, à Lyon (5°), 8, rue Madame, à Paris (6°).

Mais ce n'est sans doute point de cette nuit des prunelles éteintes qu'aura le plus pâti cet homme profondément charitable, ce prêtre à la foi d'ancien pâtre — celle de Monsieur Vincent — ce professeur à l'esprit vaste et dévorant.

Sa naïveté de campagnard n'a jamais déserté ce cœur pur. Et elle devait lui réserver de pénibles mécomptes. Ecoutez-le :

— ... *on nous a répété bien souvent, dans notre enfance, que le paysan n'est rien, qu'il ne peut rien et qu'il doit travailler à se faire oublier, à se cacher... Cette leçon à laquelle contribuaient toutes les circonstances de la vie m'a façonné à mon insu et m'a rendu timide à l'excès. J'ai toujours évité les assemblées où il faut paraître et j'ai toujours eu une grande fertilité d'esprit pour trouver des moyens et des motifs de me cacher.*

Ce berger du Lot allait donc aborder le monde, avec une crainte instinctive et un respect démesuré des hommes « arrivés » :

— *J'ai cru spontanément que les hommes en place, les hommes qui se produisent et s'affirment et parlent sont supérieurs par l'intelligence et le caractère. Quand je les ai vus de près et que je les ai découverts médiocres, j'ai été sincèrement étonné.*

La confession continue :

— *A sept ans, je commençai à fréquenter l'école. J'étais timide et sauvage et j'eus beaucoup à souffrir de la brutalité de mes camarades.*

Souffrir. Le mot est lâché ; pour la deuxième fois. Jean Calvet est appelé à souffrir, dans la mesure même où il restera, plus qu'un autre, l'homme de son enfance. Et pour la cruauté, les grands ne craignent guère les petits.

Cette faculté de souffrir n'exclut pas, chez ce fils de paysan, un sens aigu du jugement et celui de l'exécution :

— ... *je souffris, d'abord, de la stupidité d'un maître, un Frère des Ecoles chrétiennes qui, plus tard, quitta le froc et fit une assez belle carrière d'instituteur communiste.*

Le sens de la justice et de la charité l'emporte, d'ailleurs, comme il l'emportera, tout au long de son existence :

— *Je dis cela par provision, parce que, ce méchant homme mis à part, j'ai gardé un excellent souvenir des Frères, mes premiers maîtres.*



MISSION ET CHARITÉ

Quels sont donc ces grands qui vont prendre, un jour, la relève du Frère défroqué, pour faire souffrir cette solide et généreuse intelligence, enfermée dans une carapace de paysan pudique ?

Avant de répondre, situons l'état d'esprit de Jean Calvet qui franchit, en octobre 1893, les portes du grand séminaire de Cahors :

— *Le livre de Mgr Ireland « L'Eglise et le siècle », venait de paraître. Comme beaucoup de jeunes gens de mon temps, je l'avais lu et j'y avais vu une révélation. Je me proposais de réconcilier l'Eglise et le siècle. Heureusement ma vocation avait d'autres fondements, d'autres buts, car j'ai dû renoncer, dans la suite, à cette entreprise présomptueuse. Nos maîtres, d'ailleurs, ne nous poussaient pas à ces tâches sans limites.*

Qui donc étaient ces maîtres ? Permettra-t-on, ici, au signataire de ces lignes d'emprunter, avec une joie reconnaissante, la réponse de Mgr Calvet qui fut également son professeur ? Elève des Prêtres de la Mission et plus précisément du Berceau de Saint Vincent de Paul, je partage sans réserve les sentiments qui ont dicté cette réponse :

— *C'étaient des fils de Saint Vincent de Paul, des Lazaristes. J'ai un culte très vif, un culte d'esprit et d'instinct pour saint Vincent et beaucoup d'affection respectueuse pour ses fils. Je trouve que, de tous les religieux que j'ai connus, ce sont ceux qui sont restés les plus fidèles à leurs origines. Ils ont gardé la simplicité, l'humilité l'abandon à la Providence, le bon sens que leur fondateur leur recommandait.*

Je crois bien qu'ils se méfient un peu de la science, la soupçonnant de contrarier l'action, en tout cas, d'être inutile pour l'action. Ils en laissent le soin à d'autres et, dans les séminaires, ils se préoccupent de former des curés. Dans cette tâche modeste et sacrée, ils sont incomparables.

Scrupuleux, l'auteur de ces « Mémoires » écrits, au for de sa détresse de Français, en Juin 1940, s'interroge, avec une minutieuse loyauté de prêtre-universitaire qui se penche sur son passé :

— *Je n'ai pas profité de leurs soins, comme je l'aurais dû. Les ai-je même appréciés à leur valeur ? Je ne voudrais pas l'affirmer. J'avais l'outrecuidance des intellectuels, augmentée de celle de la jeunesse.*



Entre les murs du grand Séminaire de Cahors, en tout cas, Jean Calvet rencontre un Lazariste qui va marquer toute sa vie, orienter son appétit de perfection spirituelle et lui inspirer son goût du prosélytisme œcuménique, le Père Portal :

Esprit facile et souple, il n'avait rien approfondi et ne savait pas enseigner avec méthode, mais il avait des fenêtres ouvertes sur un très vaste horizon et un sens aigu de la portée humaine des problèmes.

Son chemin avait croisé celui de lord Halifax, chef de la Haute-Eglise d'Angleterre et du groupe des anglo-catholiques, soucieux de rechercher l'union avec Rome :

— *Le Père Portal devint un apôtre convaincu de la cause de l'union à laquelle il consacra sa vie. Il adopta à peu près complètement les points de vue de lord Halifax, ce qui lui donna sur le groupe des anglo-catholiques et sur l'Eglise d'Angleterre, en général, une influence hors de pair, mais, par le fait même, il soulevait contre lui les préventions des catholiques romains d'Angleterre qui l'accusaient de se mêler de leurs affaires sans en être prié et de contrecarrer leur apostolat en vue des conversions individuelles. Les brillants succès, comme les déceptions dures de sa carrière, viendront de cette source.*

Sous le pseudonyme de Jean Dalbus, le Père Portal écrit, en 1894-1895, sa brochure sur *Les ordinations anglicanes*. Du premier coup ce Lazariste-apôtre fonce au cœur du problème, plus en diplomate, d'ailleurs, qu'en théologien :

— *Il concluait à la nullité des ordinations anglicanes, mais il appuyait sa conclusion sur un argument fragile, après avoir démontré que les arguments traditionnels des théologiens fondant cette nullité étaient sans valeur. Cela s'appelle débayer le terrain. L'émoi fut très vif en Angleterre, chez les Anglo-catholiques à qui il offrait un terrain de victoire et chez les Romains qui se trouvaient déconcertés.*

Esprit généreux, certes, mais très lucidement critique, Jean Calvet compare, discute, déduit :

— *J'aurais voulu pénétrer dans l'Histoire et trouver dans la Bible et chez les Pères, plus directement et dans leur atmosphère reconstituée, notre doctrine vivante. Pourquoi ne point appliquer à la science sacrée les méthodes qui nous servaient pour l'étude des littératures classiques et de l'Histoire antique?... Je m'en ouvris*

MISSION ET CHARITÉ

timidement au Père Portal qui me dit qu'en théorie il était de mon avis, mais qu'en pratique, il fallait se contenter de la méthode catéchistique, la méthode scientifique étant réservée à l'Université.

Et Calvet de conclure, sans trancher :

— *Je crois qu'il sous-estimait la valeur de ses élèves, fort capables d'un travail plus dense et plus réaliste.*



Désorganisé par la maladie de quelques maîtres, le petit séminaire de Montfaucon cherche un professeur de rhétorique. L'évêque de Cahors envoie Jean Calvet à l'Institut Catholique de Toulouse, avec la consigne d'en revenir licencié ès-Lettres, avant deux ans.

Joie du fils de paysan, affamé de culture. Il va donc être initié au travail scientifique et vivre parmi les bouquins !

— *Ma déception fut cuisante... L'organisation entière était défectueuse. Un recteur âgé, malade, étranger aux études profanes, un épiscopat qui se désintéressait d'une œuvre à ses yeux sans vie et sans utilité immédiate...*

Mgr Mathieu — dont on disait qu'il était intelligent, cultivé et prompt dans ses décisions — monte, alors, sur le siège archiépiscopal de Toulouse. Les étudiants lui adressent une pétition :

Il prit aussitôt une mesure radicale et décréta qu'à partir de la rentrée (1896-1897) les élèves des Lettres, restant en subsistance à l'Institut Catholique, suivraient les cours de la Faculté officielle.

Professeur de rhétorique, à 23 ans, Jean Calvet garde des relations avec l'Université de Toulouse et ses maîtres qui l'engagent à préparer l'agrégation. Son évêque, Mgr Enard, lui accorde, en fin de compte et après de nombreux et épuisants voyages de nuit Toulouse-Gourdon-Montfaucon, un congé, pour aller à Paris travailler son concours, en des conditions moins chaotiques :

— *J'arrivai à Paris au mois d'octobre 1900, au moment où prenait fin la foire-kermesse de l'Exposition internationale. Singulière époque où l'on respirait la démission morale, l'avachissement, la décomposition politique et la confusion intellectuelle ! La bienveillance du Père Portal qui m'avait suivi, depuis le grand séminaire, m'assurait le vivre, le couvert et le loisir de travailler dans la maison de famille des étudiants en droit de l'Institut Catholique de Paris.*

Que va penser de la Sorbonne ce paysan du Lot ?

— *Les étudiants étaient mornes. Les candidats à l'agrégation formaient un groupe compact de trois cents jeunes gens dont la plupart travaillaient sans goût et sans espoir, sachant bien qu'en fin d'année on mettrait au concours quinze places.*



Admissible, en juillet 1901, à l'agrégation des Lettres, Jean Calvet entre, en octobre, comme répétiteur des candidats à la licence, au séminaire universitaire de Saint-Vincent-de-Paul, rue du Cherche-Midi. Il y retrouve, sous la robe de directeur son cher Père Portal :

— *...il m'a initié, d'abord, à la connaissance de saint Vincent de Paul... Très vite, je fus séduit et décidai d'écrire une thèse de doctorat sur lui et son influence sur le sentiment religieux et la prédication. J'ai fait, à ce moment-là, assez de travaux d'approche pour sentir, plus tard, lorsque parurent les études brillantes de l'abbé Bremond, que son point de vue est faux. L'originalité de notre dix-septième siècle religieux n'est pas dans la facilité avec laquelle il s'est laissé envahir par le mysticisme étranger, mais bien dans la résistance qu'il a opposée à cette invasion.*

Jean Calvet comprend que sa thèse lui demandera dix ans de travail et de bons yeux. Il renonce :

— *Ce travail... a été fait depuis et bien fait par le Père Coste qui lui a consacré sa vie.*

C'est encore rue du Cherche-Midi que Jean Calvet découvre l'abbé Gustave Morel qui rêve, lui aussi (comme nous l'avons longuement exposé dans le n° 24 octobre-décembre 1966 de « Mission et Charité ») de l'unité des Eglises :

— *Je n'ai pas rencontré d'homme qui, à cet âge, (27 ans) eût amassé, classé et assimilé tant de connaissances diverses... C'était un homme rare ; je regarde comme une faveur de Dieu... d'avoir vécu deux ans dans son intimité.*

Grand brasseur d'hommes, le Père Portal « met la main » sur l'abbé Morel et va donner le coup de barre qui orientera sa trop brève et si féconde existence :

— *La lettre de Léon XIII qui déclarait nulles les ordinations anglicanes avait clos la campagne Halifax-Portal, mais elle avait ouvert aux apôtres de l'Union d'autres perspectives, beaucoup plus larges.*



MISSION ET CHARITÉ

Comment hâter cette réunion des Eglises chrétiennes ? Deux moyens paraissent répondre à cette question :

— ... *l'étude des origines communes de toutes les communions chrétiennes qui établirait une base solide sur laquelle forcément tout le monde serait d'accord et des contacts loyaux, fraternels, prolongés, entre les membres des diverses communions, préparés à se rencontrer et à se comprendre.*

Un pareil travail est difficile. L'abbé Morel y semble préparé. Le Père Portal le lui dit. Il en convient et se met à l'œuvre :

— *J'ai raconté sa vie et son action, en Angleterre et en Russie. Elle fut profonde. Mystérieusement, d'un accident fortuit ou d'un attentat, il périt près de Moscou, en 1905, alors que son travail patient commençait à porter ses fruits. Ce fut un rude coup pour le Père Portal qui a rencontré tant de déboires dans sa campagne pour l'union.*

Jean Calvet se réfugie, avec ses amis, dans le bureau de ce Lazariste, havre de paix et de sérénité ; en un temps où les âmes sont lourdes et inquiètes :

— *Il faut avoir vécu ces heures troubles, à Paris, pour comprendre à quel point l'épreuve fut dure. D'abord, la politique était écœurante. Combes régnait sur la France. Il avait établi son pouvoir sur un système de délation et de passe-droits et, une fois maître de l'administration, il avait entrepris sa guerre à l'Eglise, guerre de primaire obtus et entêté qui prenait les formes les plus inattendues et les plus sottes.*

Division et confusion spirituelle totales, chez les catholiques français :

— *Des mouvements sociaux comme le « Sillon » groupaient de jeunes énergies, mais ils mêlaient à la générosité de leur action sociale des idées suspectes qui inquiétaient la hiérarchie et qui devaient bientôt être condamnées. Ce qu'on a appelé, d'un terme général, le « modernisme », surgissait de toutes parts.*



Amalgame de romantisme religieux et de critique allemande, le modernisme doctrinal trouve en cette inquiétude un magnifique bouillon de culture :

— *C'était, d'abord, une effervescence des âmes qui n'acceptaient pas l'asphyxie sociale et intellectuelle et qui étaient prêtes à suivre les novateurs, les réformateurs qui leur permettraient de vivre.*

Pourquoi les blâmer ? Leur réaction était celle de l'instinct vital le plus noble. Que leur a-t-il manqué ? Des chefs éclairés et courageux. Il n'y en avait plus. Ceux qui auraient dû commander ne savaient plus ce qu'il fallait penser ni ce qu'il fallait faire.

L'Evangile se trouve, ici, « décortiqué ». La critique verbale en fait une poussière de propos sans lien :

— ... là on ramenait le dogme à une formule conventionnelle, destinée à traduire les aspirations du cœur ; plus loin, on ramenait la religion du plan de la transcendance et de la Révélation à un sentiment immanent qui ne postulait comme forme cultuelle que les rites de l'Eglise du « Vicaire savoyard » ; plus loin, enfin, au nom du pur Evangile, on faisait la guerre au formalisme catholique et on réclamait une réforme radicale de l'organisation ecclésiastique.

Conclusion du témoin Jean Calvet :

— *Dans tout cela, une âme de vérité, exploitée par des esprits généreux, par des esprits faux et par quelques faux frères.*



Cette agitation ne trouble pas, outre mesure, le directeur du séminaire universitaire :

— *Le Père Portal ne perdait pas de vue son but essentiel : préparer des apôtres pour l'union. Sur ce point, il fut déçu. Les prêtres qui vivaient dans son séminaire suivaient une ligne tracée d'avance par leurs évêques.*

Le Lazariste fonde, alors, la « Société des Etudes religieuses », car il lui paraît essentiel, pour arriver au but, de conduire scientifiquement l'étude de ces questions. La Société crée, dans ce dessein, une revue mensuelle de documentation : « La Revue catholique des Eglises » et envisage, en outre, de lancer un hebdomadaire, dans le genre des périodiques religieux, alors publiés en Angleterre :

— *Activité magnifique qui a sombré dans l'orage de 1906-1907 : séparation de l'Eglise et de l'Etat, condamnation du modernisme.*

A distance, Mgr Calvet ne se dissimule pas, en dépit (ou à cause) de la grande affection qu'il lui témoignait, les torts du Père Portal :

— *... il croyait trop à l'efficacité des bonnes intentions et à la loyauté humaine. Mais j'ai été assez témoin de sa vie intime pour affirmer que, par dessus tout, il aimait Dieu et l'Eglise et était disposé à obéir, comme un enfant, non seulement aux ordres, mais*

MISSION ET CHARITÉ

aux simples désirs de l'autorité ecclésiastique. Ni ordres, ni conseils ne vinrent. Un jour seulement, on l'invita durement à s'effacer et à se taire.



Nommé recteur de l'Institut Catholique de Toulouse Mgr Batiffol veut réorganiser la vieille maison. Il demande à Jean Calvet, nouvel agrégé, de l'aider. Comme son nom l'indique, ce prélat ne déteste pas, si j'ose risquer ce méchant mot... batifoler :

— *L'homme était séduisant de manières, cultivé, fin, très ecclésiastique... mais il était affligé, à un degré peu commun, d'une manie habituelle au clergé parisien qui consiste à prendre un bon mot pour une raison, à affecter un scepticisme qu'on n'a pas et à clore les discussions sérieuses par une plaisanterie.*

S'il a laissé une œuvre critique, d'une érudition sûre et d'une extraordinaire souplesse, ce « Nonce d'un Pape de la Renaissance » n'a jamais gouverné son Institut :

— *Mûri par l'âge et les épreuves, il le reconnaissait et en souffrait, mais dominé jusqu'au bout par son ironie, après avoir été soupçonné de modernisme, après avoir été condamné par l'Index, chassé de Toulouse, comme suspect, il employa vingt ans de diplomatie à obtenir une fonction qui ne semblait pas faite pour lui et qui lui plaisait, pour ce motif : il devint chanoine titulaire de Paris et président du Conseil de vigilance du diocèse.*



Voici donc Jean Calvet à la « Catho » de Toulouse, avec Mgr Batiffol. Les esprits ne s'apaisent guère :

— *Le modernisme avait pris figure d'école et de doctrine. Les intégristes l'appelaient déjà une hérésie. Les jalousies et les colères exploitaient la situation. Dire sous le manteau qu'un tel était suspect de modernisme, ce pouvait être un coup de poignard. On ne m'accusa pas de modernisme, parce que je ne touchais ni à la théologie, ni à la philosophie, mais on me rangea parmi les sympathisants du modernisme.*

Survient une affaire plus grave encore. Qualifié par certains de « fauteur d'hérésie », Mgr Batiffol publie un livre « Etudes de théologie positive, l'Eucharistie » qui est mis à l'index. L'auteur écrit au Souverain Pontife une lettre de soumission, mais Mgr Germain, archevêque de Toulouse, retient ce message.

Eclate, alors, la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui étouffe, pour un temps, le tapage du modernisme :

— *Une angoisse commune aurait dû rapprocher intégristes et libéraux. Il n'en fut rien. Les libéraux étaient accusés d'accepter avec sympathie la Séparation... les intégristes organisaient la résistance dans les églises et condamnaient toutes les mesures, même avantageuses, qui pourraient être prises par le législateur. La confusion était plus grande que jamais.*

Un article de l'abbé Calvet, paru dans l'hebdomadaire « De-main », soulève, à son tour, un tollé. Il s'agit, pour l'auteur de sauver ce qui peut être sauvé des universités libres. Comment ? En s'appuyant sur les cours de l'Etat. Rien de moderniste, ni de révolutionnaire. C'est pourtant une levée de boucliers :

— *J'attendais un examen ; j'eus une polémique... Voici les titres : « Un scandale moderniste ». Un acte de haute trahison. « Les faux frères dans l'enseignement catholique ». Un professeur de l'Université libre d'Angers qualifia mon article d'aboiement. Tout cela avait pour but d'épouvanter les évêques.*

En fin de compte, l'abbé Calvet est rayé des cadres de l'Institut Catholique de Toulouse. Cette révocation fait du bruit :

— *Voici quelques titres cueillis dans les journaux « Un acte de justice ». Assainissement. « Echec au modernisme ». L'enseignement libre se défend. « Le renard qui a la queue coupée ». L'Université me témoigna une sympathie plus grossière encore. Un de mes anciens maîtres, M. Benoît, alors Recteur de l'Université de Montpellier, m'écrivit que, si je voulais quitter la soutane, il me ferait nommer professeur dans un lycée !*



Le Père Portal qui a installé, rue de Grenelle, une maison de famille pour les prêtres désireux de continuer des études personnelles, après la licence, lui dit, alors, « venez » ! Et il lui demande d'écrire la vie de l'abbé Morel, apôtre de l'Union :

— *J'acceptai de grand cœur. On me confia sa correspondance et ses carnets. Je fus émerveillé par la richesse de cette âme sacerdotale, par son esprit de foi, par son rude et noble ascétisme. Je remarquai, en même temps, combien il avait été touché par la nécessité d'un renouvellement dans les sciences sacrées et comment, pour ce motif, il avait été amené à juger sévèrement les théologiens, ses maîtres et à écouter avec bienveillance, des voix modernistes. Il fallait dire tout cela ou se taire.*

MISSION ET CHARITÉ

Le livre paraît, au cours de l'année 1907. Jugé, d'abord, « édifiant », il est ensuite dénoncé et déféré à l'Index. Pourquoi ? Parce que certains y discernent le « venin du modernisme » :

— *Or, l'abbé Morel, dans les deux dernières années de sa vie, avait été professeur à la Faculté de théologie de l'Institut Catholique. Condamner le livre, c'était jeter le discrédit sur l'enseignement de la Faculté et troubler les consciences.*

Le livre n'est pas condamné. Mgr Alfred Baudrillart, nommé, depuis un an, Recteur de la « Catho » parisienne, s'est entremis auprès des autorités religieuses, après une entrevue avec le « responsable ».

Le Père Portal n'en retire pas moins le livre de la circulation. Mais ce Lazariste va bientôt sentir passer à son tour, le vent du boulet qui a frôlé son ami :

— *Il y avait deux griefs contre lui. On lui reprochait d'avoir été l'animateur d'un semi-modernisme et d'avoir insinué dans les esprits des méthodes trop « libérales », pour procurer l'Union des Eglises. L'ensemble de ces choses vagues constituait le « portalisme ».*

Le Lazariste est prié d'abandonner la direction de son séminaire :

— *L'ordre vint de Rome, non de sa Congrégation. Le coup fut très rude pour lui. Il se retira dans sa maison de famille et se consacra désormais à ses normaliens et à une petite communauté de religieuses dont il était le fondateur.*

Paraît, alors, l'Encyclique *Pascendi* qui condamne les erreurs modernistes :

— *Bien entendu, dès cette heure, j'ai adhéré à toutes les lignes du document pontifical, de tout mon esprit et de tout mon cœur. Mais, à ce moment, la douce austérité de l'obéissance était empoisonnée par le triomphe bruyant d'un parti, le parti intégriste et par les persécutions sournoises dont des prêtres d'une haute probité sacerdotale étaient l'objet.*

« Triste chapitre de notre histoire religieuse. » soupire Mgr Calvet :

— *A ce moment-là, je résolus de renoncer à toutes ces tentatives de réconciliation intellectuelle ou religieuse qui avaient été mon idéal et de donner ma vie à une tâche obscure et précise qui m'absorberait : j'entrai au Collège Stanislas comme professeur de première supérieure et directeur des études littéraires.*



L'épreuve n'est pourtant pas terminée.. Mgr Baudrillart demande à l'abbé Calvet d'accepter une chaire à la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique de Paris, dont il est Recteur. Le « paysan du Lot » entre rue d'Assas, « sans peine et sans joie ».

Avec le jeune Gaëtan Bernoville, Basque ardent et désintéressé, l'abbé Calvet fonde la « Semaine des écrivains catholiques ». Celle de 1921 groupe 200 auteurs authentiquement chrétiens. La deuxième et la troisième 400. Apparaît tout de suite un danger :

— *Il s'agissait de préciser les droits de la libre recherche scientifique, en face des devoirs du catholique soumis aux principes de sa foi et aux directions de l'Eglise. Un professeur de la Sorbonne, M. Jordan, se plaignit des contraintes excessives que des docteurs sans mandat imposaient aux savants, au nom de l'Eglise, et de l'atmosphère de soupçon que l'on entretenait autour d'eux. M. Maritain, indigné, demanda des précisions et des noms. Pendant vingt minutes, la querelle des modernistes et des intégristes se renouvela, dans cette assemblée, avec une véhémence où semblaient se refléter des haines.*

Cette fois, au moins le Père de Grandmaison va sauver la situation. A ceux qui s'étaient plaints de contraintes abusives, il dit :

— *Croyez-vous que nous qui nous taisons, nous n'avons pas souffert ? Mais la vérité a cette dignité qu'il vaut la peine de souffrir pour elle et qu'on ne sait pas exactement son prix, tant qu'on n'a pas souffert, pour la conquérir et la garder !*

Aux « intégristes échauffés » le Père de Grandmaison tient ensuite ce langage :

— *Fils de l'Eglise, nous sommes entièrement soumis à ses directions et nous savons que ses directions ne porteront jamais atteinte à notre légitime indépendance de savants et ne nous imposeront jamais de manquer à la loyauté. Mais, en dehors des maîtres de l'Eglise enseignante, nous ne reconnaissons à personne le droit de légiférer en son nom et de prononcer des excommunications préalables !*

Le tonnerre d'applaudissements qui salua ces nobles propos ne devait pas empêcher la « Semaine des Ecrivains catholiques » de succomber, dix ans après, à ces batailles partisans.

Même réussite, au départ et même échec, en fin de compte, avec la NEF (Nouvel essor français) :

— *La base manquait. Un jour elle a craqué et on a constaté avec stupeur qu'il n'y avait rien sous les formules.*



MISSION ET CHARITÉ

Si Mgr Calvet revient, à plusieurs reprises, sur le problème de l'union des Eglises, c'est, dans une large mesure, par déférence affectueuse pour le Père Portal :

— *Il était toujours, malgré ses déboires personnels, aussi actif et aussi confiant. Il me demanda, en 1921, de prêcher à Saint-Lazare, la neuvaine de prières pour l'Union. Cette retraite devint un modeste livre « Le problème catholique de l'Union des Eglises » où l'on voulut bien voir une sorte de « catéchisme » de la question.*

Mais ce livre devait avoir un destin bien singulier :

— *... à l'instigation de lord Halifax, le R. Frère, membre de la Haute-Eglise, me demanda l'autorisation de le traduire... La question de l'Union revenait au premier plan, à cause des conversations de Malines où, sous la présidence du Cardinal Mercier, lord Halifax, le Dr Gore, le Dr Kidd, le Père Portal, M. Hemmer, Mgr Batifol cherchaient à établir les points sur lesquels ils étaient d'accord et les moyens de réduire le champ des litiges.*

Mais on voulut brûler les étapes. Les journaux en parlèrent...

— *... et à l'étourdie transformèrent les conversations de Malines en conférences officielles entre deux pouvoirs et en une sorte de congrès de la paix. L'Encyclique de Pie XI, claire et rude, rabattit les espérances trop promptes et modifia sensiblement les données du problème de l'Union.*

Lord Halifax n'en fait pas moins paraître le livre de l'abbé Calvet, en l'intitulant : *Roma and Reunion*, avec une préface de son cru qu'il présente, en fait, comme une réponse à l'Encyclique.

Décidé à faire condamner le livre, le cardinal Bourne y renonce, mais l'abbé Calvet, une fois de plus, s'est compromis :

— *Les Anglais — catholiques — m'accusèrent de « portalisme ». J'en souriais, mais une circonstance imprévue me fit bien voir qu'à leurs yeux, un portaliste était un pestiféré.*

« L'Alliance française » l'envoie en Angleterre, pour donner des conférences sur le centenaire de Bossuet. Les catholiques romains de Londres le boycottent

A Berne, en revanche, le comte de Reynold, professeur à l'Université suisse de cette ville invite l'abbé Calvet à prendre la parole :

— *... faire parler un prêtre romain dans la vieille Université protestante ! La chose ne s'était pas produite depuis la Réforme !... Les étudiants furent courtois. La presse ne le fut pas. On cria au scandale.*

M. de Reynold fut révoqué :

— *Bossuet qui fut l'apôtre de l'Union ne porta pas bonheur, cette année-là, à ceux qui cherchaient au moins le rapprochement.*



Dans son chapitre intitulé « Points de vue sur le catholicisme français entre 1920 et 1940, Mgr Calvet trace un saisissant portrait du Cardinal Baudrillart qui, lui aussi, a la manie de « batifoler », par pudeur, sans doute, sur les sujets graves :

— *C'était un tout petit homme, au buste normal, aux jambes très courtes, aux bras très longs. Le visage austère et ingrat était éclairé par des yeux très vifs sous le lorgnon et par un sourire du coin gauche de la bouche dont on se demandait s'il était d'ironie ou de bonté. Quand on le connaissait, on savait qu'il était d'ironie, mais d'une ironie voulue, apprise, qui savait dissimuler une bonté contre laquelle il croyait qu'il devait se défendre ou qu'en tout cas il devait dissimuler, en Parisien, comme une naïveté ou une faiblesse.*

N'omettons pas cet hommage final qui concerne, d'ailleurs, sous ses réserves mêmes, le propos initial de cet article :

— *Son grand souci, en prenant la direction d'une maison qui avait abrité Loisy fut de la laver de tout soupçon de modernisme. C'est ainsi qu'il multiplia les déclarations peut-être inutiles et qu'il prêta l'oreille, plus qu'il ne convenait, aux suggestions des intégristes. Au fond, il était, pour lui-même, dans un parfait équilibre, filialement attaché à l'Eglise, traditionaliste d'instinct et de tendance, mais respectueux des droits de la recherche scientifique et de la liberté de jugement, dans toutes les questions qui ne sont pas de doctrine définie ou consacrée.*



On voudra bien me pardonner ce que cette étude sans prétention sur Mgr Jean Calvet, dans ses rapports avec le modernisme et l'œcuménisme, peu avoir de nécessairement sommaire.

Puisse-t-elle inciter les lecteurs de « Mission et Charité » à se procurer ces « Mémoires » qui éclairent d'un jour très humainement sacerdotal l'existence d'un prêtre et d'un professeur dont nous redisons, ici, le nom avec une admiration émue !

Louis BRUNET.

Le Grand Prix Catholique de Littérature

“ Phénomène d'Oloron ” face au mystère de Lourdes

par Joseph BRANDICOURT.

Jeudi 13 avril, 18 heures, dans les salons de l'Hôtel Port-Royal, rue d'Alembert, le jury délibère pour décerner le Grand Prix Catholique de Littérature. C'est la treizième fois que cette distinction est attribuée sous le double patronage de l'Association des écrivains catholiques et de la revue « Ecclesia ».

Le jury délibère à huit clos... ou fait semblant car les jeux sont faits et le nom de la lauréate circule de bouche à oreille.

Mais il faut respecter les rites et le secrétaire général Maurice Carité annonce officiellement le résultat du vote « Le Grand Prix Catholique de Littérature est décerné à Mme Renée Massip pour son ouvrage **Le Rire de Sara** ».

Voici la lauréate.

Tout le monde applaudit et cherche des yeux la lauréate. Là encore la règle de ces sortes de cérémonies est respectée. Il ne serait pas décent d'apercevoir l'auteur couronné, parmi la foule avant le verdict.

De fait, un mouvement de foule et voici que s'avance en robe bleu pastel, plume d'or sur la poitrine, large sourire, l'œil pétillant de malice et de joie, Renée Massip. Ayant déjà obtenu le Prix Interallié en 1963 pour **La Bête quaternaire** la lauréate n'ignore rien des us et coutumes du parfait candidat couronné.

Par chance, me tenant près de la porte, je suis le premier à

serrer sur mon cœur l'auteur du **Rire de Sara** et à lui donner une accolade fraternelle et même confraternelle.

D'aucuns ont trouvé, paraît-il, que j'ai manqué de discrétion. Mais ils ne pouvaient savoir que Renée Massip, femme de Roger Massip, chef de la rubrique internationale du **Figaro** travaillait au **Figaro Littéraire** tandis qu'au quotidien j'avais la charge de l'information religieuse.

Suivant une tradition bien établie dans la presse, l'informateur religieux est appelé partout « Monseigneur ». C'est donc sous le vocable gracieux de « Monseigneur du Rond-Point » que Renée Massip m'accueillait au **Figaro Littéraire** lorsque je lui apportais quelques échos qui, je l'avoue à ma honte, ne brillaient ni par la charité ni par la discrétion. D'un œil amusé et perspicace, mon censeur séparait dans la moisson que je lui présentais le bon grain de l'ivraie. Jamais le moindre nuage ne vint ternir cette collaboration placée sous le signe de l'amitié.

Félicitée par les uns, tirée à hue et à dia, pourchassée par les quémandeurs de dédicaces, l'héroïne du jour se réfugie telle une biche aux abois, dans un petit salon dont la porte est consignée. Les « Chevaliers de la pellicule » opèrent : « Souriez, tournez la tête à gauche, regardez devant vous, ouvrez le livre de façon à présenter la couverture... »

Juste rançon de la gloire.

Avec une angélique patience Renée Massip obéit à ces ordres parfois contradictoires sachant bien que c'est la juste rançon de la gloire. A mon tour je tends un exemplaire pour une dédicace : « Pour Joseph Brandicourt, Monseigneur du Rond-Point, en amical souvenir. »

Rentré chez moi, je lis les premières pages et tout de suite conquis je n'ai pas lâché ce livre insolite qui n'est ni roman, ni récit, ni essai. En fait c'est un monologue où l'auteur ne cache pas que c'est lui qui dit « Je » en le coupant par des conversations avec des amies, des discussions, des souvenirs parfois cocasses, des réflexions. Mais cet ouvrage a une épine dorsale c'est Lourdes où voici sept ans la lauréate se rendit plus par curiosité que par conviction religieuse.

Il est temps de dire que née à Arette, dans les Basses-Pyrénées, de parents instituteurs d'école laïque farouchement honnêtes et libre-penseurs, Renée Massip était fort loin d'être une « pieuse personne ». Ses amies et sa famille l'avaient surnommée « Le

MISSION ET CHARITÉ

phénomène d'Oloron ». Son amie Madeleine Méritoire estimait qu'aller à Lourdes c'était « une proclamation d'obscurantisme incompatible avec tout ce qu'elle savait de moi et de ma vie. Aller à Lourdes c'était marcher dans un de ces petits troupeaux bêlant, derrière un pasteur en soutane qui proclamait hautement l'Eglise triomphante ; c'était le choix délibéré de la superstition et de la mièvrerie... »

Une libre-penseuse devant le fait de Lourdes.

Qu'a-t-elle retenu de Lourdes cette honnête femme libre-penseuse ?

« Tant de gens, autant de curieux et de touristes que de croyants, tant de gens remplissant d'affreux bidons, tant d'affreux bidons, tant d'affreux objets, tant de commerce triomphant sous les appels d'un clergé triomphant lui aussi, et tant de souffrances qui accourent des mille coins du monde... Elle pense : « Quelle exploitation ! », elle pense même « Quelle absurde espérance ! »

Tout le livre de Renée Massip est une réponse à ces questions. Non, ce n'est pas dans l'eau bénite, ni même dans l'eau de Lourdes qu'elle trempe sa plume tour à tour mordante, primesautière, attendrie...

« Moi aussi j'étais allée à Lourdes, confie-t-elle, avec mes parents par un bel été parce qu'il ne fallait pas ignorer un tel phénomène sociologique ; cette grande vague de fond de l'obscurantisme avait un sens : la superstition encouragée par un clergé-roi, cela devait être montré aux enfants comme l'ilote ivre. « Voyez enfant, voyez comme nous avons eu raison d'être sortis de l'Eglise. Elle encourage la docilité imbécile, elle favorise l'infantilisme. Cela dit vous être libre d'y entrer ou d'entrer dans une autre. »

« Je suis pour la joie ».

Il est temps d'éclaircir le titre quelque peu énigmatique : **Le rire de Sara**. Renée Massip l'a pris dans la Bible, Yahvé dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle ri, se disant : vraiment vais-je encore enfanter alors que je suis devenue vieille ? Y a-t-il rien de trop merveilleux pour Yahvé ?

— Je suis pour la joie, a déclaré Mme Massip à Jean Chalon qui l'interviewait pour le **Figaro Littéraire** (1), et je suis pour

(1) « Figaro Littéraire », 6 octobre 1966.

les gens qui se parfument quand ils jeûnent. Je n'ignore rien de ce que l'on peut, la superstition, le commerce, les Vierges « lavables » ou en solde. Lourdes c'est un univers facile puisque tout y est charité. On vous demande la lune. Vous ne pouvez pas la donner. Mais il faut essayer. La fatigue de ces huit jours comme infirmière attachée aux plus malades, aux plus abandonnés, ce n'est rien. Le pire est de revenir à la vie quotidienne.

— Votre livre prend souvent l'allure d'un pamphlet.

— Pour écrire il faut avoir de l'humeur contre quelqu'un ou contre quelque chose. Je suis contre les dames patronnesses, contre l'hypocrisie. Ah ! c'est dur à traîner la bourgeoisie et les « dames missionnaires ».

Contrairement à la plupart des pamphlétaires qui manient le fouet et sont sans cesse courroucés, Renée Massip, elle, ne se départit jamais de son sourire. Quand elle a quelque chose à dire à quelqu'un, elle le dit... mais avec des fleurs.

Tous les ans tandis que d'autres se dorent à St-Tropez ou à Nice l'auteur du *Rire de Sara* part discrètement pour Lourdes retrouver ses « sœurs de l'hospitalité de Paris ». Au service des malades, les heures passent vite aux besognes les plus rebutantes. « Nous sommes toutes venues ici sans savoir où Dieu nous mènerait. Il nous mène toujours trop loin pour nos forces. Il nous mène où nous ne voudrions pas aller, mais Il est là »...

Un « savon épiscopal ».

Je ne résiste pas au malin plaisir de citer toute une page du *Rire de Sara*. Ce sera un échantillon du style capricant de Renée Massip et je me sens en parfaite communion de pensée avec elle. Il me souvient, en effet, que dans un reportage sur Lourdes paru dans le **FIGARO** j'avais quelque peu bousculé les gardiens du Domaine de la Vierge, vieillards acariâtres menaçant de leur canne les innocentes demoiselles, françaises ou étrangères entrant dans l'enceinte sans rien avoir sur la tête, les pauvres ! Et puis, dans un bel élan de lyrisme, j'avais comparé les gros bouquets blancs piqués dans la balustrade de la Vierge couronnée à des choux fleurs.

A la lecture de cet article S.E. Mgr Théas convoqua l'imprudent plume au château épiscopal. Pour un « savon » ce fut un « savon ». Les gardes ne faisaient qu'appliquer les consignes données par l'évêque lui-même. Donc critiquer les gardes c'était critiquer l'évêque de Lourdes. J'ai tenté de dire pour ma défense,

MISSION ET CHARITÉ

que les exécutants ne mettaient aucune douceur ni diplomatie ou même simple bonhomie dans l'exercice de leurs fonctions. Son Excellence clôtura l'entretien par un très sec : « En tout cas, les bouquets ne ressemblent pas à des choux-fleurs. »

J'ai tout de même eu la satisfaction de voir les gardiens maintenant pourvus d'un bel uniforme et d'un képi mettre un peu plus de doigté — ou un peu moins de pieuse hargne — dans l'exécution des consignes.

Le visage masculin de la charité.

Voici comme Renée Massip, pour sa part, a vu les brancardiers. « Dans l'enceinte de la grotte l'espèce des brancardiers ne m'avait pas paru remarquable. Des contractuels en uniforme brun faisant usage sans la moindre nuance d'humour, d'une autorité locale et provisoire. De grands chiens révérends, des adjudants de semaine portant bretelles. Bretelles de toile ou de cuir, je ne savais rien de leurs hiérarchies. Leur rôle, c'était la police et le transport. C'est quand, pour la première fois, ce jour-là, je les ai vus manier les malades avec tant de douceur ; éveillant en eux la bonne humeur, la chaleur et la vie que j'ai su ce qu'étaient les brancardiers visage masculin de la charité. Ici il en fallait six pour remettre une très grosse dame sur son lit, ici deux suffisaient à poser sur le sien la petite femme amputée d'une jambe ; mais chacune riait de leurs plaisanteries, pesait sur leurs bras, confiante, minaudait, féminine, réclamait encore un coussin. « Non pas là... pas sous les reins... Trop haut, trop bas, ah ! ces hommes. » Ils étaient d'une infinie patience, ils continuaient d'avoir l'air de s'amuser, ils avaient surmonté tout crève-cœur en un rire autrement tonique. Il y en avait des vieux et des tout jeunes. Ah ! qu'ils étaient nécessaires. Non seulement parce qu'ils étaient plus forts que nous, mais parce que les femmes, même celles à qui la souffrance a fait oublier qu'elles étaient des femmes, ont besoin d'une présence virile, d'une tendresse virile... Je savais que ce qu'il faut apporter au monde des malades c'est l'attention et c'est la joie. Je n'en n'étais pas encore à penser que cela s'appelait l'amour ».

Infirmières aux piscines.

Avec un terrible réalisme, Renée Massip raconte comment, aux piscines, elle était de service dans « un coin ». « Parfois une malade sortant de l'eau et ruisselante de larmes, vous embrasse

et c'est alors extraordinaire. On l'aime comme une sœur, comme une mère, comme on aurait aimé son enfant condamné. Et tout cela sans mots, sans autres mots que ceux du « Je vous salue » comme si ces mots étaient devenus la seule langue de tout le monde. »

A Paris Renée Massip, comme les autres infirmières de Lourdes, va rendre visite à des malades rencontrés dans la cité de la Vierge.

« A l'Hôpital de S. pour arriver à la division Eugène-Paradis on traverse des jardins superbes et de beaux bâtiments dont la beauté se dégrade au fur et à mesure que l'on progresse. Vers la fin du parcours les infirmiers auxquels on demande la Division-Paradis font un geste d'auto-stoppeur, et l'on avance sur des pavés ronds, une porte s'ouvre sur une odeur éternellement triste de cuisine refroidie et d'urine... Régine P. souffrait depuis dix ans d'un parkinson terrible. Elle ne soulevait plus les paupières toute seule, les mots ne venaient plus, bousculés sur ses lèvres, poussés en avant par une sorte de ululement monotone.

« Quelle est la prière de Régine ? Qu'est-ce que Dieu dit à Régine pour l'aider dans sa terrible patience ? Et moi je lui parle. Je dis que l'on fait des recherches dans les laboratoires, je dis qu'un jour le parkinson et la sclérose en plaques seront guéris. Elles m'écoutaient ces malades comme des brebis, patiemment. Je demande : Qu'est-ce qu'il en dit le docteur ? Alors une voix lente qui distribue les mots comme une machine grippée dit : « Le docteur ? Mais il ne vient jamais. »

Un jour à Lourdes l'infirmière bénévole voulut parler à une malade de ce corps neuf que serait notre corps ressuscité. Elle l'interrompit aussitôt : « Tout ça ne me regarde pas, moi je ne crois qu'à la Sainte Vierge. »

Renée Massip essaya d'expliquer que la meilleure manière de croire en elle c'était de croire en son Fils... Mais la malade l'interrompit à nouveau...

« Je ne crois pas à toutes ».

— Et encore je ne crois pas à toutes.

— Ah ?

— Je crois à celle-ci, celle de Lourdes bien sûr... mais celle de la rue du Bac, elle ne vaut rien...

— Ne ris pas Madeleine, poursuit le « Phénomène d'Oloron ». On ne rit pas de l'enfant qui marche à quatre pattes, et en quel-

MISSION ET CHARITÉ

que manière nous marchons tous un jour ou l'autre à quatre pattes tremblants de peur. »

Une des meilleures plumes féminines d'aujourd'hui.

Rarement il m'a été donné de lire un livre d'une telle vigueur et d'une telle résonance.

Du rire de Sara P.H. Simon a écrit : (1) « La réussite évidente de ce livre tient à une qualité littéraire qui établit la communication avec le lecteur, quel que soit son orient. Sans doute touchera-t-il plus vite celui qui se pose ce genre de questions, dialogue de de la sagesse laïque et de la mystique chrétienne, approfondissement de la vie intérieure, accomplissement de l'esprit en soi. Mais la porte de plomb qui ferme d'habitude un ouvrage édifiant, au public profane, saute ici par la grâce d'un style qui a l'allure, le brillant, l'invention, l'ironie et par la justesse d'un ton familier, séduisant, naturel jusque dans l'approche du surnaturel. »

« Renée Massip peut écrire ce qu'elle veut et le faire lire, car elle possède une des meilleures plumes féminines d'aujourd'hui. »

On ne saurait porter jugement plus juste.

Joseph Brandicourt.

(1) P.-H. Simon, « Le Monde », 25 janvier 1967.

Action charitable au lendemain du Concile

par S. Em. le Cardinal GARRONE.

*Pro-Préfet de la Sacrée Congrégation
des Séminaires et Universités*

Le monde est plein d'équivoques.

Plus que jamais peut-être en ce lendemain du Concile, alors que tant de poussière soulevée, tant d'idées énoncées ont laissé les esprits en suspens, bien des années seront nécessaires pour que l'impulsion vigoureuse reçue par l'Eglise s'inscrive en de nouvelles et stables institutions.

On peut donc se demander ce qu'il en est de l'action charitable au lendemain de ces recherches et de ces discussions.

A la veille du Concile, il n'était pas rare qu'on entendit en ce domaine des propos aussi faciles que surprenants. Pour un peu l'action charitable eût parue dépassée, condamnée même par de nouvelles exigences et par le progrès du sens vrai des réalités morales et sociales. Certes, l'action charitable heureusement continuait, car on ne contient pas si facilement l'Esprit de Dieu, ni même le bon sens. La charité est un incendie : on ne l'apprivoise pas et les besoins de plus en plus évidents à la surface d'un monde mieux connu appelaient trop énergiquement une réponse pour qu'on puisse se dérober ou se permettre d'attendre.

Dans la préparation du Concile, l'action charitable a eu sa place : ce n'est pas un secret qu'elle a dû la défendre quelquefois, mais enfin elle l'a obtenue et les textes aujourd'hui entre nos mains la lui font, sinon généreusement, au moins suffisamment.

MISSION ET CHARITÉ

On peut même dire qu'elle a gagné la dernière manche, avec les lignes du Schéma XIII consacrées à la misère dans le monde et la volonté manifestée par le Concile que soit créé un organisme au niveau de l'Eglise entière, capable d'envelopper l'énorme problème, sans cesse renaissant.

Mais il faut regarder la question dans toute l'ampleur du travail conciliaire. On peut dire que jamais comme au lendemain de cette expérience extraordinaire de vie d'Eglise l'action charitable n'est apparue comme spécifique de l'existence chrétienne et comme plus vigoureusement poussée à s'organiser en dépit des acquisitions antérieures de la conscience humaine sur le plan de la justice, mais à l'intérieur même de cette perspective heureusement maintenue.

Pour beaucoup, le Concile se réduit essentiellement aux documents qu'il laisse derrière lui et aux longues séances qui les ont élaborés.

Rien n'est moins exact.

En particulier, on irait contre la vérité la plus formelle et à l'encontre des intentions les plus fermement exprimées en considérant comme un « extra » conciliaire le voyage du Saint-Père à Bombay en pleine zone de la pauvreté et de la faim. C'était le Concile lui-même que Paul VI voulait rendre présent en ces terres lointaines éprouvées. Ce voyage est partie intégrante, à sa place, dans le Deuxième Concile du Vatican, tout comme, à d'autres titres, voisins, le voyage à l'O.N.U. et le voyage à Jérusalem.

Le geste du Pape, si inattendu qu'il fût émerge cependant à la surface de la vie conciliaire comme une fleur soudain à la surface d'un étang fait deviner la présence en profondeur de racines vivantes. Un certain nombre de courants, en effet, n'ont cessé de traverser et de travailler le Concile. Les sujets qui semblaient le moins y préparer en révélaient soudain la pression et manifestaient en même temps l'unanimité des esprits. Tels sont les thèmes de la pauvreté, de la faim dans le monde, du tiers monde, des risques et des suites de la guerre. Il semblait à chaque moment que la conscience conciliaire se trouvait provoquée, rendant, à l'occasion d'un problème en apparence étranger, le même son et répercutant le même appel.

Quand les Actes du Concile seront publics, on découvrira sans doute avec surprise cette continuité dans la préoccupation de l'Eglise en Concile et cette unité profonde des esprits se rejoignant sur ces thèmes et sur ces préoccupations. A côté de cette

sorte d'atmosphère, les passages des documents qui font allusion à l'action charitable sont peu de chose : ils sont seulement la recherche d'une mise en œuvre meilleure d'une organisation œcuménique, comme il convenait dans un Concile.

Le souci de l'action charitable nécessaire apparaît dans l'histoire conciliaire comme une sorte de reflet des discussions et des analyses, d'un foyer profond, inspirateur dernier de tout le travail et tel que le Concile ne lui aurait pas été fidèle s'il n'en avait accepté la loi. Ce foyer, c'est l'Esprit même du Christ, cette charité dont l'Évangile est plein et qui donne, dans les brèves pages de la vie du Seigneur, une telle place à ceux qui ont faim et à ceux qui souffrent, en demandant aux chrétiens de chercher de ce côté les critères de leur jugement éternel.

Que reste-t-il au lendemain du Concile au point de vue de l'action charitable dans le monde ?

Il reste des rappels qui ont toute la force de l'Eglise elle-même en sa suprême expression et que l'on retrouve dès le « Message au Monde » et jusqu'aux dernières pages de la dernière Constitution.

Il reste l'impossibilité pour une conscience chrétienne qui voudra vivre dans le sillage du Concile de détacher sa pensée théologique ou mystique des réalités de la misère du monde et du devoir pour les chrétiens de la soulager.

Il reste l'obligation vigoureuse de voir dans cette action charitable le terrain par excellence où doivent commencer de se rencontrer des forces qui, sur un terrain de formulation dogmatique, demeurent encore à beaucoup d'égards antagonistes. L'esprit œcuménique, élément capital du don de Dieu à son Eglise en ce temps de Concile, est fait avant tout d'un surcroît de charité et d'une effusion de l'Esprit-Saint. C'est en exploitant tout de suite et à fond ces possibilités et ces exigences que les chrétiens désunis retrouveront ensemble, sur les chemins d'une charité fraternelle envers la misère du monde, le point où Dieu les attend dans l'unité enfin retrouvée de leur pensée et de leur foi.

Il restera le vœu, ou plutôt l'exigence, que cet effort de la charité revête les conditions les plus favorables pour rassembler et stimuler la générosité de tous à travers le monde et devienne ainsi comme un véritable symbole, perceptible à tous, de ce qu'est l'Eglise.

Devant ces perspectives ouvertes, les objections théoriques auxquelles nous avons fait allusion tombent comme d'elles-mêmes. Comment penser qu'une action charitable emportant l'Eglise entière et née aux sources mêmes de l'Esprit-Saint puisse n'être pas

MISSION ET CHARITÉ

en même temps infiniment respectueuse de la personne humaine bénéficiaire de cette charité et par conséquent de la justice où s'exprime le respect de cette dignité ? Là où l'homme n'est pas respecté, là surtout peut-être où l'action charitable prendrait allure d'une couverture pour un mépris ou un manque de considération, ni l'Esprit-Saint ni l'Eglise ne seraient plus présents.

Le souffle du Concile mettra longtemps à créer les structures de pensée ou d'action qui cristalliseront durablement la lumière reçue, mais c'est dès maintenant, car la misère n'attend pas, que le souffle du Concile doit devenir créateur entre chrétiens de l'action charitable au service des malheureux.

Critique des missions au temps de Monsieur Vincent

I - Propos de la chronique bordelaise sur la mission donnée en 1634.

LA SITUATION.

A la demande de Mgr Henri de Sourdis, archevêque de Bordeaux, Vincent de Paul envoya deux de ses missionnaires prêcher et catéchiser partout où ils seraient demandés dans le diocèse.

Il désigna en premier lieu Jean de la Salle natif du diocèse d'Amiens à Seux, en 1598 et qui était entré dans la congrégation de la Mission en 1626. C'était au dire de M. Vincent en 1659, « un grand missionnaire et dont feu M. de Beauvais, — Mgr Augustin Potier — disait qu'il n'avait jamais vu personne plus fort en raisonnement ». (S. Vincent, XII, 293). Chargé de l'œuvre des ordinands (cf. S. Vincent, I, 386, 525 ; XII, 442) il fut le premier directeur du séminaire interne de la Mission. (S. Vincent, II, 334 ; XI 117). Il mourut le 9 octobre 1639, dans sa 43^e année. S. Vincent, I, 589).

Le second sur qui se porta le choix de Vincent de Paul, Jean Joseph Brunet né à Riom en 1597 était entré dans la Congrégation de la Mission en 1627. Après la mission dans le Bordelais, il exerça son ministère à Montpezat durant 3 mois en fin d'année 1637 début 1638. (S. Vincent, I, 438), à Plassac (Charente) en 1638 (cf. S. Vincent, I, 496), à Notre-Dame de la Rose en 1639, où par contrat du 18 août 1637, la duchesse d'Aiguillon avait établi des missions régulières quatre fois l'année, (cf. S. Vincent,

MISSION ET CHARITÉ

I, 598). Après un séjour à Alet en 1639, (cf. S. Vincent, I, 590) il donnera la mission sur les galères de Marseille pendant vingt jours, (janvier-février 1643 cf. S. Vincent, II, 368) séjournera à Rome en octobre 1643 et après son passage à Gênes (22 mai 1648, cf. S. Vincent, III, 311) il mourra victime de son zèle, emporté par la peste à Marseille, le 24 juillet 1649 (cf. S. Vincent, III, 374).

La mission de Bordeaux se situe entre le 21 octobre 1634, date de la concession des pouvoirs par Mgr Henri de Sourdis (cf. Archives départementales de la Gironde, G, 619) et le 29 août 1635, jour auquel M. Vincent remercie M. de Fonteneil, grand vicaire de Bordeaux des soins qu'il a prodigués aux missionnaires. (Cf. S. Vincent, I, 306).

Le premier biographe de M. Vincent, L. Abelly, mentionne la mission du Bordelais et en rend compte en utilisant les lettres expédiées par les missionnaires à M. Vincent. « En l'année 1634, M. Vincent envoya d'autres missionnaires travailler dans le diocèse de Bordeaux. Ils lui mandèrent que le peuple accourait à leur mission des lieux les plus éloignés avec tant d'ardeur que la plupart des gens demeuraient des semaines entières dans le lieu où se faisait la mission, attendant qu'ils pussent trouver place pour faire leurs confessions ; quelques-uns se mettaient à genoux, déclaraient tout haut leurs péchés pour en avoir l'absolution, les autres disaient qu'ils aimeraient mieux mourir que de s'en retourner sans faire leurs confessions générales. » (Abelly L., *La vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, Paris, 1664, L.II, p. 50).

A. D.

UN JUGEMENT DE LA CHRONIQUE BORDELAISE.

« L'archevêque fait venir de Paris les Pères appelés de la Mission en son diocèse qui allèrent prêcher et faire le catéchisme partout, principalement aux villes, bourgs et autres lieux plus peuplés dudit diocèse et firent un grand fruit. Toutefois ce ne fut qu'un feu de paille fort ardent, mais de peu de durée, comme fut aussi le dessein que formèrent plusieurs jeunes prêtres d'aller à l'exemple desdits Pères, prêcher et catéchiser par les paroisses champêtres. Ces Pères de la Mission étaient deux, le premier et principal desquels avait des gestes théâtraux et comme on dit en commun proverbe, de l'Hôtel de Bourgogne, notamment quand il catéchisait en son langage de Paris, qui donnait bien souvent à

rire à ceux qui ne prenaient pas bien garde à son zèle tout à fait naïf et spirituel. Ils furent au commencement, grandement suivis et admirés mais après cette admiration tomba de langueur. »

Chronique bordelaise par Jean de
Gaufreteau, publié par Delpit.
Bordeaux, in-8°, 2 vol. - Bibl.
nat. L.k 19.360. T. II, p 127

2 - *Comment en 1660, M. Antoine Arnauld appréciait le travail des missions.*

Ce que vous me témoignez qu'il est à craindre que le fruit de ces missions ne soit souvent qu'une émotion passagère ou quelque commencement de conversion mais encore fort imparfaits qui étant mal ménagés par l'imprudence des confesseurs, dégénèrent en des absolutions sans aucun changement de vie et des communions indignes, me semble fort considérable et surtout je suis fort touché de ce que vous m'assurez que le feu père Théologal d'Orléans faisait peu d'estime de ces missions et ne croyait pas qu'elles eussent tant d'utilité que l'on se le persuade aujourd'hui où l'on met tout en cela ; ce qui vient sans doute de ce que la mauvaise morale des casuistes a mis dans l'esprit de plusieurs prêtres que c'est avoir fait une grande chose que d'avoir porté les pécheurs à découvrir des péchés qu'ils cachaient quelquefois depuis plusieurs années quoiqu'on n'y voie aucun vrai retour à Dieu ni aucun amendement effectif. Car il faut avouer que comme les missions ont quelque chose d'extraordinaire qui frappe l'esprit, quand ce ne serait que par la vue de nouvelles personnes qui témoignent d'un grand zèle, elles ont souvent comme effet de jeter le trouble dans la conscience de quelques vieux pécheurs et de les porter par la crainte des jugements de Dieu à confesser leurs péchés avec plus de sincérité qu'ils n'avaient peut-être fait auparavant.

... Et à moins que ces engagements, j'aimerais mieux m'arrêter dans un même lieu pour y conduire les mêmes âmes avec tout le temps nécessaire ce qui est pour l'ordinaire d'un fruit plus solide quoique moins éclatant.

Lettre d'Antoine Arnauld au P. Lejeune, 30 octobre 1660.

Œuvres d'Antoine Arnauld, Paris, Lausanne, 1775, t. I, 215, 217).

LES TRAVAUX ET LES JOURS

1. — La mission

ÉQUATEUR

Dans trois ans, la Province de l'Equateur célébrera le centenaire de l'arrivée des premiers missionnaires lazaristes. Appelés par le président Garcia Moreno, les fils de Saint Vincent vinrent d'abord à l'Equateur pour s'occuper de la direction spirituelle des Filles de la Charité, mais un an après leur arrivée, toujours pour répondre au désir du président Garcia Moreno soucieux de donner au clergé équatorien une bonne formation, ils prirent la direction du petit et du grand séminaire de Quito.

Placé sous la responsabilité de Mr Schumacker cette maison fut jusqu'en 1958, l'unique séminaire interdiocésain de la République de l'Equateur. En 1967 le poste de Recteur du Grand Séminaire est assuré par le P. Jorge Rivadeneira, natif de l'Equateur (né en 1921).

Dès son entrée en fonction, le P. Rivadeneira entreprit, conformément aux désirs de Vatican II l'œuvre de « l'aggiornamento » du séminaire. Voici quelques réalisations de son travail.

1° Les vocations.

Sur l'initiative du « SERRA-CLUB » et en réponse aux directives de la section « Vocation du CELAM » — conférence épiscopale de l'Amérique latine — un congrès latino-américain de vocations s'est tenu du 20 au 26 novembre 1966 sur le thème « Pastorale des vocations à la lumière du Concile Vatican II ». M. Rivadeneira participa en tant que Recteur du Grand Séminaire de Quito et président de la Commission pour les vocations à ce Congrès présidé par S.E. Mgr Garrone, pro-préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités, et qui groupa 220 auditeurs.

Le Rapport révéla que la République de l'Equateur se plaçait au premier rang des pays d'Amérique latine pour le chiffre des vocations sacerdotales. Actuellement, février 1967, une centaine de

LES TRAVAUX ET LES JOURS

grands séminaristes se préparent au Sacerdoce sous la direction du P. Rivadeneira assisté de ses confrères lazaristes ainsi que de prêtres du clergé séculier et régulier.

2° La liturgie.

L'effort pour renouveler la liturgie doit être également rappelé. A plusieurs reprises, le P. Baratte a été nommé président de la Commission nationale pour la Liturgie. Le but du travail était d'opérer ce renouvellement à l'échelon national. Quant au Père O. Baylach, il a été le premier à composer une messe en musique autochtone qui a été approuvée par la conférence épiscopale et qui est chantée même dans les petites paroisses du pays. On lui doit également une messe communautaire et un hymne pour le IV^e Congrès eucharistique national (mai 1967). Les autorités ecclésiastiques et laïques lui ont décerné le premier prix.

3° le problème missionnaire.

En utilisant la biographie de M. Vincent par Mgr Calvet, le P. Gonzalo Martinez a comparé les règles vincentiennes aux directives conciliaires de Vatican II. Il a souligné les convergences et les harmonies dans la catéchèse, l'œcuménisme, la charité. Il regrette qu'une trop grande centralisation ait paralysé les initiatives et maintenu dans une passivité négative. Il souhaite que la Mission d'aujourd'hui manifeste les mêmes caractéristiques que l'entreprise vincentienne qui fut inexorablement missionnaire, c'est-à-dire évangélique et réformatrice.

**d'après CHRISTUS, Bulletin de la Province lazariste
de la République de l'Equateur.**

2. — Les Conférences de Saint-Vincent de Paul

LA JEUNESSE VINCENTIENNE APRES LE CONCILE

(Rencontre Nationale des conférences de jeunes,
Paris, 18-19 mars 1967).

Les 18 et 19 mars 1967, a eu lieu à Paris une Rencontre Nationale des jeunes des conférences Saint-Vincent-de-Paul. 550 jeunes, délégués de leur conférence (ou équipe) Saint-Vincent-de-Paul, venus de toute la France, ainsi que des représentants de la Belgique et du Luxembourg, se sont retrouvés pour réfléchir et travailler ensemble sur le sujet : « La Jeunesse vinctienne dans l'après-concile ». A ces journées ont participé également une dizaine d'aumôniers venus de différentes régions de France, Monseigneur Brun, Vicaire Général du diocèse de Versailles et aumônier national de la Société Saint-Vincent-de-Paul, ainsi que les différents confrenciers du dimanche, dont la matinée était placée sous la présidence de Monseigneur Feltin.

De telles rencontres, très fructueuses pour les participants, ont lieu périodiquement ; la dernière remontait à 1962.



Samedi après-midi

Le samedi après-midi, il était prévu deux séances de travail par carrefours. Cinq Comités de Jeunes — un Comité de Jeunes est un organe de coordination et d'animation à l'échelon du diocèse — de Lyon, Marseille, Clermont, Limoges et Paris, avaient fourni un dossier sur un sujet bien précis. En effet, le but profond de nos équipes est double : assurer une formation chrétienne à des jeunes, ceci par une activité spécifique utile à la société, fondée sur l'aide apportée de personne à personne aux plus déshérités. Il s'agissait d'étudier l'adaptation de ces deux objectifs à l'époque actuelle, à la lumière des actes conciliaires, ceci en tenant compte de l'intégration des équipes dans trois milieux fort différents : les milieux scolaires, étudiant et paroissial. Les débats, menés par groupes de vingt, furent animés et fructueux.

Les jeunes se retrouvèrent ensuite autour des aumôniers ; ces derniers avaient tenu eux aussi une séance et nous firent part de leurs conclusions : Monseigneur Brun rappela qu'à travers l'expérience vinctienne,

LES TRAVAUX ET LES JOURS

le jeune doit devenir un adulte charitable. Les équipes ne doivent pas nous offrir une activité facile, plus facile que de se transformer soi-même. Appartenir à l'équipe n'est pas un titre mais une invite à être meilleur.

Le Père Périé, de Marseille, nota que le jeune prend conscience petit à petit de ses responsabilités, ce qu'il qualifia d'« escalade de la charité » tandis que Monseigneur Jourjon, Vicaire Général du diocèse de Lyon résidant à Saint-Etienne, insistait sur le souci constant que nous devons avoir de répondre aux besoins de ce monde, sans solution de facilité, en ayant de l'audace et de l'initiative ! Tout en approuvant le caractère particulier de notre action — principalement un lien de personne à personne — il rappelait qu'une action individuelle était insuffisante, qu'il fallait agir sur les institutions, nous citant en exemple Emile Romanet, ancien membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et fondateur des Allocations Familiales.

Les jeunes prirent alors la parole, l'intervention la plus remarquée demandant « des sessions de formation pour aumôniers », pour que ces derniers puissent mieux cerner leur rôle au sein de nos équipes !

Bien détendus, nous nous rendîmes ensuite au bord de la Seine où nous attendait « La Galiote », bateau-mouche retenu pour nous, pour un lunch-croisière très amical ! Le froid, un peu de bousculade au début, ne furent qu'un agrément de plus à une soirée où de nombreux contacts purent être établis, tout en permettant aux Provinciaux d'admirer la capitale sous un de ses plus beaux angles.



Dimanche matin

Dimanche matin, jour des Rameaux, nous nous retrouvions tous à Saint-Louis-des-Invalides pour participer à la messe, juste avant l'assemblée commune avec les aînés au cours de laquelle nous devions entendre plusieurs personnalités.

Amin A. de Tarrazi, Responsable National, ouvrait cette matinée par un exposé sur le sujet : « La Jeunesse videntienne face à ses responsabilités ». Après s'être fait l'interprète de la gratitude de tous les jeunes auprès de Son Eminence le Cardinal Feltin, il a souligné les motifs de joie et d'espérance (« Gaudium et Spes ») que nous procure la participation protestante et orthodoxe à notre congrès, souhaitant que cette enrichissante expérience œcuménique se prolonge et s'épanouisse dans une fraternelle collaboration au service des pauvres.

Puis il a rappelé le rôle assigné par le Concile au laïc et plus spécialement à la jeunesse dans le renouveau de l'Eglise. L'engagement videntien fait à chacun un devoir impérieux d'être fidèle au Christ en nous plaçant à la pointe du combat contre la misère.

Monsieur l'Abbé Toulat, Secrétaire Général de l'Apostolat des Laïcs, commence par saluer « des jeunes se préparant à prendre une responsabilité dans la société », puis pose nettement le sujet qu'il compte traiter : « Les tâches du Laïc à la lumière du Concile œcuménique Vatican II », non sans mentionner qu'il nous faut tenir compte aussi de ce qui a été vécu après le Concile.

L'Eglise poursuit en effet un double but :

MISSION ET CHARITÉ

a) une action d'évangélisation et de sanctification, en vue d'une rencontre personnelle de Jésus-Christ pour le plus grand nombre d'hommes ;

b) une action de renouvellement du monde et de ses structures pour qu'il soit ordonné selon l'esprit et la volonté même de Dieu, créateur et rédempteur de ce monde. Il s'agit donc de parfaire et de pénétrer le monde et toutes ses énergies de l'esprit évangélique.

Comment notre action se situe-t-elle dans cette perspective ? La charité est tout d'abord la source, l'âme même de tout apostolat. En effet, nous poursuivons ces buts parce que nous aimons le monde, que nous pensons qu'il ne sera véritablement lui-même que s'il vit en Jésus-Christ. Pourtant, au sein de cet apostolat, nous avons une action très précise, qui a son visage, ses traditions (quitte à ce que ces dernières soient renouvelées, pour s'ouvrir aux problèmes actuels du tiers-monde, du développement, de la justice et de la paix par exemple). Une telle action spécifique a sa place pour alerter l'ensemble des chrétiens sur le domaine de la charité. Nous regardons toutes ces misères, ces infirmités corporelles et spirituelles que sont la surdité, le mutisme, la paralysie, l'aveugement, la mort et nous aidons les hommes à se mettre debout, (et donc capables de se passer de nous). Par là nous rendons le Christ visible aux autres.

Notre action a aussi une importance œcuménique particulière : les motifs profonds d'une collaboration avec nos frères protestants ou orthodoxes proviennent de notre devoir commun de vivre l'Evangile et de porter un témoignage de Jésus-Christ. Ce travail des laïcs montre l'efficacité de l'union des chrétiens dans la pratique de l'amour fraternel.

Pour terminer, réalisons cette parole de Paul VI qui, à la question d'un évêque : « Que dira-t-on plus tard sur l'action de l'Eglise au XX^e siècle ? » a répondu : « Elle aimait ».

Monsieur le Pasteur Espaze, Secrétaire Exécutif du département de la diaconie (service et entraide) de la Fédération Protestante de France, prend alors la parole : excusant d'abord les jeunes de la Cimade que nous avions invités, occupés aujourd'hui, il cite ensuite quelques exemples concrets de réalisations communes, effectués dans un esprit de vraie charité : aucun problème ne se pose au point de vue de l'action commune, c'est le zèle même de l'amour du Christ et de l'Evangile qui nous y oblige. Mais s'agit-il d'une philanthropie accessible à tous, ou d'une action de l'Esprit-Saint suscitant une unité entre nous ? Dans le deuxième cas, Monsieur le Pasteur estime que nous devrions nous trouver alors clairement les uns à côté des autres, dans l'humilité recherchant ensemble ce qui est vrai. Sa conviction intime est que l'action caritative à l'heure actuelle est un puissant moyen de recherche commun de la vérité.

Le docteur Mazarakis, Vice-Président de l'Union des Jeunesses Franco-Helléniques, lui succède et nous lit un message de son Eminence Monseigneur Meletios, Métropolitain de Paris, Exarque de Sa Sainteté le Patriarche de Constantinople Athénagoras. Son Eminence, retenue aujourd'hui hors de Paris, rappelle l'importance de l'époque actuelle dans l'histoire du monde, par son mouvement œcuménique, et notre place dans ce mouvement. Puis il illustre magnifiquement par quelques exemples ce qu'est la vraie charité : — l'apôtre Saint-Jean ne répétant à la fin de sa vie qu'« Aimez-vous les uns les autres » ; — ce cantonnier italien offrant la seule cigarette qu'il possède pour la seule joie de donner.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Pourquoi alors ne sommes-nous pas unis ?... Mais simplement à cause de la nature humaine : les hommes sont divisés absolument sur tout propos, comment pourraient-ils être d'accord sur un sujet d'une telle gravité ? Ne faut-il pas agir simplement comme le disait Sa Sainteté le Patriarche Athénagoras : « Jean XXIII, est mon ami, c'est mon frère. Nos religions ne nous séparent pas car nous ne représentons qu'une seule religion : celle du Christ. Nous sommes les deux bras d'un seul corps : que peuvent faire les bras sinon se tendre la main ? S'il y a des divergences, elles sont dans la tête. Laissons les docteurs discuter dans les Conciles et tendons-nous la main ».

Le Cardinal Feltin nous adresse alors un message tout d'amitié, d'encouragement sincère et d'émerveillement devant notre action. Il nous remercie tous, nous assurant encore de notre vraie place dans la vie de l'Eglise et dans son cœur, nous invitant à continuer et à étendre notre action.



Dimanche après-midi

L'après-midi, nous reprenons la forme de travail de la veille, nous répartissant en carrefours. Chaque équipe prend des résolutions, après avoir fait la synthèse des discussions. Une synthèse générale est ensuite présentée par les délégués des animateurs de carrefours :

Lyon, avec le thème « le Renouveau chrétien de l'ordre temporel », insiste sur la dignité de la personne humaine (il faut refuser toute supériorité pouvant donner à notre action un caractère paternaliste — « Le Christ ne s'est pas penché sur les hommes, il s'est mis à leur niveau »), réfléchit sur les inégalités sociales, nous demandant de poursuivre une étude détaillée et objective des conditions de vie et d'acquiescer une formation sociale afin de pouvoir agir sur les structures (certains ayant des charismes pour accepter des responsabilités publiques).

Marseille se penche sur la formation et l'apostolat. La formation doit faciliter notre ouverture sur le monde, permettre une véritable unité dans la vie du chrétien ; elle débouche sur l'action, nécessite une adaptation constante et est vraiment essentielle à toute étape de l'existence. Nous devons fournir un effort important pour faire avancer spirituellement la société ; de même, nous avons besoin d'une certaine formation technique, de méthodes et de moyens concrets pour mieux nous adapter au monde « par exemple, faire une certaine publicité. Et pourquoi sommes-nous pratiquement absent du milieu ouvrier ?) Il nous faut aussi mettre en état de charité tous ceux qui nous entourent, particulièrement éduquer les jeunes à la charité.

Clermont insiste sur le témoignage des jeunes dans la vie sociale actuelle, devant vivre dans toute leur vie familiale, professionnelle, de loisirs, cette charité agissante, à l'écoute des autres. Est soulignée également notre préparation à la vie adulte, tant au foyer que professionnelle, sociale et dans l'Eglise.

Limoges parle alors de « la charité, ferment d'unité », montrant en profondeur que seul l'amour fait tomber les obstacles de tradition, de culture, etc... et met en valeur le fait que les activités communes avec les protestants ou orthodoxes dépassent de loin une simple philanthropie commune.

MISSION ET CHARITÉ

Paris traite de notre vocation vinctienne propre au sein des différentes vocations possibles d'un chrétien, plaçant l'accent sur notre formation en équipe, et s'interroge sur l'action que nous devons avoir aux dimensions de l'univers...

Après cette brève synthèse, Monsieur l'Abbé Grandjean, aumônier du Conseil du diocèse et du Comité des Jeunes de Paris, conclut nos journées. Notre monde est très beau, très riche parce que Dieu l'aime. Le péché est un accident de la création, nous devons donc être à la fois en paix profonde et en inquiétude en face de ce péché. Pour savoir y répondre, il nous faut cultiver notre foi pour faire monter l'humanité. Notre charité, c'est ce Dieu que nous continuons sur la terre ; c'est donc nous qui faisons l'unité du monde. Mais le mal existe, il divise, aussi ne nous étonnons pas si notre charité est un signe de contradiction car nous ne vivons pas comme ceux qui sont autour de nous. L'essentiel est d'avoir une grande confiance dans la grâce de Dieu et une vie intérieure de dialogue avec Lui.



Tous ensemble, nous terminons ces deux jours par une prière aux Intentions de l'Eglise post-conciliaire, espérant que ces journées nous auront fait monter dans le rôle que nous, jeunes, sommes appelés à vivre : celui de chrétiens lucides, équilibrés, joyeux, assumant pleinement la vie sous toutes ses manifestations, pénétrant le monde et essayant de le renouveler pour l'ordonner selon la volonté de Dieu et faire vivre le Christ plus profondément en lui.

3. — Le Secours Catholique

MICRO REALISATIONS

On sait l'importance que le Secours Catholique attache à la formule des « Micro-Réalisations » qu'il a été le premier à lancer et qui, depuis ont pris une énorme extension.

Voici le témoignage de Léopold Sedar Senghor, Président de la République du Sénégal :

J'ai eu l'occasion, il n'y a pas longtemps, de dire, à la Télévision, française, que, si nous manquions d'investissements en Afrique, nous manquions surtout de cadres et qu'en conséquence, nous devions faire porter notre effort sur la formation des hommes.

D'autre part, au Sénégal même, je ne cesse de le répéter à mes compatriotes, la Civilisation, ce ne sont pas de grands mots, pas même des réalisations spectaculaires. La Civilisation, c'est une longue marche par petites étapes. Ce sont des Micro-réalisations. N'est-ce pas là toute la philosophie du Secours Catholique français ?

C'est, en effet, l'action discrète, mais efficace que mène le Secours Catholique français en Afrique francophone, singulièrement au Sénégal. Cette action se traduit dans des réalisations d'envergure restreinte, mais d'un résultat économique certain. Ce sont, comme on dit, des « Investissements légers », qui, loin d'engloutir des sommes importantes, permettent, néanmoins, la mise en place d'infrastructures de base : puits, centres ruraux, centres d'apprentissage, centres de loisirs éducatifs.

Inutile de conseiller, en effet, à nos paysans, de diversifier leurs cultures s'ils n'ont pas d'eau pour les arroser. Inutile de conseiller la formation de familles exemplaires aux jeunes gens et aux jeunes filles, si on ne donne pas, à celles-ci, un enseignement ménager. Comme je le disais à un grand homme politique français, nous avons beaucoup plus besoin de maîtresses d'enseignement ménager que de professeurs de latin.

Nous sommes des pays sous-développés qui doivent « faire feu de tout bois ». Encore faut-il l'avoir appris, ne serait-ce qu'à l'intérieur de bâtiments aux lignes simples, où se trouve, néanmoins, un équipement de base.

Tout cela le Secours Catholique français l'a compris, qui a mis au point sa méthode des « Micro-réalisations ».

J'ai eu l'occasion de le dire également, les pays sous-développés s'appauvrissent de plus en plus tandis que les pays développés s'enrichissent. Le problème de cette seconde moitié du XX^e siècle est donc d'arrêter cette distorsion et, comme on dit, d'améliorer les termes de l'échange. Car, dans les rapports commerciaux entre les uns et les autres, les prix des objets manufacturés des pays développés ne cessent de monter pendant que baissent d'autant les prix des matières premières tropicales.

Avec des « Micro-réalisations », vous nous aidez non seulement à rendre moins vulnérables nos cultures par le fait même de leur diversification, mais encore à fabriquer, nous-mêmes, sans frais élevés, nos objets de première nécessité. En somme, vous nous permettez de « démarrer » sinon de « décoller ».

MISSION ET CHARITÉ

Avant de terminer, je tiens, Monsieur le Président (1), à vous dire toute ma gratitude pour le million de francs que Caritas-Sénégal a déjà reçu du Secours Catholique français. Cet apport nous est précieux puisqu'il nous aide matériellement. Surtout parce que, en le recevant, nous le sentons chargé de l'affection de nos frères dans la grâce du Christ.

(1) Cette lettre est adressée au Président du Secours Catholique de Paris.

PENITENCE DU VENDREDI

La suppression du maigre du vendredi a donné lieu à bien des commentaires.

Dans *Messages du Secours Catholique* de février 1967, S. Exc. Mgr Renard, évêque de Versailles, a publié un article sous le titre *Pénitence du Vendredi* ?

Ce titre a-t-il aujourd'hui quelque sens ? La Pénitence ? Passe encore pour nos grand-mères ou les Trappistes ! Les unes ont été habituées à faire maigre le vendredi, et les autres sont entrées à la Trappe pour une vie de renoncement ! Mais nous, catholiques du XX^e siècle, sommes-nous encore faits pour la Pénitence ? On parle beaucoup d'épanouissement ; ce n'est pas une vertu (le mot n'est plus guère à la mode, peut-être parce que la vertu exige une victoire sur soi) ; mais l'épanouissement est une valeur « anthropologique » (centrée sur l'homme), par distinction d'avec les vertus théologales (centrées sur Dieu) ;

D'ailleurs, les Evêques, d'après le Concile, n'ont-ils pas supprimé la Pénitence du vendredi ?

C'est toute la question — et elle est d'importance.



La Pénitence ? Elle est toujours normale ou élémentaire, pour le chrétien. Le chrétien, c'est le disciple du Christ, du Christ crucifié, comme disait saint Paul. Il déclarait lui-même : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce à lui-même, porte sa croix, chaque jour et qu'il me suive » (Lux IX, 23). Il n'y a donc pas de chrétien « authentique », sans renoncement, sans croix, dans la vie quotidienne. C'est que le Christ est le Sauveur de l'homme pécheur que je suis ; s'il me sauve par la croix, ne serai-je pas déshonnéte, déloyal, de ne pas prendre ma quote-part à mon Salut ? Et si, par illogisme, je ne comprenais pas que je doive me sauver par volonté personnelle, pourrais-je être insensible au Salut des autres ? « Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps qui est l'Eglise » (Col. I, 24). C'est que le mariage mystérieux de l'amour et de la mort a sauvé l'humanité. C'est la loi du Christ, et il l'a voulue ; c'est la loi du chrétien, qu'il le veuille ou non ; mais il ne peut être chrétien, s'il n'y a pas dans sa vie, non seulement renoncement au péché, mais participation, dans l'amour, à la Rédemption. Et de cette loi évangélique, Pape et Evêques ne peuvent pas dispenser, pour personne, et d'abord pour eux-mêmes !



LES TRAVAUX ET LES JOURS

Mais pourquoi le vendredi ? C'est le jour de la mort du Sauveur, comme le dimanche, celui de Sa Résurrection. Ainsi en est-il du chrétien : pour participer à la Joie, le Jour du Seigneur, l'Eglise l'invite à entrer d'abord dans sa mort. Pour revivre dans le Christ, ne faut-il pas d'abord mourir à soi-même ? Aussi l'Eglise le presse-t-elle de « sacraliser » (comme on dit) le vendredi, par une privation, comme elle lui demande de sanctifier le dimanche par la Messe, offrande du Christ, en Eglise, à la louange du Père. Ne soyons pas de ceux qui sont toujours prêts à tout offrir sans jamais rien sacrifier ; de ceux qui veulent la Joie de Pâques, sans le Carême ni le Vendredi-Saint.

Que faire donc le vendredi, puisque l'Eglise a supprimé l'obligation de se priver de viande ? Etait-ce d'abord tellement une privation ? Mais passons. Les Evêques indiquent trois directions possibles pour la pénitence obligatoire et volontaire du vendredi :

— s'imposer un plus long temps de prière, surtout si on prie peu durant la semaine : par exemple, l'assistance à la messe, la visite au Saint-Sacrement, la lecture de l'Evangile, la récitation d'un chapelet ; et pourquoi pas, de temps en temps, une confession ?

— s'imposer un sacrifice de nourriture, de friandises, d'alcool, de tabac, de loisirs ; et, par exigence de « vérité », offrir l'argent épargné ; durant des siècles, l'Eglise a joint, dans la loi de pénitence : prière, renoncement et aumône ; trilogie la plus logique, qui fait entrer plus totalement dans le commandement évangélique d'amour de Dieu et des hommes ;

— s'imposer un acte d'amour fraternel, dans la ligne de ses propres manquements : pardon des injures, sympathie ou service à l'égard d'Indifférents ou d'adversaires, dépassement d'attitudes de classe ou de race, etc...



Si tous les gars du monde se donnaient la main, ils deviendraient un peu plus camarades ou « copains » ! Et si tous les chrétiens faisaient pénitence — (poenam tenere) — « prenaient la peine » de lutter contre :

- l'égoïsme, l'inimitié, le ressentiment,
 - les comforts faciles et les nourritures abondantes,
 - la suffisance et la confiance en eux-mêmes ;
- et se mettaient :
- à almer et pardonner,
 - à donner de leur argent à de plus pauvres,
 - à prier dans une humilité de pécheur,

alors les chrétiens tisseraient de l'amour entre les hommes, et entre les hommes et Dieu.

Et, s'ils ne peuvent faire cela tous les jours, qu'ils le fassent d'abord le vendredi ; alors le vendredi deviendra un jour plus agréable à vivre, un jour plus humain, parce que ce jour-là les chrétiens auront été des disciples plus vrais du Christ !

Ça vaut la peine d'essayer : eh ! oui, « prenons la peine », le vendredi.

MISSION ET CHARITÉ

APPLICATIONS PRATIQUES

VENDREDI : PARTAGE

Le Secours Catholique a édité des pochettes à serviettes en papier gaufré sur le rabattant desquelles on peut lire : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi (avec une flèche), samedi, dimanche. Et il y a invitation. Bon appétit ! Et lorsqu'on soulève le rabattant on lit :

Vendredi hier maigre aujourd'hui partage
Donnez à ceux qui ont faim.

C'est une façon pratique et originale de rappeler à tous qu'il faut penser à ceux qui ont faim.

AUX JOURNEES NATIONALES DE LOURDES LE SECOURS CATHOLIQUE D'APRES-DEMAIN

Pour éviter de s'enliser dans le quotidien et risquer d'être pris de court par l'événement le Secours Catholique maintient la solide tradition de ses Journées Nationales, aux alentours de l'Ascension.

Dans le site de la Cité Saint-Pierre-de-Lourdes, qui facilite le calme et la réflexion, des délégués venus de toute la France s'unissent à ceux du Siège pour se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde et mieux conjuguer les efforts de tous.

Le Vendredi 5 mai, M. l'Abbé Bars parla de la « Foi gardienne de la Charité ». L'équipe d'A. Durand (Epinal), présenta une enquête menée sur les « Cas » de pauvreté.

Une solide étude de M. F. Romatif, Secrétaire général du Centre national de la famille rurale mit en lumière les misères trop méconnues des ruraux.

Le samedi le Chanoine Gélén, directeur de la Maison d'Abraham, a montré comment la Charité construit la Paix.

La présence de nombreux étrangers en France pose de multiples problèmes. Une enquête générale sur les Etrangers en France a été présentée faisant ressortir l'importance de l'accueil, de l'insertion dans la vie de la paroisse, la nécessité de l'alphabétisation pour permettre aux Etrangers, qu'ils soient italiens, espagnols, portugais de dépasser le stade du manœuvre pour devenir un ouvrier mieux payé.

Mgr J. Rodhain, Secrétaire général du Secours catholique et Président de Caritas internationalis a présenté la nouvelle commission « Justice et Paix », organisme au service des plus pauvres.

Mgr Rodhain a insisté sur le fait que cette Commission Pontificale d'Etudes n'a aucun rôle opérationnel. Elle a pour but d'étudier tous les problèmes de la charité adaptée à notre temps ; devoirs vis-à-vis du Tiers-Monde, développement, justice internationale. Elle devra ensuite diffuser cette documentation, afin d'éveiller toute l'Eglise à ces problèmes.

Le dimanche 7 mai, enfin fut la journée où les misères de notre Monde furent mises en exergue.

Secrétaire de la Caritas allemande, Mgr Hussler, s'est rendu au Vietnam, et dépêché ce qu'il a vu.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Mgr Bayer, Secrétaire général de Caritas Internationalis décrit la vie à Hong-Kong, ville surpeuplée où la misère atteint une importante partie de la population.

Il appartient enfin à J. de Bourbon Busset, président du Secours Catholique d'évoquer le Secours Catholique d'après-demain que nous devons préparer dès aujourd'hui avec un minimum d'imagination et un maximum de Charité : Le Secours Catholique de l'an 2 000.

Tout cela ce sont les grandes lignes, l'ossature des journées. Ce que le reporter a plus de peine à rendre c'est l'extraordinaire climat qui unit des gens fort divers, de formation et d'origine mais qui ont tous au cœur le désir de se mettre au service de Nos Seigneurs les Pauvres.

Il n'y a pas que les séances, il y a aussi — et presque surtout les carrefours. On y discute de choses concrètes et précises. Après le repas du soir, des groupes se forment au gré des affinités et circulent dans les allées de la Cité, pour se retrouver autour de la chapelle, sous les chataigniers et chanter un ultime « *Salve Regina* ».

J. B.

NOTES ET DOCUMENTS

BIBLIOGRAPHIE

RETIF (Louis) : *La souffrance, pourquoi?* Paris. — Editions du Centurion. — 1967.

Ce petit livre reprend et développe une série de causeries faites à Radio-Luxembourg. Elles valurent à l'auteur un abondant courrier qui le décida à les publier.

De quoi s'agit-il sinon, à partir du fait toujours redoutable et même facilement révoltant de la souffrance, de donner, à la lumière de ce qui reste un mystère, un sens à la vie ? Sur un tel sujet, il vaut mieux ne pas tenter de donner une explication qui laisserait insatisfait, qui décevrait, bien plus qui scandaliserait. Il est trop facile d'évoquer le péché originel ou de présenter la souffrance comme un châtiment, avec le risque de présenter Dieu comme un despote. A proprement parler, la souffrance ne s'explique pas. Il ne faut pas dégrader son mystère en problème, comme a si bien dit G. Marcel. Elle est un mal que l'on doit d'abord chercher à réduire et qu'il reste ensuite à assumer dans la foi si l'on est croyant et, si l'on ne l'est pas, à porter tout au moins avec courage et dignité. Telle est la solution pratique de la souffrance. Jésus-Christ lui-même ne l'a pas expliquée. Il l'a partagée et transfigurée. Il l'a rendue ainsi infiniment respectable, quelle que soit sa cause et quel que soit celui qui la porte. « La souffrance en soi reste toujours un mal, mais elle peut transformer la vie qu'elle éprouve » (p. 12).

Nous sommes d'accord avec les incroyants sur la nécessité de lutter contre le mal, mais nous croyons que la victoire définitive est déjà acquise dans le Christ et qu'elle ne trouvera son plein aboutissement pour nous qu'au-delà de l'histoire. Il n'empêche que l'existence même de la souffrance, et surtout celle des innocents est une épreuve pour la foi, mais une foi plus ferme et plus pure est déjà la récompense du doute surmonté avec le Christ en croix. Enfin, la recherche du pourquoi de la souffrance ne doit pas dispenser de poser la question plus profondément encore : « Pourquoi naître et pourquoi vivre ? La souffrance est révélatrice de la condition humaine » (p. 15). Elle est un mystère à ne pas dégrader en problème. Refuser ce mystère c'est choisir l'absurdité. S'y ouvrir, c'est en entrevoir la solution. Comme l'a écrit Sertillanges, « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, il n'est pas venu l'expliquer. Il est venu la remplir de sa présence » (cité p. 102). Il est venu souffrir pour nous et « notre réponse à la souffrance de Jésus-Christ, c'est le partage de la douleur des autres » (p. 115).

A. Delobel, c. m.

NOTES ET DOCUMENTS

MINC (Rachel) : *L'enfer des innocents* (Les enfants juifs dans la tourmente nazie). Paris — Editions du Centurion — 1966.

L'auteur est une Juive polonaise. Elle nous rappelle que, pendant la guerre déclenchée par Hitler, 1 700 000 enfants juifs furent traqués et déportés. La plupart périrent atrocement. C'est le témoignage de quelques rescapés que nous transmet R. Minc. Elle le fait sans haine, mais les crimes nazis ne peuvent ni ne doivent être oubliés, car une leçon terrible se dégage de ces massacres. Un génocide qui n'épargna même pas les enfants a été possible hier. Il est loin d'être certain qu'il ne pourrait pas se renouveler. Il faut donc lire ce livre qui relate comment un nouvel Hérode, bien plus cruel que celui dont parle l'Evangile, voulut ce nouveau massacre des innocents, « saints innocents du 20^e siècle ».

A. Delobel. c.m.

KENRICK (Bruce) : *La sortie du désert* (traduit de l'américain par Annie Bernard-Loire). Paris — Editions du Seuil — 1967.

Le racisme qui fit tant de victimes dans cette Europe que domina Hitler, en fait encore ailleurs, partout où sévit la ségrégation, quel qu'en soit le motif.

Ce livre nous transporte à New York, au quartier noir de Harlem. Là, du moins, la foi chrétienne est libre d'agir et c'est une expérience chrétienne. qui est ici décrite, une expérience à l'actif du protestantisme américain, « une tentative pour atteindre enfin ceux devant lesquels l'échec de l'Eglise était éclatant » (p. 8). Cette expérience fut menée avec humilité avec honnêteté, et c'est bien ce qui en fait le prix singulier. Le témoignage y apparaît vraiment « porté par la vie de ceux qui proclament l'Evangile ». Ces chrétiens ne se sont pas « identifiés » aux pauvres car, seul le Christ a pu le faire ; ils ont seulement « participé » à cette pauvreté (ib. et p. 168-9). Ils avouent leurs erreurs et leurs défaites, et c'est avec modestie qu'ils relatent leurs succès. Ils ont conscience que tant de misères constatées ne jugent pas tant les misérables eux-mêmes que les autres et l'Eglise elle-même. Ainsi le comprenait ce pasteur qui disait : « Quand je me trouve en face d'un garçon de East-Harlem, avant de juger, je sais que je suis aussi en train d'être jugé, ainsi que toute l'Eglise » (p. 125).

A. Delobel, c. m.

RETIF (André) : *Un nouvel avenir pour les missions*. Paris — Editions du Centurion — 1966.

Le devoir d'évangéliser le monde entier s'impose toujours à l'Eglise. Les difficultés du temps présent ne sauraient l'en détourner légitimement.

L'auteur acquis depuis longtemps à la cause des missions lointaines, vise à exorciser la tentation du repli sur l'Occident.

En un premier chapitre, il expose loyalement et longuement les objections formulées aujourd'hui au principe même des missions extérieures. Il en montre toute la force, avec Simone Weil d'abord, puis avec tout un courant d'opinion chez les chrétiens eux-mêmes,

MISSION ET CHARITÉ

bien moins favorables aux missions que jadis. Et puis, la France en particulier où sévit une crise sévère des vocations, peut-elle en donner beaucoup aux missions sans s'appauvrir dangereusement ? Il y a tant à faire d'abord auprès de nous. La mission est partout, la vocation missionnaire n'est plus une spécialité. Et ne faut-il pas dialoguer avec les autres religions au lieu de chercher à les remplacer ? On ne pourra dire que le Père Rétif a minimisé les objections.

Tout n'est certes pas faux dans les critiques faites à l'activité missionnaire traditionnellement comprise, mais la conclusion qu'on en tire est abusive : l'Eglise ne peut renoncer à évangéliser, même si elle n'encourage plus aujourd'hui l'esprit de « conquête » des âmes, encore moins l'esprit de « croisade » (Certains ne vont-ils pas jusqu'à marquer des réserves quant à l'emploi de la formule « croisade... eucharistique » ?).

« L'appel à la mission » demeure. Le P. Rétif le démontre amplement dans son deuxième chapitre. Or, le nombre des missionnaires va diminuant, alors qu'il devrait augmenter : cela est bien mis en lumière par de multiples témoignages.

Le 3^e chapitre suggère où pourrait se trouver la solution du problème : « à temps nouveaux mission nouvelle ». Tout l'épiscopat d'une part, le laïcat organisé d'autre part devront entrer en jeu. Tous les chrétiens devront être animés d'un esprit nouveau, celui-là même qu'a mis en relief le concile : il s'agit d'annoncer la bonne nouvelle sans humilier personne, sans prétendre détruire aucune des valeurs humaines et même religieuses des non-chrétiens. Non pas détruire, mais accomplir, selon la parole de Jésus-Christ lui-même.

L'auteur reconnaît cependant que la conciliation entre religions chrétienne et non-chrétiennes qu'il envisage avec d'autres théologiens comme très possible, apparaît beaucoup moins telle aux missionnaires qui travaillent effectivement en pays non-chrétiens (p 112-3).

Tous tomberont pourtant aisément d'accord sur la nécessité, pour les nouveaux missionnaires, d'être « plus humbles, plus dépouillés plus pauvres, pour être davantage et plus purement missionnaires » (p. 114). Cela n'ouvre pas une perspective de facilité. La vocation missionnaire fut toujours exigeante, elle le demeure. Elle n'est pas donnée à tous. Elle est spécifique et il doit y avoir compréhension et entraide entre les diverses vocations apostoliques.

La nécessité de la mission intérieure, de la mission ouvrière en particulier, ne doit pas entraîner la contestation de la mission extérieure, pas plus que le devoir de secourir les peuples affamés ne dispense de favoriser l'évangélisation du monde.

Autant le P. Rétif a exposé en détail dans son premier chapitre, les objections courantes à l'heure actuelle contre la mission extérieure, autant, en son 3^e chapitre, il se montre pressant et multiplie les suggestions pour qu'on en vienne effectivement à un renforcement de cette mission extérieure. Il n'est d'ailleurs que le fidèle écho des évêques missionnaires dont il reproduit plusieurs témoignages émouvants.

A. Delobel c. m.

LAFOND (Jean) : *Le vitrail*. Paris — Fayard — 1966.

Ce volume de la collection « Je sais, Je crois » a été demandé à un spécialiste du vitrail, à qui l'on doit plus de vingt ouvrages sur la question.

Ce petit livre contient une histoire du vitrail, une étude sur sa technique, mais aussi une évolution mélancolique de ses malheurs : en ce domaine, comme en tant d'autres, la tendance iconoclaste, ou tout simplement le vandalisme, est de tous les temps.

On admirera la profonde connaissance du sujet qui a permis à l'auteur de dire tant de choses en si peu de pages, qui ne sont d'ailleurs pas de lecture facile pour les non-initiés. Cette remarque ne vaut que pour les deux premiers chapitres. Le 3^e intitulé « Destinées » se lit plus facilement. On y apprendra beaucoup sur les motifs qui firent conserver certains vitraux anciens comme sur ceux qui en firent disparaître tant. Ce n'est pas toujours la pitié, ni même le goût artistique qui a sauvé maint vitrail aujourd'hui universellement admiré. Mais les raisons qu'on se donna pour détruire les vitraux anciens ou les aliéner facilement ne font pas honneur à « l'esprit français » il suffit, pour s'en convaincre, de lire cette « chronique du vandalisme », comme l'auteur appelle lui-même son livre (p. 96).

A. Delobel, c. m.

ONIMUS (Jean) : *L'art et la vie*. Paris — Fayard — 1966.

Professeur à la Faculté des Lettres de Nice, J. Onimus a beaucoup écrit sur Péguy. Il a étudié Camus et s'est intéressé à Teilhard de Chardin. En ce petit livre, paru dans la collection « Je sais, Je crois », c'est l'art qui a retenu son attention. Il s'est demandé quelle en est la signification par rapport à la vie.

L'art n'est-il qu'un luxe ou est-il une nécessité pour l'homme ? Son rapport à la religion est-il accidentel ou essentiel ? Ne fait-il qu'embellir illusoirement la vie ou l'aide-t-il à s'approfondir ? Ce sont là en vérité de graves questions.

A partir de quelques exemples, l'auteur analyse d'abord « l'émotion esthétique ». On ne la ressent pas sans une certaine éducation artistique, à moins qu'on y soit naturellement accordé, à moins qu'on ne soit né poète, capable de contempler et non seulement de remarquer et d'utiliser. « L'attention que nous donnons au monde est toujours payée de retour : quand on l'écoute, il cesse de se taire » (p. 14).

« Une œuvre d'art est une émotion esthétique qui a abouti » (p. 15). Qu'on ne s'imagine pas pourtant qu'une œuvre d'art est nécessairement quelque chose qui ne sert à rien ! De tout temps, l'art a su s'inscrire dans les plus humbles objets de la vie quotidienne. « L'homme est le seul animal qui songe à orner sa demeure » (p. 16). C'est ainsi que les métiers d'art subsistent parmi nous comme un luxe indispensable. Ils « maintiennent l'esprit de création au niveau de la vie quotidienne » (p. 22).

Mais l'art est aussi évocateur par les images qu'il crée. J. Onimus nous parle donc des « vertus de l'image » (p. 24 ss). « Tout est plus

MISSION ET CHARITÉ

expressif sur une image bien prise »... « car c'est bien l'esprit des choses que capte mystérieusement l'image » (p. 25).

Et encore « l'art est lié au sentiment du temps qui fuit, au désir vague d'immobiliser et d'immortaliser » (p. 28). « Ces images venues de tous les siècles et de tous les pays nous permettent de rencontrer enfin l'homme que nous portons en nous, pour l'aimer ou le honnir ou le dépasser » (p. 29). « Enfin elles nous permettent de découvrir la poésie de l'univers » (ib.).

« L'œuvre d'art n'est pas une image ordinaire » (p. 32). « Le propre d'une œuvre d'art est de ne pouvoir se répéter... d'être une sorte d'absolu dans un monde où tout est relatif » (p. 33).

L'œuvre d'art est stylisée. Qu'est-ce donc qu'un « style » ? C'est l'incarnation de l'art selon une époque, un peuple, un milieu... « Le style ressemble à l'écriture qui change, elle aussi, selon le caractère des hommes et le goût des générations ». « Comme le graphologue lit un tempérament dans une écriture, de même, si nous étions assez instruits, nous pourrions comprendre d'après son style le passage mental d'une époque ou d'un artiste » (p. 39).

Mais, si nous admirons les chefs-d'œuvre du passé, il ne saurait être question pour un artiste véritable de les reproduire en les copiant. « Nul ne peut faire de nos jours autre chose que de l'art contemporain » (p. 40).

Quant à juger objectivement les styles successifs, on ne le peut qu'avec un recul suffisant. Alors seulement on peut vraiment définir le classique, le baroque, le romantique et classer sans trop d'injustice tel ou tel artiste. Encore tout cela n'est-il pas très tranché : « il y a des baroques du gothique : ce sont les flamboyants des classiques du romantisme, c'est Mérimée ». A la limite, tout se brouille dans les nuances d'écoles, d'ateliers et dans les variations personnelles » (p. 43).

Tout artiste se veut réaliste, mais non copieur ni photographe. Car « toute vision est abstraite : nous choisissons instinctivement ce qui correspond à notre attente, à nos désirs, à notre souci » (p. 46). « Et c'est pourquoi les artistes méritent le titre de poètes : ils font exister au dehors le monde qu'ils portent en eux » (p. 47). Ils savent transfigurer la laideur elle-même. Et « la caricature est impitoyable : elle ne fausse que pour accuser plus nettement la vérité » (p. 49). « On peut tout peindre : ce n'est pas tant l'objet qui importe, c'est le génie ou la maladresse de celui qui l'interprète » (p. 51).

Comment juger une œuvre d'art ? » (p. 52-ss.).

« Tout jugement, quoi qu'on fasse, reste subjectif » (p. 53). « Il ne faut pas se défier exagérément de la première impression » mais il faut la soumettre à la critique. « Tout jugement est, au fond une comparaison » (p. 54). « L'originalité est une variation personnelle qui s'appuie sur les exemples du passé ; elle n'est pas absence d'imitation mais imitation maîtrisée et fécondée » (p. 56). Une grande qualité de l'œuvre d'art, c'est la sincérité, faute de laquelle on n'est pas artiste, mais acteur et acteur qui s'installe ». Nous changeons tous d'écriture au cours de notre vie et de même un artiste sincère aura, lui aussi, ses « périodes successives » (p. 57). « Une œuvre d'art ne vaut quelque chose que si elle fait rêver » (p. 58). « Faire rêver, c'est faire exister de façon nouvelle, c'est enrichir et féconder

l'existence profonde. L'art ne vit que par cela et c'est la marque définitive du chef-d'œuvre qu'il ouvre dans nos vies des dimensions nouvelles » (p. 59).

De l'art qui a ce pouvoir, il importe de faire « bon usage » (p. 60 ss.) et non seulement un divertissement. « Les chefs-d'œuvre ne sont pas destinés à être regardés en passant : ils demandent à être rencontrés » (p. 61). Voir moins de choses, mais les voir bien ! C'est pourquoi « dans les musées, on a renoncé à tout montrer : cela désoriente et rebute le visiteur » (p. 67). Il y a paradoxalement dans le monde actuel une sur-culture : trop de livres, trop de documents, trop d'explications, trop de facilités techniques : nos esprits ne sont pas capables d'absorber une nourriture si riche ni d'en tirer profit » (p. 72).

En matière d'art, on peut choisir. Encore « n'y a-t-il pas lieu d'être trop fier de son goût personnel : il dénote bien plus une impuissance qu'une supériorité, une pauvreté qu'un don, un manque d'ouverture qu'une personnalité formée » (p. 77). « L'art se nourrit de l'admiration des hommes et les hommes ont besoin d'admirer pour occuper toutes les dimensions de leur être » (p. 79). Sans aller jusqu'à l'esthétisme d'un Gide, on peut justifier l'art, même quand il n'apparaît pas comme immédiatement utile, et cela soit dit tant à l'encontre des révolutionnaires aux yeux de qui l'art freine la subversion sociale qu'à l'encontre des mystiques pour qui l'art n'est que mondanité et divertissement subtil. On peut penser qu'il y a eu vraiment excès, sous ce rapport, non seulement chez les iconoclastes, mais chez un S. Bernard, une Mère Angélique Arnauld, voire même une Ste Thérèse d'Avila. Un juste milieu est à garder entre le refus de l'art et la « tentation de l'art » (p. 80 ss.). Ce sont toujours des fanatiques qui refusent l'art ou le tiennent abusivement en lisière. « Sans les œuvres d'art... nous n'existerions même pas » (p. 85).

C'est par les arts que les hommes et les peuples se connaissent le mieux mutuellement. « L'art révèle ce qu'il y a de permanent, d'intime et de caché dans l'âme d'un siècle ou d'un pays » (p. 86). Tandis que l'artiste occidental s'affirme dans son œuvre, l'oriental s'efface, comme le prouve abondamment la peinture chinoise (p. 87 ss.).

De l'art actuel, on peut dire qu'il n'est pas représentatif, mais significatif (p. 93). Il parle un langage plus direct et plus pénétrant. « Il relève de ces activités de jeu qui restaurent l'équilibre » (p. 97). « C'est actuellement le lot des artistes d'être des insurgés... A la folie d'une civilisation déshumanisante, ils opposent une folie symétrique, à la raison triomphante une déraison glorifiée » (p. 97-8).

De l'art sacré, il faut bien dire qu'il est en pleine crise (p. 99 ss.). L'anthropomorphisme auquel on sacrifia longtemps (figuration de Dieu et des anges) en est banni. Ce n'est pas que l'homme n'ait plus besoin d'images pour prier, mais on n'a pas encore trouvé le genre d'images qui conviendraient aujourd'hui. C'est pourquoi certains « s'évadent dans l'abstraction qui est probablement la seule issue provisoirement valable » (p. 101). « L'art religieux doit faire face à une psychologie nouvelle, à une attente obscure des cœurs » (p. 103).

MISSION ET CHARITÉ

L'auteur voit un signe inquiétant dans « l'absence d'un art authentique et vivant qui semble dénoncer l'absence ou la confusion des consciences religieuses elles-mêmes » (p. 104).

L'art ne porte pas seulement sur le décor de la vie mais sur l'existence de l'être humain » (p. 105 ss.). Il est nécessaire pour atteindre à la réalité la plus authentique. Finalement, il nous apprend, qu'il le veuille ou non, « à voir le monde comme le sacrement de Dieu » (p. 107). « L'art universel montre bien que nous portons sur ce monde un regard fait pour un autre » (p. 108).

Sur ces derniers mots s'achève l'ouvrage de J. Onimus. Qu'il soit remercié de nous avoir si bien montré comment l'art peut et doit nous conduire à Dieu.

Suit un dernier chapitre intitulé « Musique avant toute chose », pour lequel J. Onimus a passé la plume à l'abbé Engelmann. « Il y a une éthique au fond de toute esthétique et l'opération musicale ne prend toute sa valeur qu'à la condition de dépasser la musique » (p. 113). Ici comme ailleurs, tout est dans le bon usage, car « la musique c'est tout autre chose que la musique » (p. 123).

A. Delobel, c. m.

LA MISSION D'AUJOURD'HUI et DEMAIN

DOCTRINE

DODIN André. — La Mission de Folleville. Histoire et actualité.	107
BLOND Georges. — Pour aider à comprendre et à lire le décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise.....	115
RÉGNIER Jean. — Mission d'hier, mission d'aujourd'hui.....	170
SYLVESTRE André. — Réflexions sur une évolution.....	185
BELLOIN Pierre. — Mission prolétarienne en milieu hospitalier	190
SIX Jean-François. — Secrétariat pour les non-croyants.....	205
BRANDICOURT Joseph. — Le Dr Ramsey, archevêque de Canterbury, pèlerin de l'unité.....	209
FOURNIER Christiane. — Dieu, connais pas !.....	214
BOGAERT André. — La guerre des paysans de 1525. Un combat pour la justice.....	222
BRUNET Louis. — Mgr Calvet, « paysan du Lot », face au modernisme et à l'œcuménisme.....	256
BRANDICOURT Joseph. — « Phénomène d'Oloron », face au mystère de Lourdes.....	270
GARRONE. — S. Em. le Cardinal. Action charitable au lendemain du Concile.....	277
A. D. — Critique des missions au temps de Monsieur Vincent.	281

LES TRAVAUX ET LES JOURS

I. La Mission. Equateur.....	284
II. Les conférences de Saint Vincent de Paul.....	286
III. Le Secours catholique.....	291

NOTES ET DOCUMENTS

Bibliographie.....	296
--------------------	-----



Cum permissu superiorum 1^{er} juin 1967.

Imp. La Semeuse, Etampes